AZ.

LIV. A. 27-43.

BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
LIV
A
27
NAPOLI

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

PAR GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME PREMIER.

GUILLme THOMAS RAYNAL.

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

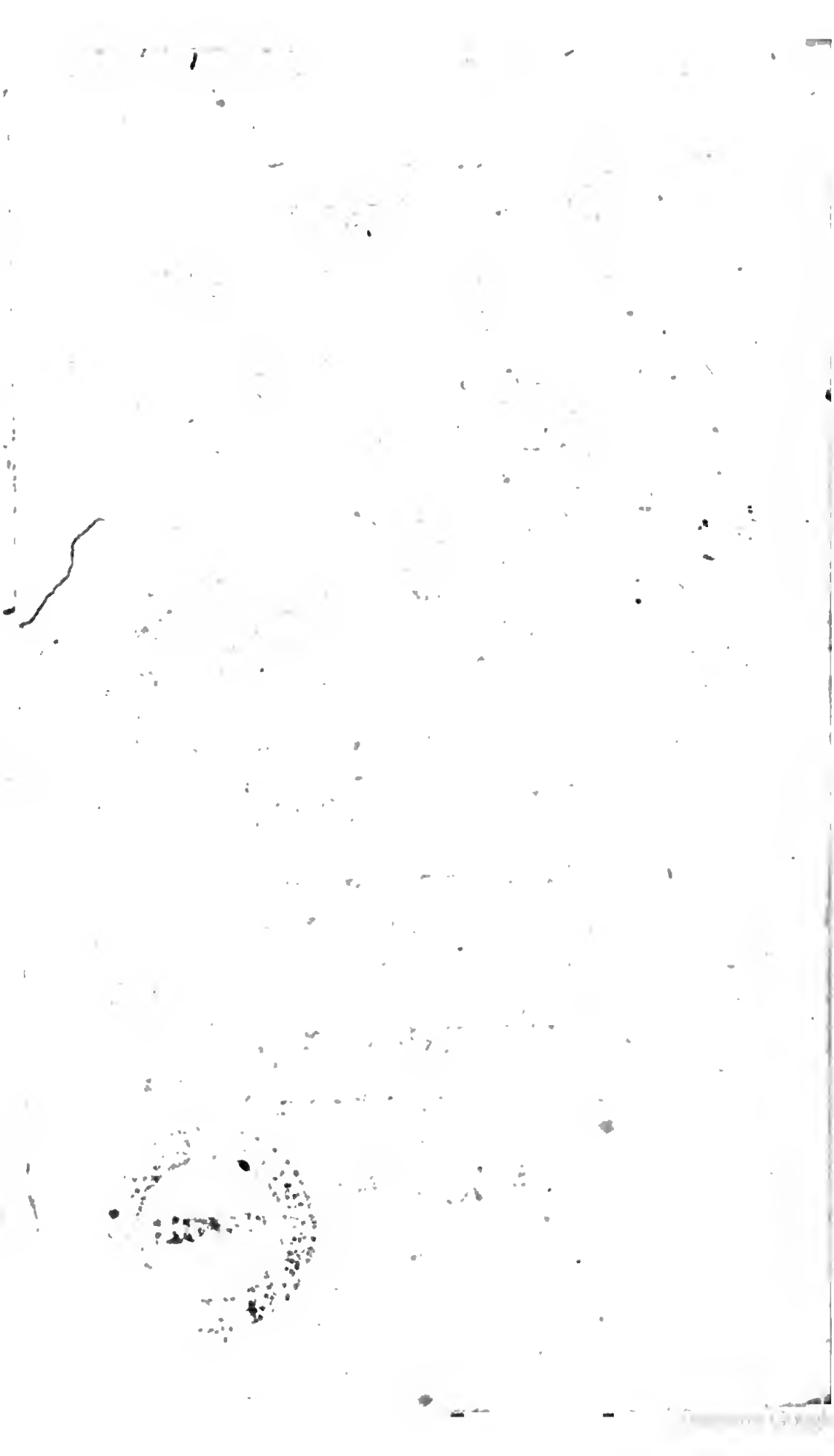
DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

PAR GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME PREMIER.

A LONDRES.

1792.



AVERTISSEMENT.

L'IMPERFECTION de l'Histoire Philosophique et Politique des Etablissemens et du Commerce des Européens dans les deux Indes, frappoit tous les bons esprits. Ils auroient desiré plus de richesse dans le fonds, plus de dignité dans la forme.

J'ai fait tout ce qui étoit en moi pour m'élever à la hauteur de mon sujet. Mais combien les gens d'un goût délicat me trouveront encore éloigné du ton réservé aux écrivains de génie !

Il doit m'être permis de dire que, sous un autre point de vue, on pourra n'être pas mécontent de mon travail. Les nouvelles recherches que j'ai faites,

les secours que j'ai reçus de toutes parts m'ont mis heureusement en état de donner à mon Ouvrage toute l'étendue, toute l'exactitude dont il étoit susceptible. La plupart des détails qu'il renferme ont été tirés des Pièces originales. Ceux qui n'ont pas une base aussi solide, ont pour appui le témoignage des hommes les plus éclairés de toutes les Nations. Plusieurs des tableaux qui terminent chaque volume, m'ont été envoyés avec la preuve de leur fidélité. J'ai fait dresser les autres sur des matériaux d'une autorité également incontestable.

Le Lecteur pourra s'étonner de la différence qu'il remarquera entre les Etats présentés au Parlement d'Angleterre touchant les Indes Orientales

ou Occidentales, et ceux que j'ai cru devoir y joindre. La surprise cessera, si l'on fait attention que les résultats offerts au Sénat de la Nation ne portent que sur les productions et les marchandises qui n'ont pu échapper aux recherches du fisc; qu'ils ne donnent à ces productions, à ces marchandises, que leur valeur originaire; qu'ils se terminent à l'année 1773. Moi, au contraire, je fais entrer dans mon calcul tous les objets; je les porte au prix qu'ils ont après l'acquittement des droits; je parle de l'époque actuelle où ils ont acquis une grande extension.

Depuis l'impression de mon Ouvrage, j'ai reçu sur Saint-Vincent des détails qu'il ne m'avoit pas été possible d'obtenir auparavant. Cette isle, l'une

des Caraïbes, compte mille quatre cent soixante-onze personnes libres, et douze mille cent dix-neuf esclaves. Le Gouvernement Britannique y a concédé vingt-trois mille six cent cinq acres, ou, suivant une mesure plus usitée dans cette partie du Nouveau-Monde, sept mille quatre cent cinquante-trois quarreaux de terre. De ces quarreaux, dix-neuf cent soixante-neuf sont occupés par soixante et une sucreries; quatre cent quarante-deux par le café; cent trente-un par le cacao; trois cent soixante-neuf par le coton; trente-neuf par l'indigo; quatre cent cinquante-un par le tabac; sept cent quatre-vingt-cinq par le manioc; six cent soixante par les savanes; et deux mille six cens par des bois.

Le globe est actuellement ensanglanté par une guerre, qui a donné, qui a ôté des établissemens utiles aux Puissances belligérantes. Lorsque les Traités auront confirmé ces conquêtes ou ces pertes, il sera tems d'annoncer ces révolutions.

Comme la connoissance des monnoies étrangères n'est pas commune, on a cru devoir les réduire en livres tournois.

Le peu qui me reste de forces sera consacré à l'*Histoire de la révocation de l'Edit de Nantes.* Ce ne sera pas un détail des atrocités qui accompagnèrent cet événement malheureusement célèbre. Je suivrai sur le globe entier les Refugiés Français ; et je re-

tracerai, le mieux qu'il me sera possible, le bien qu'ils firent aux régions diverses où ils portèrent leur activité, leurs larmes et leur industrie.

ÉVALUATION DES MONNOIES.

Bourse de Turquie, ...	1500	l.	s. d.
Cruzade	2	10	
Ecu Danois	4		
Florin de Hollande	2	4	
Livre des Colonies Françaises.		13	4
Livre sterling	22	10	
Piastre forte	5	8	
Piastre courante	4		
Roupie	2	8	
Taël.	7	10	

HISTOIRE

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

LIVRE PREMIER.

Découvertes, guerres et conquêtes des Portugais dans les Indes Orientales.

INTRODUCTION.

Il n'y a point eu d'événement aussi intéressant pour l'espèce humaine en général, et pour les peuples de l'Europe en particulier, que la découverte du nouveau-monde et le passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance. Alors a commencé une révolution dans

le commerce, dans la puissance des nations, dans les mœurs, l'industrie et le gouvernement de tous les peuples. C'est à ce moment que les hommes des contrées les plus éloignées se sont rapprochés par de nouveaux rapports et de nouveaux besoins. Les productions des climats placés sous l'équateur, se consomment dans les climats voisins du pole; l'industrie du Nord est transportée au Sud; les étoffes de l'Orient sont devenues le luxe des Occidentaux; et partout les hommes ont fait un échange mutuel de leurs opinions, de leurs loix, de leurs usages, de leurs maladies, de leurs remèdes, de leurs vertus et de leurs vices.

Tout est changé, et doit changer encore. Mais les révolutions passées et celles qui doivent suivre, ont-elles été, seront-elles utiles à la nature humaine? L'homme leur devra-t-il un jour plus de tranquillité, de bonheur et de plaisir? Son état sera-t-il meilleur, ou ne fera-t-il que changer?

L'Europe a fondé par-tout des colonies; mais connoît-elle les principes sur lesquels on doit les fonder? elle a un commerce d'échange, d'économie, d'industrie. Ce commerce passe d'un peuple à l'autre. Ne peut-on découvrir par quels moyens et dans quelles circonstances?

Depuis qu'on connoît l'Amérique et la route du cap, des nations qui n'étoient rien, sont devenues puissantes; d'autres qui faisoient trembler l'Europe, se sont affoiblies. Comment ces découvertes ont-elles influé sur l'état de ces peuples? Pourquoi enfin les nations les plus florissantes et les plus riches ne sont-elles pas toujours celles à qui la nature a le plus donné? Il faut, pour s'éclairer sur ces questions importantes, jetter un coup d'œil sur l'état où étoit l'Europe avant les découvertes dont nous avons parlé; suivre en détail les événemens dont elles ont été la cause, et finir par considérer l'état de l'Europe telle qu'elle est aujourdhui.

Telle est la tâche effrayante que je me suis proposé de remplir. J'y ai consacré ma vie. J'ai appelé à mon secours les hommes instruits de toutes les nations. J'ai interrogé les vivans et les morts: les vivans, dont la voix se fait entendre à mes côtés; les morts, qui nous ont transmis leurs opinions et leurs connoissances, en quelque langue qu'ils aient écrit. J'ai pesé leur autorité; j'ai opposé leur témoignage, j'ai éclairci les faits. Si l'on m'eût nommé sous la ligne ou sous le pole un homme en état de m'éclairer sur quelque point important,

j'aurois été sous le pole ou sous la ligne, le sommer de s'ouvrir à moi. L'image auguste de la vérité m'a toujours été présente. O vérité sainte! c'est toi seule que j'ai respectée. Si mon ouvrage trouve encore quelques lecteurs dans les siècles à venir, je veux qu'en voyant combien j'ai été dégagé de passions et de préjugés, ils ignorent la contrée où je pris naissance; sous quel gouvernement je vivois; quelles fonctions j'exerçois dans mon pays; quel culte je professai: je veux qu'ils me croient tous leur concitoyen et leur ami. Le premier soin, le premier devoir, quand on traite des matières importantes au bonheur des hommes, ce doit être de purger son ame de toute crainte, de toute espérance. Elevé au-dessus de toutes les considérations humaines, c'est alors qu'on plane au-dessus de l'atmosphère, et qu'on voit le globe au-dessous de soi. C'est de là qu'on laisse tomber des larmes sur le génie persécuté, sur le talent oublié, sur la vertu malheureuse. C'est de-là qu'on verse l'imprécation et l'ignominie sur ceux qui trompent les hommes, et sur ceux qui les oppriment. C'est de-là qu'on voit la tête orgueilleuse du tyran s'abaisser et se couvrir de fange, tandis que le front modeste

du juste touché la voûte des cieux. C'est là que j'ai pu véritablement m'écrier : je suis libre, et me sentir au niveau de mon sujet. C'est là enfin que, voyant à mes pieds ces belles contrées où fleurissent les sciences et les arts, et que les ténèbres de la barbarie avoient si long-tems occupées, je me suis demandé : qui est-ce qui a creusé ces canaux ? qui est-ce qui a desséché ces plaines ? qui est-ce qui a fondé ces villes ? qui est-ce qui a rassemblé, vêtu, civilisé ces peuples ? et qu'alors toutes les voix des hommes éclairés qui sont parmi elles m'ont répondu : c'est le commerce, c'est le commerce.

En effet, les peuples qui ont poli tous les autres, ont été commerçans. Les Phéniciens n'étoient qu'une nation très-bornée dans son territoire et dans sa puissance; et c'est la première dans l'histoire des nations. Il n'en est aucune qui ne parle de ce peuple. Il fut connu par-tout; il vit encore par sa renommée : c'est qu'il étoit navigateur.

La nature, qui l'avoit jetté sur une côte aride, entre la méditerranée et la chaîne du Liban, sembloit l'avoir séparé, en quelque sorte, de la terre, pour lui apprendre à régner sur les eaux. La pêche lui enseigna l'art de la

navigation. Le *murex*, fruit de la pêche, lui donna la pourpre. Le sable de ses rivages lui fit trouver le secret du verre. Heureux ce peuple, de n'avoir presque rien reçu de la nature ; puisqu'il tira de cette indigence même le génie et le travail, d'où naquirent les arts et les richesses !

Il faut avouer qu'il étoit heureusement situé pour faire le commerce de l'Univers. Placés auprès des limites qui séparent et joignent, pour ainsi dire, l'Afrique, l'Asie et l'Europe, les Phéniciens pouvoient, sinon lier entr'eux les habitans de la terre, du-moins être les médiateurs de leurs échanges, et communiquer à chaque nation les jouissances de tous les climats. Mais l'antiquité, que nous avons souvent surpassée, quoiqu'elle nous ait beaucoup appris, n'avoit pas d'assez grands moyens pour un commerce universel. La Phénicie borna sa marine à des galères, son commerce au cabotage, et sa navigation à la Méditerranée. Modèle des peuples maritimes, on sait moins ce qu'il a fait, que ce qu'il a pu faire : on conjecture sa population par ses colonies. On veut qu'il ait couvert de ses essaims les bords de la Méditerranée, et sur-tout les côtes d'Afrique.

Tyr, ou Sidon, reine de la mer, enfanta Carthage. L'opulence de Tyr lui avoit forgé des fers et donné des tyrans. La fille de Tyr, Carthage, plus heureuse que sa mère, fut libre malgré ses richesses. Elle dominoit sur les côtes d'Afrique, et possédoit la plus riche contrée de l'Europe, l'Espagne, célèbre dès-lors par ses mines d'or et d'argent, et qui devoit un jour, au prix de tant de sang, conquérir celles du nouveau-monde.

Carthage n'auroit peut-être été que commerçante, s'il n'y avoit pas eu des Romains. Mais l'ambition d'un peuple souleva tous les autres. Il fallut faire la guerre au lieu du commerce, et périr ou vaincre. Carthage succomba, parce que les richesses produisent l'effet contraire de l'indigence, celui d'éteindre le courage et de dégoûter de la guerre: mais elle eut au-moins la gloire de disputer long-tems l'empire du monde. Ce fut un malheur peut-être pour l'Europe et pour toutes les nations, que la destruction d'une république qui mettoit sa gloire dans son industrie, et sa puissance dans des travaux utiles au genre-humain.

La Grèce, entrecoupée de tous côtés par des mers, devoit fleurir par le commerce.

S'élevant dans un archipel, et séparée des grands continens, il sembloit qu'elle ne dût ni conquérir, ni être conquise. Placée entre l'Asie et l'Europe pour policer l'une et l'autre, elle devoit jouir dans une juste prospérité du fruit de ses travaux et de ses bienfaits. Les Grecs, presque tous venus de l'Egypte, ou de la Phénicie, en apportèrent la sagesse et l'industrie. Le peuple le plus brillant et le plus heureux de toutes ces colonies Asiatiques fut commerçant.

Athènes se servit de ses premiers vaisseaux pour trafiquer en Asie, ou pour y répandre autant de colonies que la Grèce en avoit pu recevoir dans sa naissance. Mais ces transmigrations furent une source de guerres. Les Perses, soumis au despotisme, ne vouloient souffrir, même sur les bords de la mer, aucune espèce de peuple libre; et les Satrapes du grand roi lui persuadoient que tout devoit être esclave. Delà toutes les guerres de l'Asie-mineure, où les Athéniens s'étoient fait autant d'alliés ou de sujets, qu'il y avoit de peuples insulaires ou maritimes. Athènes agrandit son commerce par ses victoires, et sa puissance par son commerce. Tous les arts, à la fois, naquirent dans la Grèce, avec le luxe de l'Asie.

C'est par les Grecs et les Carthaginois, que le commerce, l'agriculture et les moyens de la population, s'étoient introduits en Sicile. Rome le vit, en fut jalouse, s'assujettit une isle qui devoit la nourrir ; et après avoir chassé les deux nations rivales qui vouloient y régner, elle les attaqua l'une après l'autre. Du moment où Carthage fut détruite, la Grèce dut trembler. Mais Alexandre fraya la route aux Romains ; et il sembloit que les Grecs ne pussent être subjugués par une nation étrangère, qu'après avoir été vaincus par eux-mêmes. Dès que le commerce, qui trouve à la fin sa ruine dans les richesses qu'il entasse, comme toute puissance la trouve dans ses conquêtes ; dès que le commerce des Grecs eut cessé dans la méditerranée, il n'y en eut plus dans le monde connu.

Les Grecs, en ajoutant à toutes les connoissances, à tous les arts qu'ils avoient reçus des Egyptiens et des Tyriens, élevèrent la raison humaine à un degré de perfection, d'où les révolutions des empires l'on fait descendre peut-être pour jamais. Leurs admirables institutions étoient supérieures à toutes celles que nous connoissons. L'esprit dans lequel ils avoient fondé leurs colonies, fait honneur

à leur humanité. Tout naquit dans leurs mains, tout s'y perfectionna, tout y périt. On voit, par quelques ouvrages de Xénophon, qu'ils entendoient mieux les principes du commerce, que la plupart des nations modernes.

Si l'on fait attention que l'Europe jouit de toutes les connoissances des Grecs, que son commerce est infiniment plus étendu, que notre imagination se porte sur des objets plus grands et plus variés depuis les progrès de la navigation; on sera étonné que nous n'ayons pas sur eux la supériorité la plus décidée. Mais il faut observer que, lorsque ce peuple connut les arts et le commerce, il sortoit, pour ainsi dire, des mains de la nature, et avoit toute l'énergie nécessaire pour cultiver les dons qu'il en recevoit; au lieu que les nations de l'Europe étoient asservies à des loix et à des institutions extravagantes. Dans la Grèce, le commerce trouva des hommes; en Europe, il trouva des esclaves. A mesure que nous avons ouvert les yeux sur les absurdités de nos institutions, nous nous sommes occupés à les corriger; mais sans oser jamais renverser entièrement l'édifice. Nous avons remédié à des abus par des abus nouveaux; et à force d'étayer, de réformer, de

pallier, nous avons mis dans nos mœurs plus de contradictions, qu'il n'y en a chez les peuples les plus barbares.

Les Romains, institués pour conquérir, n'ont pas avancé, comme les Grecs, la raison et l'industrie. Ils ont donné au monde un grand spectacle ; mais ils n'ont rien ajouté aux connoissances et aux arts des Grecs. C'est en attachant les nations au même joug, et non en les unissant par le commerce, qu'ils ont augmenté la communication des hommes. Ils ravagèrent le monde ; et lorsqu'ils l'eurent soumis, le repos qu'ils lui donnèrent fut une léthargie. Leur despotisme, leur gouvernement militaire opprimèrent les peuples, éteignirent le génie, et dégradèrent l'espèce humaine.

Tout fut dans un plus grand désordre encore après deux loix de Constantin, que Montesquieu n'a pas osé mettre parmi les causes de la décadence de l'empire. La première, dictée par l'imprudence et le fanatisme, quoiqu'elle parût l'être par l'humanité, peut servir à nous faire voir qu'une grande innovation, est souvent un grand danger ; et que les droits primitifs de l'espèce humaine, ne peuvent pas êtres toujours les fondemens de l'adminis-

tration. Cette loi déclaroit libres tous les esclaves qui se feroient chrétiens. Elle rétablissoit dans leurs droits, des hommes qui n'avoient eu jusqu'alors qu'une existence forcée ; mais elle ébranla l'état, en ôtant aux grands propriétaires les bras qui faisoient valoir leurs domaines, et qui, par là, se trouvèrent réduits pour quelque tems à la plus cruelle indigence. Les nouveaux prosélytes eux-mêmes, ne pouvoient réparer, en faveur de l'état, les torts que le gouvernement avoit faits à leurs maîtres. Ils n'avoient ni propriété, ni subsistance assurée. Comment auroient-ils pu être dévoués à l'état qui ne les nourrissoit point, et à une religion qu'ils n'avoient embrassée que par ce penchant irrésistible qui entraîne vers la liberté ? Un autre édit défendit le paganisme dans toute l'étendue de l'empire ; et ces vastes contrées se trouvèrent couvertes d'hommes qui n'étoient plus liés entr'eux, ni à l'état, par les nœuds sacrés de la religion et du serment. Sans prêtres, sans temples, sans morale publique ; quel zèle pouvoient-ils avoir pour repousser des ennemis qui venoient attaquer une domination à laquelle ils ne tenoient plus ?

Aussi, les habitans du Nord qui fondirent

sur l'empire, trouvèrent-ils les dispositions les plus favorables à leur invasion. Pressés en Pologne et en Allemagne par des nations sorties de la Grande-Tartarie, ils venoient occuper un moment des provinces déjà ruinées, pour en être chassés par des vainqueurs plus féroces qui les suivoient. C'étoient des flots qui se pressoient, qui se chassoient les uns les autres. En se fixant dans les pays qu'ils venoient de dévaster, ces barbares divisèrent des contrées que Rome avoit autrefois unies. Dès-lors il n'y eut plus de communication entre des états formés par le hasard, le besoin, ou le caprice. Les pirates, qui couvroient les mers, les mœurs atroces qui régnoient sur les frontières, repoussoient toutes les liaisons qu'une utilité réciproque auroit exigées. Pour peu même qu'un royaume fût étendu, ses sujets étoient séparés par des barrières insurmontables; parce que les brigands qui infestoient les chemins, changeoient un voyage un peu long en une expédition toujours périlleuse. Les peuples de l'Europe, rejettés, par l'esclavage et la consternation, dans cet état de stupidité et d'inertie, qui a dû long-tems être le premier état de l'homme, profitoient peu de la fertilité de leur sol, et n'avoient

qu'une industrie tout-à-fait sauvage. Les pays un peu éloignés, n'existoient point pour eux ; et ils ne connoissoient leurs voisins que pour les craindre ou pour les combattre.

Ce que quelques écrivains racontent des richesses et de la magnificence du septième siècle, est fabuleux, comme tout ce qu'on lit de merveilleux dans l'histoire de leur tems. On s'habilloit de peaux et d'une laine grossière. On ignoroit les commodités de la vie. On construisoit, il est vrai, des édifices hardis et solides, qui nous montrent jusqu'à quel point de perfection un art peut être porté, lorsqu'il est le produit des efforts successifs et continus de la nation qui l'inventa : mais une architecture née dans les forêts des Druïdes, de l'imitation des arbres, qui, s'élançant dans les airs, forment des ceintres très-aigus, et dont les branches, en se recourbant, en s'entrelassant, conduisent à l'invention des pendentifs, ne prouve pas qu'il y eût alors plus de richesses que de goût. Il ne faut ni beaucoup d'argent, ni beaucoup de connoissance des arts, pour élever des masses de pierre avec les bras de ses esclaves. Ce qui demontre, sans réplique, la pauvreté des peuples, c'est que les impôts se levoient

en nature ; et même les contributions que le clergé subalterne payoit à ses supérieurs, consistoient en denrées comestibles.

La superstition dominante épaississoit les ténèbres. Avec des sophismes et de la subtilité, elle fondoit cette fausse science, qu'on appelle théologie, dont elle occupoit les hommes aux dépens des vraies connoissances.

Dès le huitième siècle, et au commencement du neuvième, Rome, qui n'étoit plus la ville des maîtres du monde, prétendit, comme autrefois, ôter et donner des couronnes. Sans citoyens, sans soldats, avec des opinions, avec des dogmes, on la vit aspirer à la monarchie universelle. Elle arma les princes les uns contre les autres, les peuples contre les rois, les rois contre les peuples. On ne connoissoit d'autre mérite, que de marcher à la guerre, ni d'autre vertu que d'obéir à l'Eglise. La dignité des souverains étoit avilie par les prétentions de Rome, qui apprenoit à mépriser les princes, sans inspirer l'amour de la liberté. Quelques romans absurdes, et quelques fables mélancoliques, nées de l'oisiveté des cloîtres, étoient alors la seule littérature. Ces ouvrages contribuoient à entretenir cette tristesse et cet amour du merveilleux, qui servent si bien à la superstition.

Deux nations changèrent encore la face de la terre. Un peuple sorti de la Scandinavie et de la Chersonèse Cimbrique, se répandit au nord de l'Europe, que les Arabes pressoient du côté du midi. Ceux-là étoient disciples d'Odin, et ceux-ci de Mahomet: deux hommes qui avoient répandu le fanatisme des conquêtes, avec celui de la religion. Charlemagne sut vaincre les uns, et résister aux autres. Ces hommes du nord, appelés Saxons ou Normands, étoient un peuple pauvre, mal armé, sans discipline, de mœurs atroces, poussé au combat et à la mort par la misère et la superstition. Charlemagne voulut leur faire quitter cette religion qui les rendoit si terribles pour une religion qui les disposeroit à obéir. Il lui fallut verser des torrents de sang, et il planta la croix sur des monceaux de morts. Il fut moins heureux contre les Arabes conquérans de l'Asie, de l'Afrique et de l'Espagne: il ne put s'établir au-delà des Pyrénées.

Le besoin de repousser les Arabes, et surtout les Normands, fit renaître la marine de l'Europe. Charlemagne en France, Alfred le Grand en Angleterre, quelques villes en Italie eurent des vaisseaux; et ce commencement de navigation ressuscita, pour un peu de temps,

le commerce maritime. Charlemagne établit de grandes foires, dont la principale étoit à Aix-la-Chapelle. C'est la manière de faire le commerce chez les peuples où il est encore au berceau.

Cependant les Arabes fondoient le plus grand commerce qu'on eût vu depuis Athènes et Carthage. Il est vrai qu'ils le devoient moins aux lumières d'une raison cultivée, et aux progrès d'une bonne administration, qu'à l'étendue de leur puissance, et à la nature des pays qu'ils possédoient. Maîtres de l'Espagne, de l'Afrique, de l'Asie mineure, de la Perse et d'une partie de l'Inde, ils commencèrent par échanger entr'eux, d'une contrée à l'autre, les denrées des différentes parties de leur vaste empire. Ils s'étendirent par degrés jusqu'aux Moluques et à la Chine, tantôt en négocians, tantôt en missionnaires, souvent en conquérants.

Bientôt les Vénitiens, les Génois et les Arabes de Barcelone allèrent prendre dans Alexandrie les marchandises de l'Afrique et de l'Inde, et les versèrent en Europe. Les Arabes, enrichis par le commerce, et rassasiés de conquêtes, n'étoient plus le même peuple qui avoit brûlé la bibliothèque des Pto-

lomée. Ils cultivoient les arts et les lettres; et ils ont été la seule nation conquérante qui ait avancé la raison et l'industrie des hommes. On leur doit l'algèbre, la chymie, des lumières en astronomie, des machines nouvelles, des remèdes inconnus à l'antiquité; mais la poësie est le seul des beaux arts qu'ils aient cultivé avec succès.

Dans le même temps, les Grecs avoient imité les manufactures de l'Asie; et ils s'étoient approprié les richesses de l'Inde par différentes voies. Mais ces deux sources de prospérité tombèrent bientôt avec leur empire, qui n'opposoit au fanatisme guerrier et intrépide des Arabes, que le fanatisme imbécille et lâche des querelles scolastiques et des controverses monacales. Les moines y régnoient, et l'Empereur demandoit pardon à Dieu du temps qu'il donnoit aux soins de l'état. Il n'y avoit plus ni bons peintres, ni bons sculpteurs; et l'on y disputoit sans cesse pour savoir s'il falloit honorer les images. Situés au milieu des mers, possesseurs d'un grand nombre d'îles, les Grecs n'avoient pas de marine. Ils se défendirent contre celle de l'Egypte et des Sarrasins par le feu grégeois: arme vaine et précaire d'un peuple sans vertu.

Constantinople ne pouvoit protéger au loin son commerce maritime ; il fut abandonné aux Génois qui s'emparèrent de Calfa, dont ils firent une ville florissante.

La noblesse de l'Europe, dans les folles expéditions des croisades, emprunta quelque chose des mœurs des Grecs et des Arabes. Elle connut leurs arts et leur luxe ; il lui devint difficile de s'en passer. Les Vénitiens eurent un plus grand débit de leurs marchandises, qu'ils tiroient de l'orient. Les Arabes eux-mêmes en portèrent en France, en Angleterre et jusqu'en Allemagne.

Ces états étoient alors sans vaisseaux et sans manufactures : on y gênoit le commerce, et l'on y méprisoit le commerçant. Cette classe d'hommes utiles n'avoit jamais été honorée chez les Romains. Ils avoient traité les négocians à peu près avec le même mépris qu'ils avoient pour les histrions, les courtisanes, les bâtards, les esclaves et les gladiateurs. Le système politique, établi dans toute l'Europe par la force et l'ignorance des nations du nord, devoit nécessairement perpétuer ce préjugé d'un orgueil barbare. Nos pères insensés prirent pour base de leurs gouvernemens un principe destructeur de toute société,

le mépris pour les travaux utiles. Il n'y avoit de considéré que les possesseurs des fiefs, et ceux qui s'étoient distingués dans les combats. Les nobles étoient, comme on sait, de petits souverains qui abusoient de leur autorité, et résistoient à celle du prince. Les barons avoient du faste et de l'avarice, des fantaisies et fort peu d'argent. Tantôt ils appeloient les marchands dans leurs petits états, et tantôt ils les rançonnoient. C'est dans ces temps barbares que se sont établis les droits de péage, d'entrée, de sortie, de passage, de logemens, d'aubaine, d'autres oppressions sans fin. Tous les ponts, tous les chemins s'ouvroient ou se fermoient, sous le bon plaisir du prince ou de ses vassaux. On ignoroit si parfaitement les plus simples élémens du commerce, qu'on avoit l'usage de fixer le prix des denrées. Les négocians étoient souvent volés, et toujours mal payés par les chevaliers et par les barons. On faisoit le commerce par caravanes, et l'on alloit en troupes armées jusqu'aux lieux où l'on avoit fixé les foires. Là, les marchands ne négligoient aucun moyen de se concilier le peuple. Ils étoient ordinairement accompagnés de bateleurs, de musiciens, et de farceurs. Comme il n'y avoit

dors aucune grande ville, et qu'on ne connoissoit ni les spectacles, ni les assemblées, ni les plaisirs sédentaires de la société privée; le temps des foires étoit celui des amusemens, et ces amusemens dégénéroient en dissolutions, qui autorisoient les déclamations et les violences du clergé. Les commerçans furent souvent excommuniés. Le peuple avoit en horreur des étrangers qui apportoient des superfluités à ses tyrans, et qui s'associoient à des hommes dont les mœurs blessoient ses préjugés et son austérité grossière

Les Juifs, qui ne tardèrent pas à s'emparer des détails du commerce, ne lui donnèrent pas beaucoup de considération. Ils furent alors, dans toute l'Europe, ce qu'ils sont encore aujourd'hui dans la Pologne et dans la Turquie. Les richesses qu'ils avoient, celles qu'ils acquéroient tous les jours, les mirent en état de prêter de l'argent aux marchands et aux autres citoyens, mais en exigeant un bénéfice proportionné au risque que couroient ces fonds, en sortant de leurs mains. Les scolastiques s'élevèrent avec fureur contre une pratique nécessaire, que proscrivoient leurs barbares préjugés. Cette décision théologique, sur un objet civil et politique, eut d'étranges suites.

Le magistrat, entraîné par une autorité qu'on n'osoit pas juger, même lorsqu'elle étoit injuste, prononça des confiscations et des peines infamantes contre l'usure, que dans ces temps d'aveuglement les loix confondoient avec l'intérêt le plus modéré. Ce fut à cette époque que les Juifs, pour se dédommager des dangers et des humiliations qu'ils avoient continuellement à craindre dans un trafic regardé comme odieux et criminel, se livrèrent à une avidité qui n'eut plus de bornes. Il leur fallut ajouter au prix de l'argent qui peut s'estimer par le besoin de celui qui prête, par le crédit de celui qui emprunte, par une infinité d'autres circonstances, le prix de l'infamie qui est de peu de chose, ou que rien au monde ne peut compenser. Toutes les nations les détestèrent. On les persécuta, on les pilla, on les proscrivit. Ils inventèrent les lettres de change, qui mirent en sûreté les débris de leur fortune. Le clergé déclara le change usuraire; mais il étoit trop utile pour être aboli. Un de ses effets fut de rendre les négocians plus indépendans des princes, qui alors les traitèrent mieux, dans la crainte qu'ils ne portassent ailleurs leurs richesses.

Ce furent les Italiens, plus connus sous le

nom de Lombards, qui profitèrent les premiers de ce commencement de révolution dans les idées. Ils obtinrent, pour les petites sociétés qu'ils formoient, la protection de quelques gouvernemens, qui dérogèrent pour eux aux loix portées dans des temps barbares, contre tous les étrangers. Cette faveur les rendit les agens de tout le midi de l'Europe.

Le nord parut se réveiller aussi, mais un peu plus tard, et plus difficilement encore. Hambourg et Lubeck ayant entrepris d'ouvrir un commerce dans la mer Baltique, se virent obligés de s'unir, pour se défendre contre les brigands qui infestoient ces parages. Le succès de cette petite ligue détermina d'autres villes à entrer dans la confédération : bientôt elle fut composée de quatre-vingts cités, qui formoient une chaîne depuis la Baltique jusqu'au Rhin, et qui avoient obtenu ou acheté le privilège de se gouverner par leurs propres loix. Cette association, la première qui ait eu dans les temps modernes un système régulier de commerce, échangeoit avec les Lombards, les munitions navales et les autres marchandises du nord, contre les productions de l'Asie, de l'Italie et des autres états du midi.

La Flandre servoit de théâtre à tant d'heu-

reuses opérations. Sa position n'étoit pas la seule cause de cette préférence si utile. Elle la devoit aussi à ses belles et nombreuses manufactures de draps; elle la devoit encore à ses fabriques de tapisseries, qui prouvent invinciblement à quel point le dessin et la perspective étoient alors ignorés. Tous ces moyens de prospérité firent des Pays-Bas la région la plus riche, la plus peuplée, la plus cultivée de l'Europe.

L'état florissant des peuples de la Flandre, de ceux de la grande Anse, de ceux de quelques républiques qui prospéroient à l'aide de la liberté, fit impression sur la plupart des rois. Dans leurs états il n'y avoit de citoyens que la noblesse et les ecclésiastiques. Le reste étoit esclave. Ils affranchirent les villes, et leur prodiguèrent les privilèges. Aussi-tôt se formèrent des corps de marchands, des corps de métiers; et ces associations acquirent du crédit, en acquérant des richesses. Les souverains les opposèrent aux barons. On vit diminuer peu à peu l'anarchie et la tyrannie féodales. Les bourgeois devinrent citoyens, et le tiers-état fut rétabli dans le droit d'être admis aux assemblées nationales.

Le président de Montesquieu fait honneur

à

à la religion chrétienne de l'abolition de l'esclavage. Nous oserons n'être pas de son avis. C'est quand il y eut de l'industrie et des richesses dans le peuple, que les princes le comptèrent pour quelque chose. C'est quand les richesses du peuple purent être utiles aux rois contre les barons, que les loix rendirent meilleure la condition du peuple. Ce fut une saine politique que le commerce amène toujours, et non l'esprit de la religion chrétienne, qui engagea les rois à déclarer libres les esclaves de leurs vassaux, parce que ces esclaves, en cessant de l'être, devenoient des sujets. Il est vrai que le Pape Alexandre III déclara que des chrétiens devoient être exempts de servitude ; mais il ne fit cette déclaration que pour plaire aux rois de France et d'Angleterre, qui vouloient abaisser leurs vassaux. S'il eût été inspiré par l'amour de la justice et de l'humanité, il n'eût pas dit que le chrétien, mais il eût dit que l'homme n'étoit pas né pour la servitude ; que l'esclave volontaire, est un lâche ; qu'aucun lien n'enchaîne légitimement l'esclave involontaire ; que celui qui ne peut le briser par la force est innocent s'il s'en délivre par la fuite ; et que son prétendu maître est un assassin, s'il punit de mort une action

autorisée par la nature. Mais la religion chrétienne défend si peu la servitude, que dans l'Allemagne catholique, en Bohême, en Pologne, pays très-catholiques, le peuple est encore esclave; et que les possessions ecclésiastiques y ont elles-mêmes des serfs, comme elles en avoient autrefois parmi nous, sans que l'église le trouve mauvais.

Les beaux jours de l'Italie étoient à leur aurore. On voyoit dans Pise, dans Gènes, dans Florence, des républiques fondées sur des loix sages. Les factions des Guelfes et des Gibelins, qui désoloient ces délicieuses contrées depuis tant de siècles, s'y étoient enfin calmées. Le commerce y fleurissoit, et devoit bientôt y amener les lettres. Venise étoit au comble de sa gloire. Sa marine, en effaçant celle de ses voisins, réprimoit celle des Mammelus et des Turcs. Son commerce étoit supérieur à celui de l'Europe entière. Elle avoit une population nombreuse et des trésors immenses. Ses finances étoient bien administrées, et le peuple content. La république empruntoit aux riches particuliers, mais par politique, et non par besoin. Les Vénitiens ont été les premiers qui aient imaginé d'attacher au gouvernement les sujets

riches, en les engageant à placer une partie de leur fortune dans les fonds publics. Venise avoit des manufactures de soie, d'or et d'argent. Les étrangers achetoient chez elle des vaisseaux. Son orfévrerie étoit la meilleure et presque la seule de ce tems-là. On reprochoit aux habitans de se servir d'ustensiles et de vaisselle d'or et d'argent. Ils avoient cependant des loix somptuaires; mais ces loix permettoient une sorte de luxe qui conservoit des fonds dans l'état. Le noble étoit à la fois économe et somptueux. L'opulence de Venise avoit réssuscité l'architecture d'Athènes. Enfin, il y avoit de la grandeur et déjà du goût dans le luxe. Le peuple étoit ignorant, mais la noblesse étoit éclairée. Le gouvernement résistoit avec une fermeté sage aux entreprises des pontifes. *Siamo veneziani, poi christiani*, disoit un de leurs sénateurs. C'étoit l'esprit du sénat entier. Dès ce tems, il avilissoit les prêtres, qu'il vaudroit mieux rendre utiles aux mœurs. Elles étoient plus fortes et plus pures chez les Vénitiens que chez les autres peuples d'Italie. Leurs troupes étoient fort différentes de ces misérables *condottieri*, dont les noms étoient si terribles, et dont les armes l'étoient si peu.

Il régnoit de la politesse à Venise ; et la société s'y trouvoit moins gênée par les inquisiteurs d'état, qu'elle ne l'a été depuis que la république s'est méfiée de la puissance de ses voisins et de sa foiblesse.

Au quinzième siècle, l'Italie laissoit bien loin derriere elle tout le reste de l'Europe. La superstion la plus cruelle, la plus insensée, qui tenoit lieu de tout mérite, et qui produisoit tant de pratiques minutieuses et tant de fureurs atroces, avoit cependant peu à peu tiré l'Espagne du joug des Arabes. Ses différentes provinces venoient de se réunir par le mariage de Ferdinand et d'Isabelle, et par la conquête de Grenade. L'Espagne étoit devenue une puissance qui s'égaloit à la France même. Les belles laines de Castille et de Léon étoient travaillées à Ségovie. On en fabriquoit des draps qui se vendoient dans toute l'Europe, et même en Asie. Les efforts continuels que les Espagnols avoient été obligés de faire, pour défendre leur liberté, leur avoient donné de la vigueur et de la confiance. Leurs succès leur avoient élevé l'ame. Peu éclairés, ils avoient tout l'enthousiasme de la chevalérie et de la religion. Bornés à leur péninsule, et ne com-

merçant guères par eux-mêmes avec les autres nations, ils les méprisoient : ils avoient ce dédain fastueux, qui, chez un peuple, comme dans un particulier, marque ordinairement peu de lumières. C'étoit la seule puissance qui eût une infanterie toujours subsistante ; et cette infanterie étoit admirable. Comme, depuis plusieurs siècles, les Espagnols faisoient la guerre, ils étoient réellement plus aguerris que les autres peuples de l'Europe.

Les Portugais avoient à peu près le même caractère ; mais leur monarchie étoit mieux réglée que la Castille, et plus facile à conduire, depuis que, par la conquête des Algarves, elle avoit été délivrée des Maures.

En France, Louis XI venoit d'abaisser les grands vassaux, de relever la magistrature, et de soumettre la noblesse aux loix. Le peuple Français, moins dépendant de ses seigneurs, devoit dans peu devenir plus industrieux, plus actif et plus estimable ; mais l'industrie et le commerce ne pouvoient fleurir subitement. Les progrès de la raison devoient être lents au milieu des troubles que les grands excitoient encore, et sous le règne d'un prince livré à la plus vile super-

tition. Les barons n'avoient qu'un faste barbare. Leurs revenus suffisoient à peine pour entretenir à leur suite une foule de gentilshommes désœuvrés, qui les défendoient contre les souverains et contre les loix. La dépense de leur table étoit excessive ; et ce luxe sauvage, dont il reste encore trop de vestiges, n'encourageoit aucuns des arts utiles. Il n'y avoit ni dans les mœurs, ni dans le langage, cette sorte de décence qui distingue les premières classes des citoyens, et qui apprend aux autres à les respecter. Malgré la courtoisie prescrite aux chevaliers, il régnoit parmi les grands de la grossièreté et de la rudesse. La nation avoit alors ce caractère d'inconséquence qu'elle a eu depuis, et qu'aura toujours un peuple dont les mœurs et les manières ne seront pas d'accord avec ses loix. Les conseils du prince y donnoient des édits sans nombre, et souvent contradictoires ; mais le prince dispensoit aisément d'obéir. Ce caractère de facilité dans les souverains, a été souvent le remede à la légèreté avec laquelle les ministres de France ont donné et multiplié les loix.

L'Angleterre, moins riche et moins industrieuse qué la France, avoit des barons insolens, des évêques despotes, et un peuple

qui se lassoit de leur joug. La nation avoit déjà cet esprit d'inquiétude qui devoit, tôt ou tard, la conduire à la liberté. Elle devoit ce caractère à la tyrannie absurde de Guillaume le conquérant, et au génie atroce de plusieurs de ses successeurs. L'abus excessif de l'autorité avoit donné aux Anglois une extrême défiance de leurs souverains. On ne prononçoit chez eux le nom de roi qu'avec crainte; et ces sentimens, transmis de race en race, ont servi, depuis, à leur faire établir le gouvernement sous lequel ils ont le bonheur de vivre. Les longues guerres entre les maisons de Lancastre et d'York avoient nourri le courage guerrier et l'impatience de la servitude, mais elles avoient entretenu le désordre et la pauvreté. C'étoient les Flamands qui mettoient alors en œuvre les laines d'Angleterre. Ses laines, son plomb, son étain étoient transportés sur les vaisseaux des villes Anséatiques. Elle n'avoit ni marine, ni police intérieure, ni jurisprudence, ni luxe, ni beaux arts. Elle étoit d'ailleurs surchargée d'une multitude de riches couvents et d'hôpitaux. Les nobles sans aisance alloient de couvent en couvent; et le peuple, d'hôpitaux en hôpitaux. Ces établissemens su-

perstitieux maintenoient la paresse et la barbarie.

L'Allemagne, long-tems agitée par les querelles des empereurs et des papes, et par des guerres intestines, venoit de prendre une assiette plus tranquille. L'ordre avoit succédé à l'anarchie ; et les peuples de cette vaste contrée, sans richesses, sans commerce, mais guerriers et cultivateurs, n'avoient rien à craindre de leurs voisins, et ne pouvoient leur être redoutables. Le gouvernement féodal y étoit moins funeste à la nature humaine, qu'il ne l'avoit été dans d'autres pays.

En général, les différens princes de cette grande portion de l'Europe, gouvernoient assez sagement leurs états. Ils abusoient peu de leur autorité ; et si la possession paisible de son héritage peut dédommager l'homme de la liberté, le peuple d'Allemagne étoit heureux. C'étoit dans les seules villes libres et alliées de la grande Anse, qu'il y avoit du commerce et de l'industrie. Les mines d'Hanovre et de Saxe n'étoient pas connues. L'argent étoit rare. Le cultivateur vendoit à l'étranger quelques chevaux. Les princes ne vendoient pas encore des hommes. La table et de nombreux équipages étoient le seul luxe. Les grands et

le clergé s'enivroient sans troubler l'état. On avoit de la peine à dégoûter les gentils-hommes de voler sur les grands chemins. Les mœurs étoient féroces ; et jusques dans les deux siècles suivans, les troupes Allemandes furent plus célèbres par leurs cruautés, que par leur discipline et leur courage.

Le Nord étoit encore moins avancé que l'Allemagne. Il étoit opprimé par les nobles et par les prêtres. Aucun des peuples qui l'habitoient, n'avoit conservé cet enthousiasme de gloire, que leur avoit autrefois inspiré la religion d'Odin ; et ils n'avoient encore reçu aucune des loix sages, que de meilleurs gouvernemens ont données depuis à quelques-uns d'entr'eux. Leur puissance n'étoit rien ; et une seule ville de la Grande Ause faisoit trembler les trois couronnes du Nord. Elles redevinrent des nations après la réforme de la religion, et sous les loix de Frédéric et de Gustave Vaza.

Les Turcs n'avoient ni la science du gouvernement, ni la connoissance des arts, ni le goût du commerce ; mais les Janissaires étoient la première milice du monde ; et il n'a manqué qu'un seul verset dans l'Alcoran, pour que des peuples, sur lesquels la religion a

conservé jusqu'ici la plus grande influence, ne devinssent les maîtres de la terre. Si Mahomet, après avoir dit : *Tu rendras à l'ennemi le mois de la calamité pour le mois de la calamité*, avoit ajouté : *et tu mépriseras les vaines connoissances de l'étranger ; l'art de la guerre est le seul que tu en apprendras ;* c'étoit fait de la liberté de l'Europe. Celui qui perfectionnera le Turc dans l'art militaire, sera l'ennemi commun de toutes les nations. Les Janissaires, ces compagnons d'un despote, qu'ils font respecter et trembler, qu'ils couronnent et qu'ils étranglent, avoient alors de grands hommes à leur tête. Ils renversèrent l'empire des Grecs, infatués de théologie, hébétés par la superstition. Quelques habitans de ce doux climat, qui cultivoient chez eux les lettres et les arts, abandonnèrent leur patrie subjuguée, et se réfugièrent en Italie : ils y furent suivis par des artisans et des négocians. L'aisance, la paix, la prospérité, cet amour de toutes les gloires, ce besoin de nouveaux plaisirs qu'inspirent de bons gouvernemens, favorisoient dans le pays des anciens Romains la renaissances des lettres ; et les Grecs apportèrent aux Italiens plus de connoissance des bons modèles, et le goût de l'antiquité. L'im-

primerie étoit inventée ; et si elle avoit été long-tems une invention inutile, tandis que les peuples étoient pauvres et sans industrie, depuis les progrès du commerce et des arts, elle avoit rendu les livres communs. Par-tout on étudioit, on admiroit les anciens ; mais ce n'étoit qu'en Italie qu'ils avoient des rivaux.

Rome, qui, presque toujours, a eu dans chaque siècle l'esprit qui lui convenoit le mieux pour le moment ; Rome sembloit ne plus chercher à perpétuer l'ignorance qui l'avoit si long-tems et si bien servie. Elle protégea les belles-lettres et les arts, qui doivent plus à l'imagination qu'au raisonnement. Les prêtres les moins éclairés, savent que l'image d'un Dieu terrible, les macérations, les privations, l'austérité, la tristesse et la crainte, sont les moyens qui établissent leur autorité sur les esprits, en les occupant profondément de la religion. Mais ils y a des tems où ces moyens n'ont plus que de foibles succès. Les hommes enrichis dans des sociétés tranquilles, veulent jouir ; ils craignent l'ennui, et ils cherchent les plaisirs avec passion. Quand les foires s'établirent, et lorsqu'à ces foires il y eut des jeux, des danses, des amusemens, le clergé, qui sentit que ces dispositions à la joie

rendroient les peuples moins religieux, proscrivit ces jeux, excommunia les histrions. Mais lorsqu'il vit que ses censures n'étoient pas assez respectées, il changea de conduite ; il voulut lui-même donner des spectacles. On vit naître les comédies saintes. Les moines de Saint-Denis, qui jouoient la mort de Sainte Catherine, balancèrent le succès des histrions. La musique fut introduite dans les églises ; on y plaça même des farces. Le peuple s'amusoit à la fête des fous, à celle de l'âne, à celle des innocens, qui se célébroient dans les temples, autant qu'aux farces qui se jouoient dans les places publiques. Souvent, par un simple attrait de plaisir, on quitta les danses des Égyptiennes pour la procession de la saint Jean. Lorsque l'Italie acquit de la politesse, et qu'elle en mit dans ses plaisirs, les spectacles publics, les fêtes profanes eurent encore plus de décence ; les prêtres eurent une raison de moins de les censurer, et ils les tolérèrent. Ils avoient été long-tems les seuls hommes qui sussent lire ; mais ce mérite, devenu plus commun, ne leur donnoit plus de considération. Ils voulurent partager la gloire de réussir dans les lettres, quand ils virent que les lettres donnoient de la gloire. Les

papes

papes, riches et paisibles souverains dans la voluptueuse Italie, perdirent de leur austérité. Leur cour devint aimable. Ils regardèrent la culture des lettres comme un moyen nouveau de régner sur les esprits. Ils protégèrent les talens ; ils honorèrent les grands artistes. Raphaël alloit être cardinal, lorsqu'il mourut. Pétrarque eut les honneurs du triomphe. Ce bon goût, ces plaisirs nouveaux, pouvoient n'être pas conformes à l'esprit de l'évangile ; mais ils paroissoient l'être aux intérêts des pontifes. Les arts et les lettres décorent l'édifice de la religion ; c'est la philosophie qui le détruit. Aussi l'église Romaine, favorable aux belles-lettres et aux beaux-arts, fut-elle opposée aux sciences exactes. On couronna les poëtes ; on persécuta les philosophes. Galilée eût vu de sa prison le Tasse monter au Capitole, si ces deux grands génies eussent été contemporains.

Il étoit tems que la philosophie et les lettres arrivassent au secours de la morale et de la raison. L'église Romaine avoit détruit, autant qu'il est possible, les principes de justice que la nature a mis dans tous les hommes. Ce seul dogme, qu'au pape appartient la souveraineté de tous les empires, renversoit les

fondemens de toute société, de toute vertu politique. Cependant cette maxime avoit régné long-tems avec le dogme affreux qui permettoit, qui ordonnoit même de haïr, de persécuter tous les hommes dont les opinions sur la religion ne sont pas conformes à celles de l'église Romaine. Les indulgences, espèce d'expiations vendues pour tous les crimes, et si vous voulez quelque chose de plus monstrueux, des expiations pour les crimes à venir; la dispense de tenir sa parole aux ennemis du pontife, fussent-ils de sa religion; cet article de croyance, où l'on enseigne que le mérite du juste peut être appliqué au méchant; les exemples de tous les vices dans la personne des pontifes, et dans les hommes sacrés, destinés à servir de modèle au peuple; enfin, le plus grand des outrages fait à l'humanité, l'inquisition: toutes ces horreurs devoient faire de l'Europe un repaire de tigres ou de serpens, plutôt qu'une vaste contrée, habitée ou cultivée par des hommes.

Telle étoit la situation de l'Europe, lorsque les monarques Portugais, à la tête d'un peuple actif, généreux, intelligent, entouré de voisins qui se déchiroient encore, formèrent le projet d'étendre leur navigation et leur empire.

I.

Premières navigations des Portugais, dans les mers où l'on présume qu'étoit anciennement l'Atlantide.

C'ÉTOIT une opinion généralement établie, que la mer Atlantique étoit impraticable ; que les côtes occidentales de l'Afrique, brûlées par la Zone torride, ne pouvoient pas être habitées. Ce préjugé auroit pu être dissipé par quelques ouvrages de l'antiquité, qui avoient échappé aux injures du tems et de l'ignorance : mais on n'étoit pas assez familier avec ces savans écrits, pour y découvrir des vérités qui n'y étoient que confusément énoncées. Il falloit que les Maures et les Arabes, de qui l'Europe avoit déjà reçu tant de lumières, nous éclairassent sur ces grands objets. A travers un océan qui passoit pour indomptable, ces peuples tiroient des richesses immenses d'un pays qu'on croyoit embrâsé. Dans des expéditions, dont la Barbarie fut le théatre, l'on fut instruit des sources de leur fortune, et l'on résolut d'y aller puiser. Des aventuriers de toutes les nations formèrent ce projet. Henri,

fils de Jean I, roi de Portugal, fut le seul qui prit des mesures sages.

Ce prince mit à profit le peu d'astronomie que les Arabes avoient conservé. Un observatoire, où furent instruits les jeunes gentilshommes qui composoient sa cour, s'éleva par ses ordres à Sagres, ville des Algarves. Il eut beaucoup de part à l'invention de l'astrolabe, et sentit le premier l'utilité qu'on pouvoit tirer de la boussole, qui étoit déjà connue en Europe, mais dont on n'avoit pas encore appliqué l'usage à la navigation.

Les pilotes qui se formèrent sous ses yeux, découvrirent en 1419 Madère, que quelques savans ont voulu regarder comme un foible débris de l'Atlantide. Mais y eut-il jamais une île Atlantide? Si elle exista, quelle étoit sa situation? quelle étoit son étendue? Ce sont deux questions sur lesquelles on se décidera selon le degré de confiance qu'on accordera à Diodore de Sicile et à Platon, selon la manière dont on les interprétera.

« Après avoir parcouru les îles voisines » des colonnes d'Hercule, nous allons parler, » dit le premier, de celles qui sont plus avan- » cées dans l'Océan, en tirant vers le cou- » chant. Dans la mer qui borde la Lybie, il

» en est une très-célèbre éloignée du conti-
» nent de plusieurs jours de navigation ».

Diodore s'étend ensuite sur la population, les mœurs, les loix, les monumens, la fécondité de cette isle. Puis il ajoute :

« Les Phéniciens, dans les tems les plus re-
» culés, en firent la découverte. Ils franchirent
» les colonnes d'Hercule, et naviguèrent dans
» l'Océan. Proche les colonnes d'Hercule, ils
» fondèrent Gadeïra ou Cadix. Ils avoient
» parcouru les mers au-delà des colonnes, et
» rangé celles de la Lybie, lorsqu'ils furent
» surpris d'une violente tempête qui les jetta
» dans la haute mer, en plein Océan. Après
» un mauvais tems qui dura plusieurs jours,
» ils touchèrent à l'isle dont il est question.
» Ils publièrent la relation de ce voyage. Ils
» projettèrent un établissement dans cette
» contrée nouvelle : mais les Carthaginois s'y
» opposèrent, dans la crainte que le pays ne
» se dépeuplât ».

Qu'est-ce que cette isle qu'on ne retrouve plus ? qu'est-elle devenue ? Platon nous l'apprendra peut-être.

Voici ce que Critias dit à Socrate dans le dialogue intitulé Timée. « Solon étoit l'ami
» intime de Dropidas notre aïeul. Dropidas

» regrettoit beaucoup que les affaires pu-
» bliques eussent détourné Solon du penchant
» qu'il avoit pour la poësie, et l'eussent em-
» pêché de finir son poëme sur les Atlan-
» tides. Il en avoit apporté le sujet de son
» voyage d'Egypte. Solon disoit que les ha-
» bitans de Saïs, ville située à la tête du
» Delta, à l'endroit où le Nil se divise en
» deux branches, se croyoient issus des Athé-
» niens dont ils avoient conservé la lance,
» l'épée, le bouclier, et les autres armes. Il
» attribue à cette opinion les honneurs qu'il
» reçut des Saïques. Ce fut-là que ce légis-
» lateur, poëte et philosophe, conférant avec
» les prêtres, et les entretenant de Prométhée,
» le premier des hommes, de Niobé, du dé-
» luge de Deucalion, et d'autres traditions
» pareilles, un prêtre s'écria : ô Solon,
» Solon ! vous autres Grecs, vous êtes en-
» core des enfans. Il n'y a pas un seul vieillard
» parmi vous. Vous prenez des fables emblé-
» matiques pour des faits. Vous n'avez con-
» noissance que d'un seul déluge que beaucoup
» d'autres ont précédé. Il y a long-tems qu'A-
» thènes subsiste. Il y a long-tems qu'elle
» est civilisée. Il y a long-tems que son nom
» est fameux en Egypte, par des exploits

» que vous ignorez, et dont l'histoire est
» consignée dans nos archives. C'est là que
» vous pourrez vous instruire des antiquités
» de votre ville. »

Après une explication très-sensée et très-belle, des causes de l'ignorance des Grecs, le prêtre ajoute :

» C'est là que vous apprendrez de quelle
» manière glorieuse les Athéniens, dans les
» tems anciens, réprimèrent une puissance
» redoutable qui s'étoit répandue dans l'Eu-
» rope et l'Asie, par une irruption soudaine
» de guerriers sortis du sein de la mer Atlan-
» tique. Cette mer environnoit un grand
» espace de terre, situé vis-à-vis de l'em-
» bouchure du détroit appelé les colonnes
» d'Hercule. C'étoit une contrée plus vaste
» que l'Asie et la Lybie ensemble. De cette
» contrée au détroit, il y avoit nombre d'au-
» tres isles plus petites ».

« Ce pays dont je viens de vous parler,
» ou l'isle Atlantique, étoit gouverné par
» des souverains réunis. Dans une expédition,
» ils s'emparèrent d'un côté de la Lybie jus-
» qu'à l'Egypte, et de l'autre côté de toutes
» les contrées jusqu'à la Tyrrhénie. Nous
» fûmes tous esclaves, et ce furent vos aïeux

» qui nous remirent en liberté : ils conduisirent leurs flottes contre les Atlantistes, » et les défirent. Mais un plus grand malheur les attendoit. Peu de tems après » leur isle fut submergée ; et cette contrée, » plus grande que l'Europe et l'Asie ensemble, » disparut en un clin d'œil ».

Quel sujet de méditation ! L'homme s'endort ou s'agite sur un amas de sables mouvans : il s'élance, par ses projets, dans l'éternité ; et un concours de causes fatales peut se développer dans un insant, et l'anéantir lui et ses superbes demeures.

Ce qui achève de fortifier les deux témoignages qui précèdent, c'est que la mer, qui porte aujourd'hui le nom d'Atlantique, est restée basse, et qu'on retrouve, à de grandes distances de ses rives, le varec et les autres substances marines qui annoncent un ancien continent.

II. *Découverte de Madère. Etat actuel de cette isle.*

Quoi qu'il en soit de cette contrée, réelle ou imaginaire, c'est une tradition fort accréditée, qu'à l'arrivée des Portugais, Madère étoit couverte de forêts ; qu'on y mit

le feu ; que l'incendie dura sept ans entiers, et qu'ensuite la terre se trouva d'une fertilité extraordinaire. Sur ce sol, qui a vingt-cinq milles de long et dix de large, les Portugais ont, selon le dénombrement de 1768, formé une population de soixante-trois mille neuf cent treize personnes, de tout âge et de tout sexe, distribuées dans quarante-trois paroisses, sept bourgades, et la ville de Funchal, bâtie, sans beaucoup de goût, sur la côte méridionale, dans un vallon fertile, au pied de quelques montagnes dont la pente douce est couverte de jardins et de maisons de campagne très-agréables. Sept ou huit ruisseaux, plus ou moins considérables, la traversent. Sa rade, la seule où ils soit permis de charger ou décharger les bâtimens, et la seule par conséquent où l'on ait établi des douanes, est très-sûre durant presque toute l'année. Quand, ce qui est infiniment rare, les vents viennent d'entre le Sud-Est et l'Ouest-Nord-Ouest, en passant par le Sud, il faut appareiller ; mais heureusement on peut prévoir le mauvais tems vingt-quatre heures avant que de l'éprouver.

Les crevasses des montagnes, la couleur noirâtre des pierres, la lave mêlée avec la

terre : tout porte l'empreinte des anciens volcans. Aussi ne récolte-t-on que très-peu de grains ; et les habitans sont réduits à tirer de l'étranger les trois quarts de celui qu'ils consomment.

Les vignes sont toute leur ressource. Elles occupent la croupe de plusieurs montagnes, dont le sommet est couronné par des châtaigners. Des haies de grenadiers, d'orangers, de citronniers, de myrthes, de rosiers sauvages, les séparent. Le raisin croît généralement sous des berceaux, et mûrit à l'ombre. Les ceps qui le produisent sont baignés par de nombreux ruisseaux qui, sortis des hauteurs, ne se perdent dans la plaine, qu'après avoir fait cent et cent détours dans les plantations. Quelques propriétaires ont acquis ou usurpé le droit de tourner habituellement ces eaux à leur avantage ; d'autres n'en ont la jouissance qu'une, deux, trois fois la semaine. Ceux mêmes qui veulent former un nouveau vignoble, sous un climat ardent, dans un terrein sec, où l'arrosement est indispensable, n'en peuvent partager le privilège qu'en l'achetant fort cher.

Le produit des vignes se partage toujours en dix parts. Il y en a une pour le roi, une

pour le clergé, quatre pour le propriétaire, et autant pour le cultivateur.

L'isle produit plusieurs espèces de vin. Le meilleur et le plus rare sort d'un plant tiré originairement de Candie. Il a une douceur délicieuse, est connu sous le nom de Malvoisie de Madère, et se vend cent pistoles la pipe. Celui qui est sec ne coûte que six ou sept cents francs, et trouve son principal débouché en Angleterre. Les qualités inférieures et qui ne passent pas quatre ou cinq cents livres, sont destinées pour les Indes orientales, pour quelques isles et le continent septentrional de l'Amérique.

Les récoltes s'élèvent communément à trente mille pipes. Treize ou quatorze des meilleures vont abreuver une grande partie du globe : le reste est bu dans le pays même, ou converti en vinaigre et en eau-de-vie pour la consommation du Brésil.

Le revenu public est formé par les dîmes généralement perçues sur toutes les productions ; par un impôt de dix pour cent sur ce qui entre dans l'isle, et de douze pour cent sur ce qui en sort. Ces objets réunis rendent 2,700,000 liv. Tels sont cependant les vices de l'administration, que, d'une

somme si considérable, il ne revient presque rien à la Métropole.

La Colonie est gouvernée par un chef qui domine aussi sur Porto-Santo, qui n'a que sept cents habitans et quelques vignes ; sur les Salvages, encore moins utiles ; sur quelques autres petites isles entièrement désertes, hors le tems des pêches, On ne lui donne, pour la défense d'un si bel établissement, que cent hommes de troupes régulières : mais il dispose de trois mille hommes de milice, qu'on assemble et qu'on exerce un mois chaque année. Officiers et soldats, tout, dans ce corps, sert sans solde, sans que les places en soient moins recherchées. Elles procurent quelques distinctions, dont on est plus avide dans cette isle que dans aucun lieu du monde.

III. *Voyages des Portugais au continent de l'Afrique.*

Après la découverte de Madère, les Portugais tournèrent leur pavillon vers les régions occidentales de l'Afrique. On croit assez généralement que ce furent les premiers Européens qui abordèrent à ces côtes barbares. Cependant il paroît prouvé que les Normands les avoient précédés d'un siècle ; et que ces

navigateurs, trop peu connus, avoient formé quelques petits établissemens qui subsistèrent jusqu'en 1410. A cette époque, les calamités qui désoloient la France, ne permirent plus de s'occuper d'intérêts si éloignés.

Les premières expéditions des Portugais, dans la Guinée, ne furent que des pirateries. Ces hardis et féroces navigateurs, couverts de fer, armés de la foudre, arrachoient à des peuples étonnés, divisés et lâches, ce que la nature ou le hasard leur avoient donné. Les brigandages, poussés à ce monstrueux excès, eurent un terme; et ce fut lorsqu'on put s'entendre. Alors le commerce prit la place de la violence; et il se fit quelques échanges, mais rarement fondés sur une liberté entière et sur une justice exacte. Enfin, la cour de Lisbonne crut qu'il convenoit à ses intérêts ou à sa gloire d'assujettir à sa domination les parties de cette vaste contrée qu'on croyoit les plus fertiles, ou dont la position étoit la plus heureuse; et l'exécution de ce projet, plus brillant peut-être que sage, n'éprouva que peu de contradictions. Pour donner de la stabilité à ces conquêtes, on crut devoir multiplier les forteresses, ré-

pandre la religion de l'Europe, et perpétuer les naturels du pays dans leur ignorance.

Sous le règne de Jean II, prince éclairé, qui, le premier, rendit Lisbonne un port franc, et fit faire une application nouvelle de l'astronomie à la navigation, les Portugais doublèrent le cap qui est à l'extrémité de l'Afrique. On l'appela alors le cap des Tempêtes; mais le prince, qui prévoyoit le passage aux Indes, le nomma le cap de Bonne-Espérance.

IV. *Arrivée des Portugais aux Indes.*

Emmanuel suivit les projets de ses prédécesseurs. Il fit partir le 18 juillet 1497 une flotte de quatre vaisseaux, sous les ordres de *Vasco de Gama*. Cet amiral, après avoir essuyé des tempêtes, après avoir parcouru la côte orientale de l'Afrique, après avoir erré sur des mers inconnues, aborda enfin dans l'Indostan. Sa navigation avoit été de treize mois.

V. *Description géographique de l'Asie.*

L'Asie, dont l'Indostan forme une des plus riches parties, est un vaste continent qui, selon les observations des Russes, sur lesquelles

on a élevé des doutes raisonnables, s'étend entre le quarante-troisième et le deux cent-septième degré de longitude. Dans la direction d'un pole à l'autre, elle s'étend depuis le soixante-dix-septième degré de latitude septentrionale, jusqu'au dixième de latitude méridionale. La partie de ce grand continent, comprise dans la Zone Tempérée, entre le trente-cinquième et le cinquantième degré de latitude, paroît plus élevée que tout le reste. Elle est soutenue, tant au Nord qu'au Midi, par deux grandes chaînes de montagnes qui courent presque depuis l'extrémité occidentale de l'Asie mineure, et des bords de la mer Noire, jusqu'à la mer qui baigne les côtes de la Chine et de la Tartarie à l'Orient. Ces deux chaînes sont liées entr'elles par d'autres chaînes intermédiaires, qui sont dirigées du Sud au Nord. Elles se prolongent, tant vers la mer du Nord, que vers celles des Indes et de l'Orient, par des ramifications élevées comme des digues entre les lits des grands fleuves qui arrosent ces vastes régions.

Telle est la grande charpente qui soutient la plus forte masse de l'Asie. Dans l'intérieur de ce pays immense, la terre n'est qu'un sable mobile qui est le jouet des vents. On n'y trouve

aucun vestige de pierre calcaire ni de marbre. Il n'y a ni coquilles pétrifiées, ni autres fossiles. Les mines métalliques y sont à la surface de la terre. Les observations du baromètre se joignent à tous ces phénomènes, pour démontrer la grande élévation de ce centre de l'Asie, auquel on a donné, dans les derniers tems, le nom de petite Bucharie.

C'est de l'espèce de ceinture qui environne cette vaste et ingrate région, que partent des sources abondantes et fort multipliées, qui coulent en différens sens. Ces fleuves, qui charrient sans cesse à toutes les extrémités de l'Asie, des débris d'un terrein stérile, forment autant de barrières contre les mers qui pourroient gagner les côtes, et assurent à ce continent une consistance, une durée que les autres ne sauroient avoir. Peut-être est-il destiné à les voir disparoître plusieurs fois sous les eaux, avant de souffrir lui-même aucune atteinte.

Parmi les mers, dont cette vaste terre s'est dégagée avec le cours des siècles, une seule a resté dans son sein. C'est la mer Caspienne, qui est visiblement le bassin des grands fleuves qu'elle reçoit. Quelques physiciens ont soupçonné que cette mer communiquoit avec l'O-

céan et la mer Noire par des voies souterraines, mais sans aucune preuve. On peut opposer à ces prétentions, l'évaporation qui suffit pour vuider l'eau, à mesure que les fleuves l'y voiturent, et la facilité avec laquelle les conduits souterrains auroient été obstrués par les vases et les sables que l'eau y auroit entraînés. C'est aussi pour cette raison que la mer Caspienne est salée, comme tous les lacs qui reçoivent les eaux des fleuves, sans les verser au-dehors. Il paroît certain, par les observations du baromètre faites à Astracan, que sa surface est au-dessous du niveau des deux mers voisines; par conséquent, elle n'est pas plus dans le cas de leur fournir de l'eau par des conduits souterrains, que de communiquer avec elles par des débordemens superficiels.

La mer Glaciale, qui baigne les côtes septentrionales de la Sibérie, les rend inaccessibles, si l'on en croit les Russes. On ne doit pas espérer, disent-ils, de trouver par cette mer une nouvelle route d'Europe en Amérique. Les glaces empêcheront toujours de doubler le cap de Schalaginskoi, qui sépare l'ancien monde du nouveau, quoiqu'on ait franchi ce passage une fois. Mais peut-être les Russes

ne sont-ils pas assez sincères, ou pas encore assez éclairés, pour mériter une créance entière. Peut-être ne savent-ils pas tout ce qu'ils ont dit, ou n'ont-ils pas dit tout ce qu'ils savent.

La mer des Indes, qui pèse et penche sur le Midi de l'Asie, est séparée de la grande mer du Sud, par une chaîne de montagnes marines qui commencent à l'isle de Madagascar, et continuant jusqu'à celle de Sumatra, comme le démontrent les bas-fonds et les rochers dont cette étendue est parsemée, va rejoindre la terre de Diemen et de la Nouvelle-Guinée. M. Buache, géographe, qui a considéré la terre en physicien, traçant la carte du monde sur cette hypothèse, veut que la mer comprise entre cette longue chaîne d'isles et les côtes méridionales de l'Asie, soit divisée en trois grands bassins, dont la nature semble avoir circonscrit ou dessiné les limites.

Le premier, situé à l'Occident, entre l'Arabie et la Perse, est terminé au Midi par cette chaîne d'isles, qui, depuis le cap Comorin et les Maldives, s'étend jusqu'à Madagascar. C'est ce bassin qui, en s'enfonçant dans les terres, creuse sans cesse le golfe persique et la mer Rouge. Le second bassin forme le golfe

de Bengale. Le troisième est le grand Archipel, qui contient les isles de la Sonde, les Moluques et les Philippines. C'est comme un massif, qui joint l'Asie au continent austral, lequel soutient le poids de la mer Pacifique. Entre cette mer et le grand Archipel, est comme un nouveau bassin, qui forme à l'Orient une chaîne de montagnes, marines, qui se prolongent depuis les isles Marianes, jusqu'à celles du Japon. Après ces isles fameuses, vient la chaîne des isles Kouriles, qui va joindre la pointe méridionale, de la presqu'isle de Kamschatka; et cette chaîne renferme un cinquième bassin, où se jette le fleuve Amur, dont l'embouchure, rendue impraticable par les bambous qui y croissent, peut faire croire que cette mer n'a guère de profondeur.

Ces détails géographiques, loin de paroître un hors-d'œuvre, étoient comme nécessaires pour diriger et fixer l'attention sur le plus riche et le plus beau continent de l'Univers. Entrons-y par l'Indostan.

VI. *Description Physique de l'Indostan.*

Quoique par le nom générique d'Indes orientales, on entende communément ces vastes régions qui sont au-delà de la mer d'Arabie et du royaume de Perse, l'Indostan n'est que le

pays renfermé entre l'Indus et le Gange, deux fleuves célèbres qui vont se jetter dans les mers des Indes, à quatre cents lieues l'un de l'autre. Ce long espace est traversé du Nord au Midi, par une chaîne de hautes montagnes, qui, le coupant par le milieu, va se terminer au cap Comorin, en séparant la côte de Malabar de celle de Coromandel.

Par une singularité frappante, et peut-être unique, cette chaîne est une barrière que la nature semble avoir élevée entre les saisons opposées. La seule épaisseur de ces montagnes y sépare l'été de l'hiver; c'est-à-dire : la saison des beaux jours de celle des pluies : car on sait qu'il n'y a point d'hiver entre les Tropiques. Mais par ce mot, on entend aux Indes le tems de l'année où les nuages, que le soleil pompe au sein de la mer, sont poussés violemment par les vents contre les montagnes, s'y brisent et se résolvent en pluies, accompagnées de fréquens orages. De-là se forment des torrens qui se précipitent, grossissent les rivières, inondent les plaines. Tout nage alors dans des ténèbres humides, épaisses et profondes. Le jour même est obscurci des plus noires vapeurs. Mais semblable à l'abîme qui couvoit les germes du monde avant la créa-

sion, cette saison nébuleuse est celle de la fécondité. C'est alors que les plantes et les fleurs ont le plus de sève et de fraîcheur ; c'est alors que la plûpart des fruits parviennent à leur maturité.

L'été, sans doute, conserve mieux son caractère que l'hiver dans cette région du soleil. Le ciel sans aucun nuage qui intercepte ses rayons, y présente l'aspect d'un airain embrâsé. Cependant les vents de mer, qui s'élèvent pendant le jour, et les vents de terre qui soufflent pendant la nuit, y tempèrent l'ardeur de l'atmosphère par une alternative périodique. Mais les calmes qui règnent par intervalles, étouffent ces douces haleines, et laissent souvent les habitans en proie à une sécheresse dévorante.

L'influence des deux saisons est encore plus marquée sur les deux mers de l'Inde, où on les distingue sous le nom de moussons, sèche et pluvieuse. Tandis que le soleil, revenant sur ses pas, amène au printems la saison des tempêtes et des naufrages pour la mer qui baigne la côte de Malabar, celle de Coromandel voit les plus légers vaisseaux voguer sans aucun risque sur une mer tranquille, où les pilotes n'ont besoin ni de science, ni de

précaution. Mais l'automne, à son tour, changeant la face des élémens, fait passer le calme sur la côte occidentale, et les orages sur la mer orientale des Indes; transporte la paix où étoit la guerre, et la guerre où étoit la paix. L'insulaire de Ceylan, les yeux tournés vers la région de l'Équateur, aux deux saisons de l'Équinoxe, voit alternativement les flots tourmentés à sa droite et paisible à sa gauche; comme si l'auteur de la nature tournoit tout-à-coup, en ces deux momens d'équilibre, la balance des fléaux et des bienfaits qu'il tient perpétuellement en ses mains. Peut-être même est-ce dans l'Inde, où les deux empires du bien et du mal semblent n'être séparés que par un rempart de montagnes, qu'est né le dogme des deux principes, dogme dont l'homme ne s'affranchira peut-être jamais entiérement, tant qu'on ignorera les vues profondes de l'être tout-puissant qui créa l'Univers.

Pourquoi une éternité s'étant écoulée, sans que sa gloire eût besoin de se manifester par ce grand ouvrage, et sans que sa félicité en exigeât l'existence, se détermina-t-il à le produire dans le tems? Pourquoi sa sagesse y laissa-t-elle tant d'imperfections apparentes?

Pourquoi sa bonté le peupla-t-elle d'êtres sensibles, qui devoient souffrir, sans l'avoir mérité ? Pourquoi le méchant qu'il haît, y prospère-t-il sous ses yeux, et le bon qu'il chérit, y est-il accablé d'afflictions ? Pourquoi les innombrables fléaux de la nature y frappent-ils indistinctement l'innocent et le coupable ? Jusqu'à ce que ces obscurités soient éclaircies, l'homme deviendra, selon que l'ordre des choses lui sera favorable ou nuisible, adorateur d'Oromaze ou d'Arima : car la douleur et le plaisir sont la source de tous les cultes, comme l'origine de toutes les idées.

Telle est la liaison entre les loix physiques et morales, que le climat a jetté par-tout les premiers fondemens des systêmes de l'esprit humain, sur les objets importans au bonheur. Ainsi les Indiens, sur l'imagination desquels la nature fait les plus profondes impressions, par les plus fortes influences du bien et du mal, par le spectacle continuel du combat des élémens ; les Indiens ont été placés dans la position la plus féconde en révolutions, en événemens, en faits de toute espèce.

Antiquité de l'Indostan.

Aussi la philosophie et l'histoire se sont long-

tems occupées des célèbres contrées de l'Inde, et leurs conjectures ont prodigieusement reculé l'époque de l'existence de ses premiers habitans. En effet, soit que l'on consulte les monumens historiques, soit que l'on considère la position de l'Indostan sur le globe, tenant par une chaîne de hautes montagnes au plateau le plus élevé du continent et le plus éloigné des invasions de la mer, on conviendra que c'est le séjour le plus assuré pour ses habitans, et le pays le plus anciennement peuplé. L'origine de la plupart de nos sciences va se perdre dans son histoire. Les Grecs alloient s'instruire dans l'Inde, même avant Pythagore. Les plus anciens peuples commerçans y trafiquoient pour en rapporter des toiles, qui prouvent combien l'industrie y avoit fait de progrès.

En général, ne peut-on pas dire que le climat le plus favorable à l'espèce humaine, est le plus anciennement peuplé? Un climat doux, un air pur, un sol fertile, et qui produit presque sans culture, ont dû rassembler les premiers hommes. Si le genre humain a pu se multiplier et s'étendre dans des régions affreuses, où il a fallu lutter sans cesse contre la nature; si des sables brûlans et arides, des marais

marais impraticables, des glaces éternelles, ont reçu des habitans ; si nous avons peuplé des déserts et des forêts, où il falloit se défendre contre les élémens et les bêtes féroces, avec quelle facilité n'a-t-on pas dû se réunir dans ces contrées délicieuses, où l'homme, exempt de besoins, n'avoit que des plaisirs à desirer ; où jouissant, sans travail et sans inquiétude, des meilleures productions et du plus beau spectacle de l'univers, il pouvoit s'appeller, à juste titre, l'être par excellence et le roi de la nature ? Telles étoient les rives du Gange et les belles contrées de l'Indostan. Les fruits les plus délicieux y parfument l'air, et fournissent une nourriture saine et rafraîchissante ; des arbres y présentent des ombrages impénétrables à la chaleur du jour. Tandis que les espèces vivantes qui couvrent le globe ne peuvent subsister ailleurs qu'à force de se détruire ; dans l'Inde, elles partagent avec leur maître l'abondance et la sûreté. Aujourd'hui même, que la terre devroit y être épuisée par les productions de tant de siècles, et par leur consommation dans des régions éloignées, l'Indostan, si l'on en excepte un petit nombre de lieux ingrats et

sablonneux, est encore le pays le plus fertile du monde.

VIII. *Religion, gouvernement, jurisprudence, mœurs, usages de l'Indostan.*

Le moral n'y est pas moins extraordinaire que le physique. Lorsqu'on arrête ses regards sur cette vaste contrée, on ne peut voir sans douleur que la nature y a tout fait pour le bonheur de l'homme, et que l'homme y a tout fait contre elle. La fureur des conquêtes, et un autre fléau qui n'est guère moins destructeur, l'avidité des commerçans, ont ravagé tour-à-tour et opprimé le plus beau pays de l'univers.

Au milieu des brigands féroces, et de ce ramas d'étrangers que la guerre et l'avidité ont attirés dans l'Inde, on en démêle aisément les anciens habitans. La couleur de leur teint et leur forme extérieure, les distinguent encore moins que les traits particuliers de leur caractère. Ce peuple, écrasé sous le joug du despotisme, ou plutôt de l'anarchie la plus extravagante, n'a pris ni les mœurs, ni les loix, ni la religion de ses tyrans. Le spectacle continuel de toutes les

fureurs de la guerre, de tous les excès et de tous les vices dont la nature humaine est capable, n'a pu corrompre son caractère. Doux, humain, timide, rien n'a pu familiariser un Indien avec la vue du sang, ni lui inspirer le courage et le sentiment de la révolte. Il n'a que les vices de la foiblesse.

Le voyageur éclairé qui, en parcourant les plaines de l'Egypte, voit épars dans la campagne des tronçons de colonnes, des statues mutilées, des entablemens brisés, des pyramides immenses échappées aux ravages des guerres et des tems, contemple avec admiration ces restes d'une nation qui n'oxiste plus. Il ne retrouve plus la place de cette Thèbes aux cent portes, si célèbre dans l'antiquité : mais les débris de ses temples et de ses tombeaux, lui donnent une plus haute idée de sa magnificence que les écits d'Hérodote et de Diodore.

En examinant avec attention les récits des voyageurs sur les mœurs des naturels de l'Inde, on croit marcher sur des monceaux de ruines. Ce sont les débris d'un édifice immense. L'ensemble en est détruit : mais ces débris épars attestent la grandeur et la régularité du plan. Au travers de superstitions

absurdes, de pratiques puériles et extravagantes, d'usages et de préjugés bisarres, on apperçoit les traces d'une morale sublime, d'une philosophie profonde, d'une police très-raffinée; et lorsqu'on veut remonter à la source de ces institutions religieuses et sociales, on voit qu'elle se perd dans l'obscurité des tems. Les traditions les plus anciennes présentent les Indiens comme le peuple le plus anciennement éclairé et civilisé.

L'empereur Mahmoud Akebar eut la fantaisie de s'instruire des principes de toutes les religions répandues dans ses vastes provinces. Dégagé des superstitions dont l'éducation mahométane l'avoit préoccupé, il voulut juger par lui-même. Rien ne lui fut plus facile que de connoître tous les cultes, qui ne demandent qu'à faire des prosélytes: mais il échoua dans ses desseins quand il fallut traiter avec les Indiens, qui ne veulent admettre personne dans la communion de leurs mystères.

Toute la puissance et les promesses d'Akebar ne purent déterminer les bramines à lui découvrir les dogmes de leur religion. Ce prince recourut donc à l'artifice. L'expédient qu'il

imagina, fut de faire remettre à ces prêtres un jeune enfant nommé Feizi, comme un pauvre orphelin de la race sacerdotale, la seule qui puisse être admise aux saints mystères de la théologie. Feizi, bien instruit du rôle qu'il devoit jouer, fut secrètement envoyé à Benarès, le siège des sciences de l'Indostan. Il fut reçu par un savant bramine, qui l'éleva avec autant de tendresse que s'il eût été son fils. Après dix ans d'études, Akebar voulut faire revenir le jeune homme : mais celui-ci étoit épris des charmes de la fille du bramine, son instituteur.

Les femmes de la race sacerdotale passent pour les plus belles femmes de l'Indostan. Le vieux bramine ne s'opposa pas aux progrès de la passion des deux amans. Il aimoit Feizi, qui avoit gagné son cœur par ses manières et sa docilité, et lui offrit son amante en mariage. Alors le jeune homme, partagé entre l'amour et la reconnoissance, ne voulut pas continuer plus long-tems la supercherie. Tombant aux pieds du bramine, il lui découvre la fraude, et le supplie de lui pardonner son crime.

Le prêtre, sans lui faire aucun reproche, saisit un poignard qu'il portoit à sa ceinture,

et alloit s'en frapper, si Feizi n'eût arrêté son bras. Ce jeune homme mit tout en usage pour le calmer, protestant qu'il étoit prêt à tout faire, pour expier son infidélité. Le bramine fondant en larmes, promit de lui pardonner, s'il vouloit jurer de ne jamais traduire les Bedas ou livres saints, et de ne jamais révéler à personne le symbole de la croyance des bramines. Feizi promit sans hésiter, et vraisemblablement il tint parole.

De tems immémorial, les brames, seuls dépositaires des livres, des connoissances et des réglemens, tant civils que religieux, en avoient fait un secret que la présence de la mort, au milieu des supplices, ne leur avoit point arraché. Il n'y avoit aucune sorte de terreurs et de séductions auxquelles ils n'eussent résisté; lorsque tout récemment M. Hastings, gouverneur général des établissemens Anglais dans le Bengale, et le plus éclairé des Européens qui soient passés aux Indes, devint possesseur du code des Indiens. Il corrompit quelques brames; il fit sentir à d'autres le ridicule et les inconvéniens de leur mystérieuse réserve. Les vieillards, que leur expérience et leurs études avoient élevés au-dessus des préjugés de leur caste, se pré-

tèrent à ses vues, dans l'espérance d'obtenir un plus libre exercice de leur religion et de leurs loix. Ils étoient au nombre de onze, dont le plus âgé passoit quatre-vingts ans, et le plus jeune n'en avoit pas moins de trente-cinq. Ils compulsèrent dix-huit auteurs originaux Samskrets ; et le recueil des sentences qu'ils en tirèrent, traduit en Persan, sous les yeux des brames, le fut de Persan en Anglais par M. Halhed. Les compilateurs du code rejettèrent unanimement deux propositions ; l'une de supprimer quelques paragraphes scandaleux ; l'autre d'instruire M. Halhed dans le dialecte sacré. Tant il est vrai que l'esprit sacerdotal est par-tout le même, et qu'en tout tems le prêtre, par intérêt et par orgueil, s'occupe à retenir les peuples dans l'ignorance. Pour donner à l'ouvrage l'exactitude et la sanction qu'on pouvoit desirer, on appella des différentes contrées du Bengale, les plus habiles d'entre les pundits ou brames jurisconsultes. Voici l'histoire abrégée de la création du monde, et de la première formation des castes, telle que ces religieux compilateurs l'ont exposée à la tête du code civil.

Brama aime, dans chaque pays, la forme

du culte qu'on y observe. Il écoute dans la mosquée le dévot qui récite des prières, en comptant des grains. Il est présent aux temples, à l'adoration des idoles. Il est l'intime du Musulman et l'ami de l'Indien; le compagnon du Chrétien et le confident du Juif. Les hommes qu'il a doués d'une ame élevée, ne voient dans les contrariétés des sectes et la diversité des cultes religieux, qu'un des effets de la richesse qu'il a déployée dans l'œuvre de la création.

Le principe de la vérité, ou l'être suprême, avoit formé la terre et les cieux, l'eau, l'air et le feu, lorsqu'il engendra Brama. Brama est l'esprit de Dieu. Il est absorbé dans la contemplation de lui-même. Il est présent à chaque partie de l'espace. Il est un. Sa science est infinie. Elle lui vient par inspiration. Son intelligence comprend tout ce qui est possible. Il est immuable. Il n'y a pour lui, ni passé, ni présent, ni futur. Il est indépendant. Il est séparé de l'univers. Il anime les opérations de Dieu. Il anime les vingt-quatre puissances de la nature. L'œil reçoit son action du soleil, le vase du feu, le fer de l'aimant, le feu des matières combustibles, l'ombre du corps, la poussière du vent, le

trait du ressort de l'arc, et l'ombrage de l'arbre. Ainsi, par cet esprit, l'Univers est doué des puissances de la volonté et des puissances de l'action. Si cet esprit vient du cœur, par le canal de l'oreille, il produit la perfection des sons; par le canal de la peau, la perception du toucher; par le canal de l'œil, la perception des objets visibles; par le canal de la langue, la perception du goût; par le canal du nez, la perception de l'odorat. Cet esprit anime les cinq membres d'action, les cinq membres de perception, les cinq élémens, les cinq sens, les trois dispositions de l'ame; cause la création ou l'anéantissement des choses, contemplant le tout en spectateur indifférent. Telle est la doctrine du Reing-Beda.

Brama engendra de sa bouche la sagesse, ou le brame, dont la fonction est de prier, de lire et d'instruire; de son bras, la force, ou le guerrier et le souverain qui tirera de l'arc, gouvernera et combattra; de son ventre, de ses cuisses, la nourriture, ou l'agriculture et le commerçant; de ses pieds, la servitude, ou l'artisan et l'esclave, qui passera sa vie à obéir, à travailler et à voyager.

La distinction des quatre premières castes

est donc aussi vieille que le monde, et d'institution divine.

Brama produisit ensuite le reste de l'espèce humaine, qui devoit remplir ces quatre castes ; les animaux, les végétaux, les choses inanimées, les vices et les vertus. Il prescrivit à chaque caste ses devoirs ; et ces devoirs sont à jamais consignés dans les livres sacrés.

Le premier magistrat ou souverain du choix de Brama, eut un méchant successeur, qui pervertit l'ordre social, en autorisant le mélange des hommes et des femmes des quatre castes qu'il avoit instituées ; confusion sacrilège, de laquelle sortit une cinquième caste, et de celle-ci une multitude d'autres. Les Brames irrités le mirent à mort. En frottant la main droite de son cadavre, il en naquit deux fils, l'un militaire ou magistrat, l'autre brame. En frottant la main gauche, il en naquit une fille, que les brames marièrent à son frère le guerrier, à qui ils accordèrent la magistrature. Celui-ci avoit médité le massacre de la cinquième caste, et de toutes ses branches. Les brames l'en dissuadèrent. Leur avis fut de rassembler les individus qui la composoient, et de leur

assigner différentes fonctions dans les sciences, les arts et les métiers, qu'ils exerçèrent, eux et leurs descendans, à perpétuité.

D'où l'on voit que le brame fut tellement enorgueilli de son origine, qu'il auroit cru se dégrader en ambitionnant la magistrature ou la souveraineté, et qu'on parvient à rendre aux peuples leurs chaînes respectables, en les en chargeant au nom de la divinité. Jamais un Indien ne fut tenté de sortir de sa caste. La distribution des Indiens en castes, qui s'élèvent les unes au-dessus des autres, caractérise la plus profonde corruption, et le plus ancien esclavage. Elle décèle une injuste et révoltante prééminence des prêtres sur les autres conditions de la société, et une stupide indifférence du premier législateur pour le bonheur général de la nation.

Cet historique de la naissance du monde n'offre rien de plus raisonnable, ou de plus insensé, que ce qu'on lit dans les autres mythologies. Par-tout l'homme a voulu descendre du ciel. Les Bedas, ou les livres canoniques, ne sont ni moins révérés, ni moins crus dans l'Inde, que la bible par le Juif ou par le Chrétien; et la foi dans les révélations de Brama, de Raom et de Kisken,

est aussi robuste que la nôtre. La religion fut par-tout une invention d'hommes adroits et politiques, qui ne trouvant pas en eux-mêmes les moyens de gouverner leurs semblables à leur gré, cherchèrent dans le ciel la force qui leur manquoit, et en firent descendre la terreur. Leurs rêveries furent généralement admises dans toute leur absurdité. Ce ne fut que par le progrès de la civilisation et des lumières, qu'on s'enhardit à les examiner, et qu'on commença à rougir de sa croyance. D'entre les raisonneurs, les uns s'en moquèrent et formèrent la classe abhorrée des esprits forts; les autres par intérêt ou pusillanimité, cherchant à concilier la folie avec la raison, recoururent à des allégories dont les instituteurs du dogme n'avoient pas eu la moindre idée, et que le peuple ne comprit pas ou rejetta pour s'en tenir purement et simplement à la foi de ses pères.

Les annales sacrées des Indiens datent des siècles les plus reculés, et se sont conservées jusqu'aux derniers tems sans aucune interruption. Elles ne font aucune mention de l'événement le plus mémorable et le plus terrible, le déluge. Les brames prétendent

que

que leurs livres sacrés sont antérieurs à cette époque, et que ce fléau ne s'étendit pas sur l'Indostan. Ils distinguent quatre âges. L'âge de la pureté, dont la durée fut de trois millions deux cent mille ans : alors l'homme vivoit cent mille ans, et sa stature étoit de vingt et une coudées : l'âge de réprobation, sous lequel un tiers du genre humain étoit corrompu : sa durée fut de deux millions quatre cent mille ans, et la vie de l'homme de dix mille ans. L'âge de la corruption de la moitié de l'espèce, dont la durée fut d'un million six cent mille ans, et la vie de l'homme de mille ans. L'âge de la corruption générale ou l'ère présente, dont la durée sera de quatre cent mille ans ; il y en a près de cinquante mille d'écoulés : au commencement de ce période, la vie de l'homme fut bornée à cent ans. Par-tout l'âge présent est le plus corrompu. Par-tout son siècle est la lie des siècles : comme si le vice et la vertu n'étoient pas aussi vieux que l'homme et le monde.

Quelque fabuleuses que ces annales nous paroissent, par qui pourroient-elles être contestées ? Seroit-ce par le philosophe, qui croit à l'éternité des choses ? seroit-ce par

le Juif, dont la chronologie, les mœurs, les loix ont tant de conformité avec le dernier âge de l'Indien ? Il n'y a point d'objections contre les époques des Indiens qu'on ne puisse rétorquer contre les nôtres ; et nous n'employons aucune preuve à constater celles-ci, qu'on ne retrouve dans la bouche et les écrits du brame.

Les pundits ou brames jurisconsultes, parlent aujourd'hui la langue originale des loix, langue ignorée du peuple. Les brames parlent et écrivent le samskret. Le samskret est abondant et concis. La grammaire en est très-compliquée et très-régulière. L'alphabet a cinquante caractères. Les déclinaisons, au nombre de dix-sept, ont chacune un singulier, un duel et un plurier. Il y a des syllabes brèves, plus brèves et très-brèves ; des syllabes longues, plus longues et très-longues ; aiguës, plus aiguës et très-aiguës, graves, plus graves et très-graves. C'est un idiome noté et musical. La dernière syllabe du mot *bédéreo* est une espèce de point d'orgue qui dure près d'une minute. La poésie a toutes sortes de vers ; et la versification toutes les sortes de pieds et de difficultés des autres langues, sans en excepter la

rime. Les auteurs composent par stances, dont le sujet est communément moral. *Un père dissipateur est l'ennemi de son fils. --- Une mère débauchée est l'ennemie de ses enfans. --- Une belle femme est l'ennemie de son mari. --- Un enfant mal élevé est l'ennemi de ses parens.* .... Voici un exemple de leurs pièces. --- *Par la soif de l'or, j'ai fouillé la terre et je me suis livré à la transmutation des métaux. --- J'ai traversé les mers, et j'ai rampé sous les grands. -- J'ai fui le monde; je me suis occupé de l'art des enchantemens; et j'ai veillé parmi les tombeaux. -- Il ne m'en est pas revenu un cowri. Avarice, retire-toi; j'ai renoncé à tes chimériques promesses.*

Quel laps de tems ne suppose pas une langue aussi difficile et aussi perfectionnée? Que les folies modernes sont vieilles! Il est parlé dans le samskret des jugemens de Dieu par l'eau et par le feu: combien les mêmes erreurs et les mêmes vérités ont fait de fois le tour du globe! Au tems où le samskret étoit écrit et parlé, les sept jours de la semaine portoient déjà, et dans le même ordre, les noms des sept planètes;

a culture de la canne à sucre étoit exercée ; la chymie étoit connue ; le feu Grégeois étoit inventé ; il y avoit des armes à feu ; un javelot qui, lancé, se divisoit en flèches ou pointes ardentes qui ne s'éteignoient point ; une machine qui lançoit un grand nombre de ces javelots et qui pouvoit tuer jusqu'à cent hommes en un instant. Mais c'est sur-tout dans le code civil des Indiens où nous allons entrer, qu'on trouve les attestations les plus fortes de l'incroyable antiquité de la nation.

Enfin, nous les possédons ces loix d'un peuple qui semble avoir instruit tous les autres, et qui, depuis sa réunion, n'a subi dans ses mœurs et ses préjugés d'autres altérations que celles qui sont inséparables du caractère de l'homme et de l'influence des tems.

Le code civil des Indiens s'ouvre par les devoirs du souverain ou magistrat. On lit dans un paragraphe séparé, « qu'il soit aimé, » respecté, instruit, ferme et redouté. Qu'il » traite ses sujets comme ses enfans. Qu'il » protège le mérite et récompense la vertu. » Qu'il se montre à ses peuples. Qu'il s'abs- » tienne du vin. Qu'il règne d'abord sur lui- » même. Qu'il ne soit jamais ni joueur ni » chasseur. Que dans toute occasion il épar-

» gne le brame et l'excuse. Qu'il encourage
» sur-tout la culture des terres. Il n'envahira
» point la propriété du dernier de ses sujets.
» S'il est vainqueur dans la guerre, il en
» rendra graces aux Dieux du pays, et com-
» blera le brame des dépouilles de l'ennemi.
» Il aura à son service un nombre de bouf-
» fons, ou parasites, de farceurs, de dan-
» seurs et de lutteurs. S'il ne peut saisir le
» malfaiteur, le méfait sera réparé à ses dé-
» pens. Si percevant le tribut, il ne protège
» pas, il ira aux enfers. S'il usurpe une por-
» tion des legs ou donations pieuses, il sera
» châtié pendant mille ans aux enfers. Qu'il
» sache que par-tout où les hommes d'un cer-
» tain rang fréquentent les prostituées, et se
» livrent à la débauche de la table, l'état
» marche à sa ruine. Son autorité durera
» peu, s'il confie ses projets à d'autres qu'à
» ses conseillers. Malheur à lui s'il consulte
» le vieillard imbécille ou la femme légère.
» Qu'il tienne son conseil au haut de la
» maison, sur la montagne, au fond du dé-
» sert, loin des perroquets et des oiseaux babil-
» lards ».

Il n'y auroit dans le code entier que la ligne sur les donations pieuses, qu'on y re-

connoîtroit le doigt du prêtre. Mais quelle est l'utilité des bouffons, des danseurs, des farceurs à la cour du magistrat? Seroit-ce de le délasser de ses fonctions pénibles, de le récréer de ses devoirs sérieux?

Combien la formation d'un code civil, surtout pour une grande nation, ne suppose-t-elle pas de qualités réunies? Quelle connoissance de l'homme, du climat, de la religion, des mœurs, des usages, des préjugés, de la justice naturelle, des droits, des rapports, des conditions, des choses, des devoirs dans tous les états, de la proportion des châtimens aux délits! Quel jugement! quelle impartialité! quelle expérience! Le code des Indiens a-t-il été l'ouvrage du génie ou le résultat de la sagesse des siècles? C'est une question que nous laisserons à décider à celui qui se donnera la peine de la méditer profondément.

On y traite d'abord du prêt, le premier lien des hommes entr'eux; de la propriété, le premier pas de l'association; de la justice, sans laquelle aucune société ne peut subsister; des formes de la justice, sans lesquelles l'exercice en devient arbitraire; des dépôts, des partages, des donations, des gages, des

esclaves, des citoyens, des pères, des mères, des enfans, des époux, des femmes, des danseuses, des chanteuses. A la suite de ces objets, qui marquent une population nombreuse, des liaisons infinies, une expérience consommée de la méchanceté des hommes, on passe aux loyers et aux baux, aux partages des terres et aux récoltes, aux villes et aux bourgs, aux amendes, à toutes sortes d'injures et de rixes, aux charlatans, aux filous, aux vols, entre lesquels on compte le vol de la personne, à l'incontinence et à l'adultère; et chacune de ces matières est traitée dans un détail qui s'étend depuis les espèces les plus communes jusqu'à des délits qui semblent chimériques. Presque tout a été prévu avec jugement, distingué avec finesse, et prescrit, défendu ou châtié avec justice. De cette multitude de loix, nous n'exposerons que celles qui caractérisent les premiers tems de la nation, et qui doivent nous frapper ou par leur sagesse ou par leur singularité.

Il est défendu de prêter à la femme, à l'enfant et à son serviteur. L'intérêt du prêt s'accroît à mesure que la caste de l'emprunteur descend: police inhumaine où l'on a plus con-

sulté la sécurité du riche que le besoin du pauvre. Quelle que soit la durée du prêt, l'intérêt ne s'élèvera jamais au double du capital. Celui qui hypothèquera le même effet à deux créanciers sera puni de mort : cela est juste, c'est une espèce de vol. Le créancier saisira son débiteur insolvable dans les castes subalternes, l'enfermera chez lui, et le fera travailler à on profit. Cela est moins cruel que de l'étendre sur de la paille dans une prison.

La femme de mauvaise mœurs n'héritera point, ni la veuve sans enfans, ni la femme stérile, ni l'homme sans principes, ni l'eunuque, ni l imbécille, ni le banni de sa caste, ni l'expulsé de sa famille, ni l'aveugle ou sourd de naissance, ni le muet, ni l'impuissant, ni le maléficié, ni le lépreux, ni celui qui aura frappé son père. Que ceux qui les remplacent les revêtent et les nourrissent.

Les Indiens ne testent point. Les degrés d'affinité fixent les prétentions et les droits.

La portion de l'enfant qui aura profité de son éducation, sera double de celle de l'enfant ignorant.

Presque toutes les loix du code, sur les propriétés, les successions et les partages, sont conformes aux loix romaines ; parce que la

raison et l'équité sont de tous les tems et dictent les mêmes réglemens, à moins qu'ils ne soient contrariés par des usages bizarres ou des préjugés extravagants, dont l'origine se perd dans la nuit des tems ; que leur antiquité soutient contre le sens commun, et qui font le désespoir du législateur.

S'il se commet une injustice au tribunal de la loi, le dommage se répartira sur tous ceux qui y auront participé, sans en excepter le juge. Il seroit à souhaiter que par-tout le juge pût être pris à partie. S'il a mal jugé par incapacité, il est coupable ; par iniquité, il l'est bien davantage.

Après avoir condamné le faux témoin à la peine du talion, on permet le faux témoignage contre une déposition vraie qui conduiroit le coupable à la mort. Quelle étrange association de sagesse et de folie !

Dans la détresse le mari pourra livrer sa femme, si elle y consent ; le père vendre son fils, s'il en a plusieurs. De ces deux loix, l'une est infâme, l'autre inhumaine. La première réduit la mère de famille à la condition de prostituée ; la seconde, l'enfant de la maison à l'état d'esclave.

Les différentes classes d'esclaves sont énor-

mément multipliées parmi les Indiens. La loi en permet l'affranchissement qui a son cérémonial. L'esclave remplit une cruche d'eau ; y met du riz qu'il amondé avec quelques feuilles d'un légume ; il se tient debout devant son maître, la cruche sur son épaule, le maître l'élève sur sa tête, la casse, et dit trois fois, tandis que le contenu de la cruche se répand sur l'esclave : *Je te rends libre*, et l'esclave est affranchi.

Celui qui tuera un animal, un cheval, un bœuf, une chèvre, un chameau, aura la main ou le pied coupé ; et voilà l'homme mis sur la ligne de la brute. S'il tue un tigre, un ours, un serpent, la peine sera pécuniaire. Ces délits sont des conséquences superstitieuses de la métempsycose, qui, faisant regarder le corps d'un animal comme le domicile d'une ame humaine, montre la mort violente d'un reptile comme une espèce d'assassinat. Le brame, avant que de s'asseoir à terre, balayoit la place avec un pan de sa robe, et disoit à Dieu : *Si j'ai fait descendre ma bienveillance jusqu'à la fourmi, j'espère que tu feras descendre la tienne jusqu'à moi.*

La population est un devoir primitif, un ordre de la nature si sacré, que la loi permet

de tromper, de mentir, de se parjurer pour favoriser un mariage. C'est une action malhonnête qui se fait par-tout, mais qui ne fut licite que chez les Indiens. Ne seroit-il pas de la sagesse du législateur, dans plusieurs autres cas, d'autoriser ce qu'il ne peut ni empêcher, ni punir ?

La polygamie est permise par toutes les religions de l'Asie, et la pluralité des maris tolérée par quelques-unes. Dans les royaumes de Boutan et du Thibet, une seule femme sert souvent à toute une famille, sans jalousie et sans trouble domestique.

La virginité est un condition essentielle à la validité de l'union conjugale. La femme est sous le despotisme de son mari. Le code des Indiens dit que *la femme maîtresse d'elle-même se conduira toujours mal, et qu'il ne faut jamais compter sur sa vertu.* Si elle n'engendre que des filles, son époux sera dispensé d'habiter avec elle. Elle ne sortira point de la maison sans sa permission. Elle aura toujours le sein couvert. A la mort de son mari, il convient qu'elle se brûle sur le même bûcher; à moins qu'elle ne soit enceinte, que son mari ne soit absent, qu'elle ne puisse se procurer

son turban ou sa ceinture, ou qu'elle ne se voue à la chasteté et au célibat. Si elle partage le bûcher avec le cadavre de son mari, le ciel le plus élevé sera sa demeure; et elle y sera placée à côté de l'homme qui n'aura jamais menti.

La législation des Indiens, qu'on trouvera trop indulgente sur certains crimes, tels que l'assassinat d'un esclave, la pédérastie, la bestialité, dont on obtenoit l'absolution avec de l'argent, paroîtra sans doute atroce sur le commerce illicite des deux sexes. C'est vraisemblablement une suite de la lubricité des femmes et de la foiblesse des hommes sous un climat brûlant; de la jalousie effrénée de ceux-ci; de la crainte du mêlange des castes; des idées folles de continence, accréditées dans toutes les contrées, parmi des prêtres incontinens; et une preuve de l'ancienneté du code. A mesure que les sociétés s'accroissent et durent, la corruption s'étend; les délits, sur-tout ceux qui naissent de la nature du climat, dont l'influence ne cesse point, se multiplient, et les châtimens tombent en désuétude; à moins que le code ne soit sous la sanction des dieux. Nos loix ont prononcé une peine sévère contre l'adultère. Qui est-ce qui s'en doute?

Ce que nous appelons commerce galant, le code l'appele adultère. Il y a l'adultère de la coquetterie de l'homme ou de la femme, dont le châtiment est pécuniaire ; l'adultère des présens, qui est châtié dans l'homme par la mutilation ; l'adultère consommé, qui est puni de mort. La fille d'un brame qui se prostitue est condamnée au feu. L'attouchement déshonnête, dont la loi spécifie les différences, parce qu'elle est sans pudeur, mais que la décence supprime dans un historien, a sa peine effrayante. L'homme d'une caste supérieure, convaincu d'avoir habité avec une femme du peuple, sera marqué sur le front, de la figure d'un homme sans tête. Le brame adultère sera marqué sur le front, des parties sexuelles de la femme : on les déchirera à sa complice, et elle sera mise à mort.

Les chanteuses, danseuses et femmes publiques forment des communautés protégées par la police. Elles sont employées dans les solemnités : on les envoie à la rencontre des hommes publics. Ce état étoit moins méprisé dans les anciens tems. Avant les loix, la condition de l'homme différoit peu de la condition animale ; et aucun préjugé n'attachoit de la turpitude à une action naturelle.

La courtisane qui aura manqué à sa parole, rendra le double de la somme qu'elle aura reçue. Celui qui l'avilira par une jouissance abusive, lui payera huit fois la même somme, et autant au magistrat. Le châtiment sera le même, s'il l'a prostituée à un autre.

On ne jouera point sans le consentement du magistrat. La dette du jeu clandestin ne sera point exigible.

Celui qui frappera un brame de la main ou du pied, aura la main ou le pied coupé.

On versera de l'huile bouillante dans la bouche du Sooder, ou de l'homme de la quatrième caste, convaincu d'avoir lu les livres sacrés. S'il a entendu la lecture des Bédas, ses oreilles seront remplies d'huile chaude et bouchées avec de la cire.

Le Sooder qui s'asseoira sur le tapis du brame, aura la fesse percée d'un fer chaud, et sera banni. Quelque crime que le brame ait commis, il ne sera point mis à mort. Tuer un brame est le plus grand crime qu'on puisse commettre.

La propriété d'un brame est sacrée, elle ne passera point en des mains étrangères, pas même dans celles du souverain. Et voilà, dans

les premiers tems, des hommes de main-morte parmi les Indiens.

La réprimande suppléera au silence de la loi. Le châtiment d'une faute s'accroîtra par les récidives. L'instrument de l'art ou du métier, même celui de la femme publique, ne sera point confisqué. Que diroit l'Indien, s'il voyoit nos huissiers démeubler la chaumière du paysan, et ses bœufs, ses autres instrumens de labour mis à l'encan ?

Et pour terminer cette courte analyse d'un code trop peu connu, par quelques grands traits, on lit au paragraphe du souverain : » S'il n'y a dans l'état, ni voleurs, ni adultères, ni assassins, ni hommes de mauvais principes, le ciel est assuré au magistrat. » Son empire fleurira ; sa gloire s'étendra » pendant sa vie ; et sa récompense sera la » même après la mort, si les coupables ont » été sévérement punis » : car, dit le code, avec autant d'énergie que de simplicité : » Le » châtiment est le magistrat ; le châtiment » inspire la terreur à tous ; le châtiment est » le défenseur du peuple ; le châtiment est » son protecteur dans la calamité ; le châtiment est le gardien de celui qui dort ; le

» châtiment, au visage noir et à l'œil rouge, » est l'effroi du coupable. »

Malgré les vices de ce code, dont les plus frappans sont trop de faveur pour les prêtres, et trop de rigueur pour les femmes, il n'en justifie pas moins la haute réputation de la sagesse des brames, dans les siècles les plus reculés. Dans le grand nombre des loix sensées qu'on y remarque, s'il en est qui paroissent trop indulgentes ou trop sévères ; d'autres qui prescrivent des actions basses ou malhonnêtes, quelques-unes qui infligent des peines atroces pour des délits légers, ou des châtimens légers pour des crimes atroces ; l'homme sage, avant que de blâmer, pesera les circonstances, qui ne permettent souvent au législateur de donner à un peuple que les meilleures loix qu'il peut recevoir. Il conclura, sans hésiter, de la régularité compliquée de la grammaire samskrète, de l'antiquité de cette langue, commune autrefois, et depuis si long-tems ignorée, et de la confection d'un code aussi étendu que celui des Indiens ; que dans l'Inde, il s'est écoulé un grand nombre de siècles entre l'état de barbarie et l'état policé ; et que les prêtres se sont rendus coupables envers leurs compatriotes et les étrangers, par un secret

mystérieux, qui retardoit de toutes parts les progrès de civilisation.

Le sceau qui fermoit la bouche au brame est rompu ; et il est à présumer qu'un avenir qui n'est pas éloigné, nous révélera ce qui reste à savoir de la religion et de la jurisprudence anciennes des Indiens. En attendant, voyons quel est leur état actuel, et suppléons à quelques traits qui manquent au tableau de leur police et de leurs dogmes.

Les bramines, qui seuls entendent la langue du livre sacré, font de son texte l'usage qu'on a fait en tout tems des livres religieux. Ils y trouvent toutes les maximes que l'imagination, l'intérêt, les passions et le faux zèle leur suggèrent. Ces fonctions exclusives d'interprètes de la religion, leur ont donné sur les peuples un pouvoir sans bornes, tel que doivent l'avoir des imposteurs et des fanatiques, sur des hommes, qui n'ont pas la force d'écouter leur raison et leur cœur.

Depuis l'Indus jusqu'au Gange, tous les peuples reconnoissent le *Vedam* pour le livre qui contient les principes de leur religion, mais la plupart d'entr'eux diffèrent sur plusieurs points de dogme et de pratique. L'esprit de dispute et d'abstraction,

qui gâta pendant tant de siècles la philosophie de nos écoles, a bien fait plus de progrès dans celles des bramines, et mis beaucoup plus d'absurdités dans leurs dogmes, qu'il n'en a introduit dans les nôtres, par le mêlange du platonisme, qui fut peut-être lui-même une branche de la doctrine des brames.

Dans tout l'Indostan, les loix politiques, les usages, les manieres font une partie de la religion; parce que tout vient de Brama.

On pourroit croire que ce Brama étoit souverain; parce qu'on trouve dans ses institutions religieuses, l'intention d'inspirer aux peuples un profond respect, un grand amour pour leur pays; et qu'on y voit le dessein d'opposer des loix sévères au vice du climat. Peu de religions semblent avoir été aussi propres aux régions pour lesquelles elles ont été instituées.

C'est de lui que les Indiens tiennent cette vénération religieuse qu'ils ont encore pour les trois grands fleuves de l'Indostan; l'Indus, le Krisna et le Gange.

C'est lui qui a rendu sacré l'animal le plus nécessaire à la culture des terres, et la vache, dont le lait est une nourriture si saine dans les pays chauds.

C'est lui qui a divisé le peuple en tribus ou castes, séparées les unes des autres par des principes de politique et de religion. Cette institution est antérieure à toutes les traditions, à tous les monumens connus, et peut être regardée comme la preuve la plus frappante de la prodigieuse antiquité des Indiens. Rien ne paroît plus contraire aux progrès naturels de la société, que cette distinction de classes, parmi les membres d'un même état. Une semblable idée n'a pu être fondée que sur un système réfléchi de législation, qui suppose déjà un état de civilisation et de lumières très-avancé. Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire encore, c'est que cet usage se soit conservé tant de siècles, après que le principe et le lieu en ont été détruits. C'est un exemple frappant de la force des préjugés nationaux, sanctifiés par des idées religieuses.

La différence des castes se remarque au premier coup-d'œil. Les membres de chacune des tribus ont entr'eux une ressemblance qu'on ne peut méconnoître. Ce sont les mêmes habitudes, la même taille, le même son de voix, les mêmes agrémens, ou les mêmes difformités. Tous les voyageurs

un peu observateurs, ont été frappés de cet air de famille.

Il y a plusieurs classes de bramines. Les uns répandus dans la société, sont ordinairement fort corrompus. Persuadés que les eaux du Gange les purifient de tous leurs crimes, et n'étant pas soumis à la jurisdiction civile, ils n'ont ni frein, ni vertu. Seulement on leur trouve encore de cette compassion, de cette charité, si ordinaires dans le doux climat de l'Inde.

Les autres vivent séparés du monde; et ce sont des imbécilles ou des enthousiastes, livrés à l'oisiveté, à la superstition, au délire de la métaphysique. On trouve dans leurs disputes les mêmes idées que dans nos plus fameux métaphysiciens, la substance, l'accident, la priorité, la postériorité, l'immutabilité, l'indivisibilité, l'ame vitale et sensitive: avec cette différence, que ces belles découvertes sont très-anciennes dans l'Inde; et qu'il n'y a que fort peu de tems que Pierre Lombard, Saint Thomas, Leibnitz, Mallebranche, étonnoient l'Europe par leur facilité à trouver toutes ces rêveries. Comme cette méthode de raisonner par abstraction nous est venue des philosophes Grecs, sur

lesquels nous avons bien renchéri ; on peut croire que les Grecs eux-mêmes devoient ces connoissances ridicules aux Indiens : à moins qu'on n'aime mieux soupçonner que les principes de la métaphysique étant à la portée de toutes les nations, l'oisiveté des bramines et de nos moines a produit les mêmes effets en Europe et aux Indes, sans qu'il y ait eu d'ailleurs aucune communication de doctrine entre les habitans de ces deux contrées.

Tels sont les descendans des anciens brachmanes, dont l'antiquité ne parle qu'avec admiration ; parce que l'affectation de l'austérité et du mystère, et le privilège de parler au nom du ciel, en imposent au vulgaire dans tous les siècles. C'est à eux que les Grecs attribuoient le dogme de l'immortalité de l'ame, les idées sur la nature du grand être, sur les peines et les récompenses futures.

A ces connoissances, qui flattent d'autant plus la curiosité de l'homme, qu'elles sont plus au-dessus de sa foiblesse, les branchmanes joignoient une infinité de pratiques religieuses que Pythagore adopta dans son école : le jeûne, la prière, le silence, la

contemplation : vertus de l'imagination, qui frappent plus la multitude que les vertus utiles et bienfaisantes. On regardoit les brachmanes comme les amis des Dieux, parce qu'ils paroissoient s'en occuper beaucoup ; et comme les protecteurs des hommes, parce qu'ils ne s'en occupoient point du tout. Aussi le respect et la reconnoissance leur étoient-ils prodigués sans mesure. Les princes même, dans les circonstances difficiles, alloient consulter ces solitaires, à qui l'on supposoit apparemment le secours de l'inspiration, puisqu'on ne pouvoit pas leur supposer les lumières de l'expérience. Il est cependant difficile de croire qu'il n'y eût pas parmi eux des hommes véritablement vertueux. Ce devoient être ceux qui trouvoient dans l'étude et la science, les alimens d'un esprit doux et d'une ame pure ; et qui en s'élevant, par la pensée, vers le grand être qu'ils cherchoient, ne voyoient dans cette contemplation sublime, qu'une raison de plus pour se rendre dignes de lui, et non pas un titre pour tromper et tyranniser les humains.

La classe des hommes de guerre est répandue par-tout, sous différentes dénomi-

nations. On les appelle Naïrs au Malabar. Ces Naïrs sont bienfaits et braves ; mais fiers, efféminés, superstitieux. Quelques-uns des plus heureux se sont formé sur cette côte, comme ailleurs, de petits états. D'autres ont quelques propriétés très-bornées. Le plus grand nombre commande ou obéit dans les camps. Leur pente au brigandage, aux violences est généralement connue ; et c'est sur les grands chemins qu'ils manifestent surtout ces passions. Aussi n'y a-t-il point de voyageur prudent qui ne se fasse accompagner par quelqu'un d'entr'eux. Ceux qu'on paie pour ce service, se laisseroient plutôt massacrer que de survivre à l'étranger qui se seroit mis sous leur protection. S'ils trahissoient cette confiance, leurs plus proches parens les mettroient en pièces. Ces mœurs sont particulières au Malabar, et les autres soldats de l'Indostan n'ont pas des inclinations si perverses.

Indépendamment de la caste des guerriers, il est des peuples, tels que les Cararins et les Marattes, qui se permettent généralement la profession militaire : soit qu'ils descendent de quelques tribus vouées originairement aux armes ; soit que le tems et les circons-

tances ayent altéré parmi eux les institutions primitives.

La troisième classe est celle de tous les hommes qui cultivent la terre. Il y a peu de pays où ils méritent plus la reconnoissance de leurs concitoyens. Ils sont laborieux, industrieux ; ils entendent parfaitement la manière de distribuer les eaux, et de donner à la terre brûlante qu'ils habitent, toute la fertilité dont elle est susceptible. Ils sont dans l'Inde, ce qu'ils seroient par-tout, les plus honnêtes et les plus vertueux des hommes ; lorsqu'ils ne sont, ni corrompus, ni opprimés par le gouvernement. Cette classe, autrefois très-respectée, étoit à l'abri de la tyrannie et des fureurs de la guerre. Jamais les laboureurs n'étoient obligés de prendre les armes. Leurs terres et leurs travaux étoient également sacrés. Ils traçoient tranquillement des sillons, à côté de deux armées féroces, qui ne troubloient point la paisible agriculture. Jamais on ne mettoit le feu au bled ; jamais on n'abattoit les arbres ; et la religion toute-puissante, pour le bien comme pour le mal, venoit ainsi au secours de la raison qui enseigne, à la vérité, qu'il faut protéger les travaux utiles ; mais qui, seule,

n'a

n'a pas assez de force pour faire exécuter tout ce qu'elle enseigne.

La tribu des artisans se subdivise en autant de classes qu'il y a de métiers. On ne peut amais quitter le métier de ses parens. Voilà pourquoi l'industrie et l'esclavage s'y sont perpétués ensemble et de concert, et y ont conduit les arts au degré où ils peuvent atteindre, lorsqu'ils n'ont pas le secours du goût et de l'imagination, qui ne naissent guère que de l'émulation et de la liberté.

A cette caste, infiniment étendue, appartiennent deux professions remarquables par quelques usages très-particuliers : l'une est celle des seuls ouvriers auxquels il soit permis de creuser des puits et des étangs. Ce sont les hommes les plus robustes et les plus laborieux de ces contrées. Leurs femmes partagent leurs travaux; elles mangent même avec eux, par une prérogative que, dans tout l'Indostan, elles ne partagent qu'avec les compagnes des voituriers.

Ces derniers, auxquels tous les transports appartiennent, n'ont point de demeure fixe. Ils parcourent la peninsule entière. Ce sont des bœufs qui portent sur le dos, et leurs familles, et leurs marchandises. Soit usur-

pation, soit droit originaire, ils font paître ces animaux sur toutes les routes, sans rien payer. Une de leurs plus importantes fonctions est de nourrir les armées. On leur laisse librement traverser un camp, pour pourvoir aux besoins d'un autre. Leurs personnes, leurs bêtes de somme, les provisions même qui leur appartienent : tout est respecté. S'il étoit prouvé que les vivres qu'ils conduisent appartinssent à l'ennemi, on les retiendroit ; mais le reste continueroit paisiblement sa marche.

Outre ces tribus, il y en a une cinquième qui est le rebut de toutes les autres. Ceux qui la composent, exercent les emplois les plus vils de la société. Ils enterrent les morts, ils transportent les immondices, ils se nourrissent de la viande des animaux morts naturellement. L'entrée des temples et des marchés publics leur est interdite. On ne leur permet pas l'usage des puits communs. Leurs habitations sont à l'extrémité des villes, ou forment des hameaux isolés dans les campagnes ; et il leur est même défendu de traverser les rues occupées par des bramines. Comme tous les Indiens, ils peuvent vaquer aux travaux de l'agriculture, mais seulement

pour les autres castes ; et ils n'ont jamais de terres en propriété, ni même à ferme. L'horreur qu'ils inspirent est telle que si, par hasard, ils touchoient quelqu'un qui ne fût pas de leur tribu, on les puniroit impunément d'une vie réputée trop vile pour mériter la protection des loix.

Telle est, même dans les contrées où une domination étrangère a un peu changé les idées, le sort de ces malheureux, connus à la côte de Coromandel sous le nom de Parias. Leur dégradation est bien plus entière encore au Malabar, qui n'a pas été asservi par le Mogol, et où on les appelle Pouliats.

La plupart sont occupés à la culture du riz. Près des champs qu'ils exploitent est une espèce de hute. Ils s'y réfugient lorsque des cris, toujours poussés de loin, leur annoncent un ordre de celui dont ils dépendent ; et ils répondent sans sortir de leur asyle. Ils prennent la même précaution, si un bruit confus les avertit de l'approche de quelque homme que ce puisse être. Le tems leur manque-t-il pour se cacher, ils se prosternent la face contre terre, avec toute l'humilité que doit leur donner le sentiment de leur opprobre. Si les récoltes ne répondent pas à

l'avidité d'un maître oppresseur, le cruel met quelquefois le feu aux cabanes des malheureux laboureurs ; et il tire impitoyablement sur eux, lorsque, ce qui arrive rarement, ils tentent d'échapper aux flammes.

Tout est horrible dans la condition de ces malheureux, jusqu'à la manière dont on les force de pourvoir à leurs plus pressans besoins. A l'entrée de la nuit, ils sortent en troupes plus ou moins nombreuses, de leur retraite ; ils dirigent leurs pas vers le marché, et poussent des rugissemens à quelque distance. Les marchands approchent : les Pouliats demandent ce qu'il leur faut. On le leur fournit, et on le dépose dans le lieu même où étoit compté d'avance l'argent destiné au paiement. Lorsque les acheteurs peuvent être assurés que personne ne les verra, ils sortent de derrière la haie qui les déroboit à tous les régards, et enlèvent précipitamment ce qu'ils ont acquis d'une manière si bizarre.

Cependant ces Pouliats, objet éternel du mépris des autres castes, ont chassé, dit-on, de leur sein les Poulichis, plus avilis encore. L'usage du feu leur est interdit. On ne leur permet pas la construction des cabanes, et ils sont réduits à occuper des espèces de nids

dans les forêts et sur les arbres. Lorsqu'ils ont faim, ils hurlent comme des bêtes, pour exciter la commisération des passans. Alors les plus charitables des Indiens vont déposer du riz ou quelque autre aliment, et se retirent au plus vîte, pour que le malheureux affamé vienne le prendre, sans rencontrer son bienfaiteur, qui se croiroit souillé par son approche.

Cet excès d'avilissement où l'on voit plongée une partie considérable d'une nation nombreuse, a toujours paru une énigme inexplicable. Les esprits les plus clairvoyans n'ont jamais démêlé comment des peuples humains et sensibles avoient pu réduire leurs propres frères à une condition si abjecte. Oserons-nous hasarder une conjecture ? Des tourmens horribles ou une mort honteuse sont, dans nos gouvernemens à demi barbares, le partage des scélérats qui ont, plus ou moins, troublé l'ordre de la société. Ne se pourroit-il pas que dans le doux climat de l'Inde, des loix modérées se fussent bornées à exclure de leurs castes tous les malfaiteurs ? Ce châtiment devoit paroître suffisant pour arrêter les crimes ; et il étoit certainement le plus convenable dans un pays où l'effusion du sang

fut toujours proscrite par les principes religieux et par les mœurs. C'eût été sans doute un grand bien que les enfans n'eussent pas hérité de l'infamie de leurs pères : mais des préjugés indestructibles s'opposoient à cette réhabilitation. Il est sans exemple qu'une famille chassée de sa tribu, y soit jamais rentrée.

Les Européens, pour avoir vécu avec ces malheureux, comme on doit vivre avec des hommes, ont fini par inspirer aux Indiens une horreur presque égale. Cette horreur subsiste même encore aujourd'hui dans l'intérieur des terres, où le défaut de communication nourrit des préjugés profonds, qui se dissipent peu-à-peu sur les côtes, où le commerce et les besoins rapprochent tous les hommes, et donnent nécessairement des idées plus justes de la nature humaine.

Toutes ces classes sont séparées à jamais par des barrières insurmontables : elles ne peuvent ni se marier, ni habiter, ni manger ensemble. Quiconque viole cette règle, est chassé de sa tribu qu'il a dégradée.

On s'attendroit à voir tomber ces barrières dans les temples. C'est là qu'on devroit se souvenir au moins que les distinctions de la

naissance sont de convention, et que tous les hommes, sans exception, sont frères, enfans du même Dieu. Il n'en est pas ainsi. Quelques tribus, il est vrai, se rapprochent et se confondent au pied des autels : mais les dernières éprouvent les humiliations de leur état jusques dans les pagodes.

La religion qui consacre cette inégalité parmi les Indiens, n'a pas cependant suffi pour les faire renoncer entièrement à la considération dont jouissent les classes supérieures. L'ambition naturelle s'est fait quelquefois entendre, et a inspiré à quelques esprits inquiets des moyens bien singuliers pour partager avec les bramines les respects de la multitude. C'est là l'origine des moines connus dans l'Inde, sous le nom de Jogueys.

Les hommes de toutes les castes honnêtes sont admis à ce genre de vie. Il suffit de se livrer, comme les bramines, à la contemplation et à l'oisiveté ; mais il faut les surpasser en mortifications. Aussi les austérités que s'imposent nos plus enthousiastes cénobites, n'approchent-elles pas des tourmens horribles auxquels se condamne un moine Indien. Courbés sous le poids de leurs chaînes, étendus sur leur fumier, exténués de coups,

de macérations, de veilles et de jeûnes, les Jogueys deviennent un spectacle intéressant pour les peuples.

La plupart parcourent les campagnes où ils jouissent des hommages de la multitude, des grands même, qui, par politique ou par conviction, descendent souvent de leur éléphant, pour se prosterner aux pieds de ces hommes dégoûtans. De toutes parts on leur offre des fruits, des fleurs et des parfums. Ils demandent avec hauteur ce qu'ils desirent, et reçoivent comme un tribut ce qu'on leur présente, sans que cette arrogance diminue jamais la vénération qu'on leur a vouée. L'objet de leur ambition est de ramasser de quoi planter des arbres, de quoi creuser des étangs, de quoi réparer ou construire des pagodes.

Ceux d'entre eux qui préfèrent le séjour des bois, voient accourir dans leur solitude les personnes du sexe qui ne sont pas d'un rang assez distingué pour vivre enfermées, et principalement celles qui n'ont point d'enfans. Souvent elles trouvent dans leur pélerinage la fin d'une stérilité plus honteuse aux Indes que par-tout ailleurs.

Les villes attirent et fixent les hommes de

cet ordre, dont la renommée a le plus vanté les merveilles : mais ils y vivent toujours sous des tentes ou à l'air libre. C'est là qu'ils reçoivent les respects qui leur sont prodigués, qu'ils accordent des conseils dont on est avide. Rarement daignent-ils se transporter même dans les palais où l'on se tiendroit le plus honoré de leur présence. Si quelquefois ils cèdent aux supplications de quelque femme très-considérable, leurs sandales qu'ils laissent à sa porte avertissent le mari qu'il ne lui est pas permis d'entrer.

Le merveilleux de la mythologie Indienne est moins agréable et moins séduisant que celui des Grecs. Ils ont un cheval émissaire, le pendant du bouc émissaire des Juifs. Ils admettent comme nous de bons et de mauvais anges. L'éternel, dit le *Shaster*, forma la résolution de créer des êtres qui pussent participer à sa gloire. Il dit, et les anges furent. Ils chantoient de concert les louanges du créateur, et l'harmonie régnoit dans le Ciel ; lorsque deux de ces esprits s'étant révoltés, en entraînèrent une légion à leur suite. Dieu les précipita dans un séjour de tourmens, et ne les en retira qu'à la prière des anges fidèles, et à des conditions qui les remplirent de joie

et de terreur. Les rebelles furent condamnés à subir, sous différentes formes, dans la plus basse des quinze planètes, des châtimens proportionnés à l'énormité de leur premier crime. Ainsi chaque ange subit d'abord sur la terre quatre-vingt-sept transmigrations avant d'animer le corps de la vache, qui tient le premier rang parmi les animaux. Ces différentes transmigrations sont un état d'expiation, d'où l'on passe à un état d'épreuve, c'est-à-dire, que l'ange transmigre du corps de la vache dans un corps humain. C'est là que le créateur étend ses facultés intellectuelles et sa liberté, dont le bon et le mauvais usage avance ou recule l'époque de son pardon. Le juste va se rejoindre en mourant, à l'être suprême. Le méchant recommence son tems d'expiation.

Ainsi, suivant cette tradition, la métempsycose est un vrai châtiment, et les ames qui animent la plupart des animaux, ne sont que des êtres coupables. Cette explication n'est pas, sans doute, universellement adoptée dans l'Inde. Elle aura été imaginée par quelque dévot mélancolique et d'un caractère dur : car le dogme de la transmigration des ames semble annoncer, dans son origine, plus d'espérances que de craintes.

En effet, il est naturel de penser que ce ne fut d'abord qu'une idée flatteuse et consolante pour l'humanité, qui s'accrédita facilement dans un pays où les hommes jouissant d'un ciel délicieux et d'un gouvernement modéré, commencèrent à s'appercevoir de la briéveté de la vie. Un système qui la prolongeoit au-delà de ses bornes naturelles, ne pouvoit manquer de réussir. Il est si doux à un vieillard qni sent échapper tout ce qu'il a de plus cher, d'imaginer qu'il pourra jouir encore, et que sa destruction n'est qu'un passage à une autre existence ! Il est si consolant pour ceux qui le voient mourir, de penser qu'en quittant le monde, il ne perd pas l'espoir d'y renaître ! Une religion mystique voudroit en vain substituer à cette espérance, celle des plaisirs spirituels et d'une béatitude céleste : les hommes préfèrent à ces idées vagues et abstraites, la jouissance des sensations qui ont déjà fait leur bonheur ; et la similicité des Indiens dut trouver plus de douceur à vivre sur une terre qu'ils connoissoient, que dans un monde métaphysique, qui fatigue l'imagination sans la satisfaire. C'est ainsi que le dogme de la métempsycose a dû s'établir et s'étendre. En vain la raison peu

satisfaite de cette vaine illusion, disoit que, sans mémoire, il n'y a ni continuité, ni unité d'existence; et que l'homme qui ne se souvient pas d'avoir existé, n'est pas différent de celui qui existe pour la première fois; le sentiment adopta ce que rejettoit le raisonnement. Heureux encore les peuples, dont la religion offre au moins des mensonges agréables!

Le Shaster a rendu le dogme de la métempsycose plus triste, sans doute pour le faire servir d'instrument et de soutien à la morale qu'il falloit établir. C'est en effet d'après cette transmigration, envisagée comme punition, qu'il expose les devoirs que les anges avoient à remplir. Les principaux sont, la charité, l'abstinence de la chair des animaux, l'exactitude à suivre la profession de ses pères. Ce dernier préjugé, sur lequel il paroît que tous les peuples sont d'accord, malgré la différence des opinions sur son origine, n'a d'exemple que chez les anciens Egyptiens, dont les institutions ont sans doute, avec celles des Indes, des rapports historiques que nous ne connoissons plus. Mais les loix d'Egypte, en distinguant les conditions, n'en avilissoient aucune; au lieu que les loix de

Brama

Brama, peut-être par l'abus qu'on en a fait, semblent avoir condamné une partie de la nation à la douleur et à l'infamie.

Il est évident, par le code civil, que les Indes étoient presque aussi civilisées qu'elles le sont aujourd'hui, lorsque Brama y donna des loix. Aussi-tôt qu'une société commence à prendre une forme, elle se trouve naturellement divisée en plusieurs classes, suivant la variété et l'étendue de ses arts et de ses besoins.

Brama voulut, sans doute, donner à ces différentes professions une consistance politique, en les consacrant par la religion, et en les perpétuant dans les familles qui les exerçoient alors; sans prévoir qu'il empêchoit par-là le progrès des découvertes qui pourroient, dans la suite, donner lieu à de nouveaux métiers. Aussi à en juger par l'exactitude religieuse que les Indiens ont même aujourd'hui à observer les loix de Brama, on peut assurer que, depuis ce législateur, l'industrie n'a fait aucun progrès chez ces peuples, et qu'ils étoient à-peu-près aussi civilisés qu'ils le sont aujourd'hui, lorsqu'ils reçurent ces institutions. Cette observation suffira pour donner une idée de l'antiquité de ce peuple, qui n'a rien ajouté à ses connoissances depuis

une époque qui paroit la plus ancienne du monde.

Brama ordonna différentes nourritures pour les différentes tribus. Les gens de guerre, et quelques autres castes, peuvent manger de la venaison et du mouton. Le poisson est permis à quelques laboureurs et à quelques artisans. D'autres ne se nourrissent que de lait et de végétaux. Les brames ne mangent rien de ce qui a vie. En général, ces peuples sont d'une sobriété extrême, mais plus ou moins rigoureuse, selon que leur profession exige un travail plus ou moins pénible. On les marie dès leur enfance.

L'usage insensé d'ensevelir des vivans avec des morts, s'est trouvé établi dans l'ancien et le nouvel hémisphère; chez des nations barbares et des nations policées; dans des déserts et dans les contrées les plus peuplées. Des régions qui n'avoient jamais eu de communication, ont également offert ce cruel spectacle. L'orgueil, l'amour exclusif de soi, d'autres passions ou d'autres vices, peuvent avoir entraîné l'homme dans la même erreur en divers climats.

Cependant on doit présumer qu'une pratique si visiblement opposée à la raison, a

principalement tiré sa source du dogme de la résurrection des corps, et d'une vie à venir. L'espoir d'être servi dans un autre monde par les mêmes personnes à qui on avoit commandé dans celui-ci, aura fait immoler l'esclave sur le tombeau de son maître, la femme sur le cadavre de son mari. Aussi tous les monumens attestent-ils que c'est sur les tristes restes des souverains que ces homicides se sont le plus souvent renouvellés.

D'après ce principe, l'idée d'une pareille extravagance n'auroit jamais dû égarer les Indiens. On connoît leur entêtement pour la métempsycose. Ils ont toujours cru, vraisemblablement ils penseront toujours, que les ames, à la dissolution d'un corps, en vont animer un autre, et que ces transmigrations successives et continuelles n'auront pas de fin. Comment, avec ce système, a-t-il pu s'établir qu'une épouse mêleroit ses cendres aux cendres d'un époux dont elle resteroit éternellement séparée? C'est une des innombrables contradictions qui avilissent par-tout l'espèce humaine.

On a ignoré sur quelle base pouvoit être fondée cette institution, jusqu'à ce que le code civil de l'Indostan, traduit du sams-

kret, soit venu fixer sur ce point nos opinions.

Les veuves indiennes, quelque penchant que tout être sensible ait pour sa conservation, se déterminent assez fièrement au sacrifice de leur vie. Si elles s'y refusoient, elles seroient dégradées, couvertes de haillons, destinées aux plus vils emplois, méprisées par les derniers des esclaves. Ces motifs peuvent bien entrer pour quelque chose dans leur résolution : mais elles y sont principalement poussées par la crainte de laisser une mémoire odieuse, et de couvrir d'opprobre leurs enfans, qu'elles chérissent avec une tendresse que nos cœurs glacés n'ont jamais éprouvée.

Heureusement ces horribles scènes deviennent tous les jours plus rares. Jamais les Européens ne les souffrent sur le territoire où ils dominent. Quelques princes Maures les ont également proscrites dans leurs provinces. Ceux d'entr'eux à qui la soif de l'or les fait tolérer encore, en mettent la permission à un si haut prix, qu'on y peut rarement atteindre. Mais cette difficulté-là même rend quelquefois les desirs plus vifs. On a vu des femmes se vouer long-tems aux travaux les

plus humilians et les plus rudes, afin de gagner les sommes exigées pour cet extravagant suicide.

La veuve d'un bramine, jeune, belle et intéressante, vouloit renouveler ces tragédies à Surate. On se refusoit à ses sollicitations. Cette femme indignée prit des charbons ardens dans ses mains, et paroissant supérieure à la douleur, elle dit d'un ton ferme au Nabab: *Ne considère pas seulement les foiblesses de mon âge et de mon sexe. Vois avec quelle insensibilité je tiens ce feu dans mes mains. Sache que c'est avec la même constance que je me précipiterai au milieu des flammes.*

La vérité, le mensonge, la honte, toutes les sortes de préjugés civils ou religieux peuvent donc élever l'homme jusqu'au mépris de la vie le plus grand des biens, de la mort la plus grande des terreurs, et de la douleur le plus grand des maux. Législateurs imbécilles, pourquoi n'avez-vous pas su démêler ce terrible ressort? ou si vous l'avez connu, pourquoi n'en avez-vous pas su tirer parti, pour nous attacher à tous nos devoirs? Quels pères, quels enfans, quels amis, quels citoyens n'eussiez-vous pas fait de nous, par la seule dispensation de l'honneur et de la

honte? Si la crainte du mépris précipite au Malabar une jeune femme dans un brasier ardent, en quel endroit du monde ne résoudroit-elle pas une mère à allaiter son enfant, une épouse à garder la fidélité à son époux?

Hors ce genre de courage, qui tient plus aux préjugés qu'au caractère, les Indiens sont foibles, doux et humains. Ils connoissent à peine plusieurs des passions qui nous agitent. Quelle ambition pourroient avoir des hommes destinés à rester toujours dans le même état? Les pratiques répétées de la religion sont le seul plaisir de la plupart d'entr'eux. Ce sont les travaux paisibles et l'oisiveté qu'ils aiment. On leur entend souvent citer ce passage d'un de leurs auteurs favoris: *Il vaut mieux être assis que marcher: il vaut mieux dormir que veiller: mais la mort est au-dessus de tout.*

Leur tempérament et la chaleur excessive du climat ne réprime pas en eux la fougue des sens pour les plaisirs de l'amour, comme on ne cesse de le répéter. La multitude des courtisannes et l'attention des pères pour marier leurs enfans, avant que les deux sexes puissent se rapprocher, attestent la vivacité de ce penchant. Ils ont de plus l'avarice,

passion des corps foibles et des petites ames.

Leurs arts sont très-peu de chose. A l'exception des toiles de coton, il ne sort rien des Indes qui ait du goût et de l'élégance. Les sciences y sont encore plus négligées. L'instruction des plus habiles bramines se réduit à calculer une éclipse. Avant que les Tartares eussent pénétré dans cette région, nul pont n'y rendoit le passage des rivières praticable. Rien n'est plus misérable que les lieux de prière nouvellement construits. Les anciennes pagodes étonnent, il est vrai, par leur solidité et leur étendue; mais la structure et les ornemens en sont du plus mauvais genre. Toutes sont absolument sans fenêtre, et la plupart ont une forme pyramidale. Des animaux et des miracles, grossièrement sculptés dans la brique, couvrent les murs extérieurs et les murs intérieurs. Au milieu du temple, sur un autel richement orné, est une divinité colossale, noircie par la fumée des flambeaux qu'on fait continuellement brûler autour d'elle, et toujours tournée vers la porte principale, afin que ceux de ses adorateurs, auxquels l'entrée du sanctuaire est interdite, puissent jouir de l'objet de leur culte. On arrive aux exercices religieux

au son des instrumens et avec des éventails destinés à écarter les insectes. C'est par des chants, des danses, des offrandes que l'idole est honorée. Si sa réputation est étendue, on voit accourir, des contrées les plus éloignées, en grandes caravanes, des milliers de pélerins qui trouvent sur leur route tous les secours de la plus généreuse hospitalité. Jamais ces pieux fanatiques ne sont détournés de leurs pénibles courses par l'obligation de payer au gouvernement mogol un tribut proportionné à leur qualité.

La caste des gens de guerre habite plus volontiers les provinces du septentrion, et la presqu'isle n'est guère occupée que par les tribus inférieures. De-là vient que tous ceux qui ont attaqué l'Inde du côté de la mer, ont trouvé si peu de résistance. On doit faire observer à quelques philosophes qui prétendent que l'homme est un animal frugivore, que ces militaires qui mangent de la viande sont plus robustes, plus courageux, plus animés et vivent plus long-tems que les hommes des autres classes qui se nourrissent de végétaux. Cependant c'est une différence trop constante entre les habitans du nord et ceux du midi, pour l'attribuer uniquement aux alimens. Le

froid d'une part, l'élasticité de l'air, moins de fertilité, plus de travail et d'exercice, une vie plus variée, donne plus de faim et de force, de résistance et d'activité, de ressort et de durée aux organes. La chaleur du midi, l'abondance des fruits, la facilité de vivre sans agir, une transpiration continuelle, une plus grande prodigalité des germes de la population, plus de plaisir et de mollesse, un genre de vie sédentaire et toujours le même: tout cela fait qu'on vit et meurt plutôt. Du reste on voit que l'homme, sans être conformé par la nature pour dévorer les animaux, a reçu le don de vivre dans tous les climats, d'une manière analogue à la diversité des besoins qu'ils font naître: chasseur, ichthophage, frugivore, pasteur, laboureur, selon l'abondance ou la stérilité de la terre.

La religion de Brama, assez simple à son origine, est divisée en quatre-vingt-trois sectes, qui conviennent entre elles sur quelques points principaux, et ne disputent pas sur les autres. Elles vivent en paix, même avec les hommes de toutes les religions; parce que la leur ne leur prescrit pas de faire des conversions. Les Indiens admettent rarement des étrangers à leur culte; et c'est toujours avec

une extrême répugnance. C'étoit assez l'esprit des anciennes superstitions. On le voit chez les Egyptiens, les Juifs, les Grecs et les Romains. Cet esprit a fait moins de ravages que celui des convérsions ; mais il s'oppose cependant à la communication des hommes : c'est une barrière de plus entre les peuples.

En considérant que la nature a tout fait pour le bonheur de ces fertiles contrées ; qu'à la facilité de satisfaire tous leurs besoins, les Indiens joignent un caractère compatissant, une morale qui les éloigne également de la persécution et de l'esprit de conquête : on ne peut s'empêcher de remonter, en gémissant, jusqu'à la source de cette inégalité barbare, qui a réuni dans une partie de la nation les privilèges et l'autorité, et rassemblé sur le reste des habitans les calamités et l'infamie. Quelle est la cause de cet étrange délire? N'en doutons point ; c'est la même qui perpétue sur ce globe déplorable le malheur de tous les peuples.

Il suffit qu'une nation puissante et peu éclairée adopte une première erreur, que l'ignorance accrédite : bientôt cette erreur, devenue générale, va servir de base à tout le système moral et politique ; bientôt les penchans les plus honnêtes vont se trouver en contradiction

avec les devoirs. Pour suivre le nouvel ordre moral, il faudra sans cesse faire violence à l'ordre physique. Ce combat perpétuel fera naître dans les mœurs les contradictions les plus étonnantes ; et la nation ne sera plus qu'un assemblage de malheureux, qui passeront leur vie à se tourmenter tour-à-tour, en se plaignant de la nature. Voilà le tableau de tous les peuples de la terre, si vous en exceptez peut-être quelque républiques de sauvages. Des prejugés absurdes ont dénaturé par-tout la raison humaine, et étouffé jusqu'à cet instinct qui révolte tous les animaux contre l'oppression et la tyrannie. Des peuples immenses se regardent de bonne foi comme appartenans en proprieté à un petit nombre d'hommes qui les oppriment.

Tels sont les funestes progrès de la première erreur que l'imposture a jetée ou nourrie dans l'esprit humain. Puissent les vraies lumières faire rentrer dans leurs droits, des êtres qui n'ont besoin que de les sentir pour les reprendre ! Sages de la terre, philosophes de toutes les nations, c'est à vous seuls à faire des loix, en les indiquant à vos concitoyens. Ayez le courage d'éclairer vos frères ; et soyez persuadés que si la vérité est plus lente à se

répandre et à s'affermir que l'erreur, elle est aussi plus solide et plus durable. Les erreurs passent et la vérité reste. Les hommes intéressés par l'espoir du bonheur, dont vous pouvez leur montrer la route, vous écouteront avec empressement. Faites rougir ces milliers d'esclaves soudoyés, qui sont prêts à exterminer leurs concitoyens, aux ordres de leurs maîtres. Soulevez dans leurs ames la nature et l'humanité contre ce renversement des loix sociales. Apprenez-leur que la liberté vient de Dieu, l'autorité des hommes. Révélez tous les mystères qui tiennent l'univers à la chaîne et dans les ténèbres ; et que s'appercevant combien on se joue de leur crédulité, les peuples éclairés tous à-la-fois vengent enfin la gloire de l'espèce humaine.

Outre les indigènes, les Portugais trouvèrent encore dans l'Inde des mahométans. Quelques-uns y étoient venus des bords de l'Afrique. La plupart étoient les descendans d'Arabes, qui avoient fait dans ces régions des établissemens ou des incursions. La force des armes les avoit rendus les maîtres de tous les pays situés jusqu'à l'Indus. Les plus entreprenans avoient ensuite passé ce fleuve, et de proche en proche, étoient arrivés jusqu'aux

extrémités de l'Orient. Sur ce continent immense, ils étoient les facteurs de l'Arabie et de l'Égypte, et traités avec des égards marqués par tous les souverains, qui vouloient avoir des liaisons avec ces contrées. Ils s'y étoient fort multipliés, parce que leur religion permettant la polygamie, ils se marioient dans tous les lieux où ils faisoient quelque résidence.

Leurs succès avoient eté encore plus rapides et plus permanens dans les isles répandues sur cet Océan. Le besoin du commerce les y avoit fait mieux accueillir par les princes et par les peuples. On ne tarda pas à les voir monter aux premières dignités de ces petits états, et à s'y rendre les arbitres du gouvernement. Ils profitèrent de l'ascendant que leur donnoient leurs lumières, et l'appui qu'ils tiroient de leur patrie, pour tout asservir. Dans la vue de leur plaire, des despotes et des esclaves se détachèrent d'une religion à laquelle ils tenoient fort peu, pour des dogmes nouveaux qui devoient leur procurer quelques avantages. Le sacrifice étoit d'autant plus facile, que les prédicateurs de l'Alcoran souffroient sans difficulté qu'on alliât les anciennes superstitions avec celles qu'ils vouloient établir.

Ces mahométans Arabes, apôtres et négocians tout-à-la-fois, avoient encore étendu leur religion en achetant beaucoup d'esclaves, auxquels ils donnoient la liberté, après les avoir circoncis et leur avoir enseigné leurs dogmes. Mais comme un certain orgueil les empêchoit de mêler leur sang à celui de ces affranchis, ceux-ci formèrent, avec le tems, un peuple particulier sur la côte de la presqu'isle des Indes, depuis Goa jusqu'à Madras. Ils ne sayent ni le Persan, ni l'Arabe, ni le Maure; et leur idiome est celui des contrées où ils vivent. Leur religion est un Mahométisme extrêmement corrompu par les superstitions Indiennes. Ils sont courtiers, écrivains, marchands, navigateurs à la côte de Coromandel, où ils sont connus sous le nom de Chaliats. Au Malabar, où on les appelle Mapoulès, ils exercent les mêmes professions, mais avec moins d'honneur. On s'y défie généralement de leur caractère avare, perfide et sanguinaire.

IX. *Conduite des Portugais au Malabar.*

L'Indostan, que la force a depuis réuni presqu'entièrement sous un joug étranger, étoit partagé, à l'arrivée des Portugais, entre

les rois de Cambaïe, de Delhy, de Bisnagar, de Narzingue et de Calicut, qui tous comptoient plusieurs souverains, plus ou moins puissans, parmi leurs tributaires. Le dernier de ces monarques, plus connu sous le nom de Zamorin, qui répond à celui d'empereur, que par celui de sa ville capitale, avoit les états les plus maritimes, et étendoit sa domination sur tout le Malabar.

C'est une ancienne tradition, que lorsque les Arabes commencèrent à s'établir aux Indes dans le huitième siècle, le souverain du Malabar prit un goût si vif pour leur religion, que peu content de l'embrasser, il résolut d'aller finir ses jours à la Mecque. Calicut, où il s'embarqua, parut un lieu si cher, si vénérable aux Maures, qu'insensiblement ils contractèrent l'habitude d'y conduire leurs vaisseaux. Ce port, tout incommode, tout dangereux qu'il étoit, devint, par la seule force de cette superstition, le plus riche entrepôt de ces contrées.

Les pierres précieuses, les perles, l'ambre, l'ivoire, la porcelaine, l'or, l'argent, les étoffes de soie et de coton, l'indigo, le sucre, les épiceries, les bois précieux, les aromates, les beaux vernis, tout ce qui peut

ajouter aux délices de la vie, y étoit apporté des diverses contrées de l'Orient. Une partie de ces richesses y arrivoit par mer ; mais comme la navigation n'étoit pas aussi sûre, aussi animée qu'elle l'a été depuis, il en venoit aussi beaucoup par terre sur des bœufs ou des éléphans.

Gama, instruit de ces particularités à Mélinde, où il avoit touché, y prit un pilote habile, et se fit conduire dans le port où le commerce étoit le plus florissant. Il y trouva heureusement un Maure de Tunis, qui entendoit la langue des Portugais, et qui, frappé des grandes choses qu'il avoit vu faire à cette nation sur les côtes de Barbarie, avoit pris pour elle une inclination plus forte que ses préjugés. Ce penchant décida Mouzaide, à servir de tout son pouvoir des étrangers qui s'abandonnoient à lui sans réserve. Il procura une audience du Zamorin à Gama, qui proposa une alliance, un traité de commerce avec le roi son maître. On alloit conclure, lorsque les Musulmans réussirent à rendre suspect un concurrent dont ils redoutoient le courage, l'activité et les lumières. Ce qu'ils dirent de son ambition, de son inquiétude, fit une telle impression sur l'es-

prit du prince, qu'il prit la résolution de faire périr les navigateurs qu'il venoit d'accueillir si favorablement.

Gama, averti de ce changement par son fidèle guide, renvoya son frère sur ses vaisseaux. *Quand vous apprendriez*, lui dit-il, *qu'on ma chargé de fers, ou qu'on m'a fait périr, je vous défends, comme votre général, de me secourir, ou de me venger. Mettez sur le champ à la voile, et allez instruire le roi des détails de notre voyage.*

Heureusement on ne fut pas réduit à ces extrémités. Le Zamorin n'osa pas ce qu'il pouvoit, ce qu'il vouloit même; et l'amiral eut la liberté de joindre les siens. Quelques représailles, exercées à propos, lui firent rendre les marchandises, les ôtages qu'il avoit laissés dans Calicut; et il reprit la route de l'Europe.

On ne peut exprimer quelle joie son retour répandit dans Lisbonne. On s'y voyoit au moment de faire le plus riche commerce du monde. Ce peuple, aussi dévot qu'avide, se flattoit en même tems d'étendre sa religion, par la persuasion, et même par les armes. Les papes, qui ne laissent pas échapper une occasion d'établir qu'ils sont maîtres de la

terre, donnèrent au Portugal toutes les côtes qu'il découvriroit dans l'Orient, et remplirent cette petite nation de la folie des conquêtes.

On se présentoit en foule pour monter sur les nouvelles flottes destinées au voyage des Indes. Treize vaisseaux sortis du Tage arrivèrent devant Calicut, sous les ordres d'Alvarès Cabral, et ramenèrent au Zamorin quelques-uns de ses sujets qu'avoit enlevés Gama. Ces Indiens se louèrent des traitemens qu'ils avoient reçus; mais ils ne concilièrent pas pour long-tems, aux Portugais, l'esprit du Zamorin. Les Maures prévalurent. Le peuple de Calicut, séduit par leurs intrigues, massacra une cinquantaine de ces navigateurs. Cabral, pour les venger, brûla tous les vaisseaux Arabes qui étoient dans le port, foudroya la ville, et delà se rendit à Cochin, et ensuite à Cananor.

Les rois de ces deux villes lui donnèrent des épiceries, lui offrirent de l'or et de l'argent, et lui proposèrent de s'allier avec lui contre le Zamorin, dont ils étoient tributaires. Les rois d'Onor, de Culan, quelques autres princes, firent dans la suite les mêmes ouvertures. Tous se flattoient d'être déchargés du tribut qu'ils payoient au Za-

morin, de reculer les frontières de leurs états, de voir leurs ports enrichis des dépouilles de l'Asie. Cet aveuglement général procura aux Portugais, dans tout le Malabar, une si grande supériorité, qu'ils n'avoient qu'à se montrer pour donner la loi. Nul souverain n'obtenoit leur alliance, qu'en se reconnoissant vassal de la cour de Lisbonne, qu'en souffrant qu'on bâtît une citadelle dans sa capitale, qu'en livrant ses marchandises au prix fixé par l'acquéreur. Le marchand étranger ne pouvoit former sa cargaison qu'après les Portugais; et personne ne naviguoit dans ces mers, qu'avec leurs passeports. Les combats, qu'il falloit livrer, n'interrompoient guère leur commerce. Un petit nombre d'entre eux dissipoit des armées nombreuses. Leurs ennemis les trouvoient par-tout, et par-tout ils fuyoient devant eux. Bientôt les vaisseaux des Maures, ceux du Zamorin et de ses vassaux, n'osèrent plus paroître.

Les Portugais vainqueurs dans l'Orient, envoyoient, à tout moment, de riches cargaisons dans leur patrie, où tout retentissoit du bruit de leurs exploits. Peu-à-peu les navigateurs de tous les pays de l'Europe, apprirent la route du port de Lisbonne. Ils y

achetoient les marchandises de l'Inde ; parce que les Portugais qui les alloient chercher directement, les donnoient à plus bas prix que les négocians des autres nations.

Pour assurer ces avantages, pour les étendre encore, il falloit que la réflexion corrigeât, ou affermît ce qui n'avoit été, jusqu'alors, que l'ouvrage du hasard, d'une intrépidité brillante, du bonheur des circonstances. Il falloit un système de domination et de commerce assez étendu, pour embrasser tous les objets ; mais si bien lié, que toutes les parties du grand édifice qu'on se proposoit d'établir, se fortifiassent réciproquement. Quoique la cour de Lisbonne eût puisé des lumières dans les relations qui lui venoient des Indes, et dans le rapport de ceux qu'elle y avoit chargés, jusqu'alors, de ses intérêts ; elle eut la sagesse de donner toute sa confiance à Alphonse Albuquerque, le plus éclairé des Portugais qui fussent passés en Asie.

Le nouveau vice-roi se montra plus grand encore qu'on ne l'avoit espéré. Il sentit qu'il falloit au Portugal un établissement facile à défendre, qui eût un bon port, dont l'air fût sain, et où les Portugais, fatigués du trajet de l'Europe à l'Inde, pussent recouvrer leurs

forces. Il sentit que Lisbonne avoit besoin de Goa.

X. *Conquête de Goa par les Portugais.*

Goa, qui s'élève en amphitéâtre, est situé vers le milieu de la côte de Malabar, dans une île détachée du continent par les deux bras d'une rivière qui, tombée de Gates, se jette dans la mer, à trois lieues de la ville, après avoir formé devant ses murs un des plus beaux ports de l'univers. De nombreux canaux formés par la nature seule, des bois touffus et bien percés, des prairies émaillées de mille fleurs, des maisons de campagne placées sur des sites avantageux : tout rend délicieuse cette île, qui peut avoir dix lieues de circonférence, et dont le terrein est agréablement inégal. Avant d'entrer dans la rade, on découvre les deux péninsules de Salset et de Bardes, qui lui servent en même-tems et de rempart et d'abri. Elles sont défendues par des forts bordés d'artillerie, devant lesquels doivent s'arrêter tous les vaisseaux qui veulent mouiller au port.

Quoique Goa fût moins considérable qu'il ne le devint depuis, on le regardoit comme le poste le plus avantageux de l'Inde. Il re-

levoit du roi de Decan ; mais Idalcan, auquel il l'avoit confié, s'étoit rendu indépendant, et cherchoit à s'agrandir dans le Malabar. Tandis que l'usurpateur étoit occupé dans le continent, Albuquerque se présenta aux portes de Goa, les força, et n'acheta pas chérement un si grand avantage.

Idalcan averti du malheur qui venoit de lui arriver, ne balança pas sur le parti qu'il lui convenoit de prendre. D'accord avec les Indiens même, ses ennemis, qui n'y avoient guère moins d'intérêt que lui, il marcha vers sa capitale avec une célérité inconnue jusqu'alors dans son pays. Les Portugais, mal affermis dans leur conquête, se virent hors d'état de s'y maintenir : ils se retirèrent sur leur flotte qui ne quitta point le port, et ils envoyèrent chercher des secours à Cochin. Pendant qu'ils les attendoient, les vivres leur manquèrent. Idalcan leur en offrit, et leur fit dire, *que c'étoit par les armes, et non par la faim, qu'il vouloit vaincre.* Il étoit alors d'usage, dans les guerres de l'Inde, que les armées laissassent passer des subsistances à leurs ennemis. Albuquerque rejetta les offres qu'on lui faisoit, et répondit : *qu'il ne recevroit des présens d'Idalcan, que lors-*

qu'ils seroient amis. Il attendoit toujours des secours, qui ne venoient point.

Cet abandon le détermina à se retirer, et à renvoyer l'exécution de son projet chéri, à un tems plus favorable, que les circonstances amenèrent dans peu de mois. Idalcan ayant été forcé de se remettre en campagne, pour préserver ses états d'une destruction totale, Albuquerque fondit à l'improviste sur Goa, qu'il emporta d'emblée, et où il se fortifia. Calicut, dont le port ne valoit rien, vit son commerce et ses richesses passer dans une ville qui devint la métropole de tous les établissemens Portugais dans l'Inde.

Les naturels du pays étoient trop foibles, trop lâches, trop divisés, pour mettre des bornes aux prospérités de cette nation brillante. Elle n'avoit à prendre des précautions que contre les Egyptiens; et elle n'en oublia, n'en différa aucune.

XI. *Manière dont l'Europe commerçoit avec l'Inde, avant que les Portugais eussent doublé le cap de Bonne-Espérance.*

L'Egypte, que nous regardons comme la mère de toutes les antiquités historiques, la première source de la police, le berceau

des sciences et des arts ; l'Egypte, après avoir resté durant des siècles isolée du reste de la terre, que sa sagesse dédaignoit, connut et pratiqua la navigation. Ses habitans négligèrent long-tems la Méditerrannée, où, sans doute, ils n'appercevoient pas de grands avantages, pour tourner leurs voiles vers la mer des Indes, qui étoit le vrai canal des richesses.

A l'aspect d'une région située entre deux mers, dont l'une est la porte de l'Orient, et l'autre est la porte de l'Occident, Alexandre forma le projet de placer le siège de son empire en Egypte, et d'en faire le centre du commerce de l'univers. Ce prince, le plus éclairé des conquérans, comprit que s'il y avoit un moyen de cimenter l'union des conquêtes qu'il avoit faites, et de celles qu'il se proposoit, c'étoit dans un pays que la nature semble avoir attaché, pour ainsi dire, à la jonction de l'Afrique et de l'Asie, pour les lier avec l'Europe. La mort prématurée du plus grand capitaine que l'histoire et la fable aient transmis à l'admiration des hommes, auroit à jamais enseveli ces grandes vues, si elles n'eussent été suivies en partie par Ptolomée, celui de ses lieutenans qui, dans

dans le partage de la plus magnifique dépouille que l'on connoisse, s'appropria l'Egypte.

Sous le règne de ce nouveau souverain et de ses premiers successeurs, le commerce prit des accroissemens immenses. Alexandrie servoit au débouché des marchandises qui venoient de l'Inde. On mit, sur la mer Rouge, le port de Bérénice en état de les recevoir. Pour faciliter la communication des deux villes, on creusa un canal qui partoit d'un des bras du Nil, et qui alloit se décharger dans le golfe Arabique. Par le moyen des eaux réunies avec intelligence et d'un grand nombre d'écluses ingénieusement construites, on parvint à donner à ce canal cinquante lieues de longueur, vingt-cinq toises de large, et la profondeur dont pouvoient avoir besoin les bâtimens destinés à le parcourir. Ce superbe ouvrage, par des raisons physiques qu'il seroit trop long de développer, ne produisit pas les avantages qu'on en attendoit; et on le vit se ruiner insensiblement.

On y suppléa, autant qu'il étoit possible. Le gouvernement fit construire, dans les déserts arides et sans eau qu'il falloit traverser, des hôtelleries et des citernes où les

voyageurs et les caravanes se reposoient avec leurs chameaux.

Un écrivain, qui s'est profondément occupé de cet objet, et qui nous sert de guide, dit, que quelques-uns des nombreux vaisseaux que ces liaisons avoient fait construire, se bornoient à traiter dans le golfe avec les Arabes et les Abyssins. Parmi ceux qui tentoient la grande mer, les uns descendoient à droite vers le Midi, le long des côtes orientales de l'Afrique, jusqu'à l'île de Madagascar; les autres montoient à gauche vers le sein Persique, entroient même dans l'Euphrate, pour négocier avec les habitans de ses bords, et sur-tout avec les Grecs qu'Alexandre y avoit entraînés dans ses expéditions. D'autres, plus enhardis encore par la cupidité, reconnoissoient les bouches de l'Indus, parcouroient la côte de Malabar, et s'arrêtoient à l'île de Ceylan, connue des anciens sous le nom de Taprobane. Enfin, un très-petit nombre franchissoient le Coromandel, pour remonter le Gange, jusqu'à Palybotra, la plus célèbre ville de l'Inde par ses richesses. Ainsi l'industrie alla pas à pas, de fleuve en fleuve, et d'une côte à l'autre, s'approprier les trésors de la terre la plus

fertile en fruits, en fleurs, en aromates, en pierreries, en alimens de luxe et de volupté.

On n'employoit à cette navigation, que des bateaux longs et plats, tels à-peu-près qu'on les voyoit flotter sur le Nil. Avant que la boussole eût agrandi les vaisseaux, et les eût poussés en haute mer à plusieurs voiles; ils étoient réduits à raser les côtes à la rame, à suivre terre-à-terre toutes les sinuosités du rivage, à ne prêter que peu de bord et de flanc aux vents, peu de profondeur aux vagues, de peur d'échouer contre les écueils ou sur les sables et les bas-fonds. Aussi les voyages, dont la traversée n'égaloit pas le tiers de ceux que nous faisons en moins de six mois, duroient-ils quelquefois cinq ans et plus. On suppléoit alors à la petitesse des navires, par le nombre, et à la lenteur de leur marche, par la multiplication des escadres.

Les Egyptiens portoient aux Indes ce qu'on y a toujours porté depuis, des étoffes de laine, du fer, du plomb, du cuivre, quelques petits ouvrages de verrerie, et de l'argent. En échange, ils recevoient de l'ivoire, de l'ebène, de l'écaille, des toiles blanches et peintes, des soieries, des perles, des pierres

précieuses, de la canelle, des aromates, et sur-tout de l'encens. C'étoit le parfum le plus recherché. Il servoit au culte des dieux, aux délices des rois. Son prix étoit si cher, que les négocians le falsifioient, sous prétexte de le perfectionner. Les ouvriers employés à le préparer étoient nuds; tant l'avarice craint les larcins de la pauvreté. On leur laissoit seulement autour des reins une ceinture, dont le maître de l'atelier scelloit l'ouverture avec son cachet.

Toutes les nations maritimes et commerçantes de la Méditerrannée, alloient dans les ports de l'Egypte acheter les productions de l'Inde. Lorsque Carthage et Corinthe eurent succombé, sous les vices de leur opulence, les Egyptiens se virent obligés d'exporter eux-mêmes les richesses dont ces villes chargeoient autrefois leurs propres vaisseaux. Dans les progrès de leur marine, ils poussèrent leurs voyages jusqu'à Cadix. A peine pouvoient-ils suffire aux consommations des peuples. Eux-mêmes se livroient à des profusions, dont les détails nous paroissoient romanesques. Cléopatre, avec qui finit leur empire et leur histoire, étoit aussi prodigue que voluptueuse. Mais malgré ces dépenses

incroyables, tel étoit le bénéfice qu'ils retiroient du commerce des Indes, que lorsqu'ils eurent été subjugés et dépouillés, les terres, les denrées, les marchandises, tout doubla de prix à Rome. Le vainqueur remplaçant le vaincu dans cette source d'opulence, qui devoit l'enfler sans l'agrandir, gagna cent pour un, si l'on s'en rapporte à Pline. A travers l'exagération, qu'il est facile de voir dans ce calcul, on doit présumer quels avoient pu être les profits dans des tems reculés où les Indiens étoient moins éclairés sur leurs intérêts.

Tant que les Romains eurent assez de vertu pour conserver la puissance que leurs ancêtres avoient acquise, l'Egypte contribua beaucoup à soutenir la majesté de l'empire, par les richesses des Indes qu'elle y faisoit couler. Mais, l'embonpoint du luxe est une maladie qui annonce la décadence des forces. Ce grand empire tomba par sa propre pesanteur; semblable aux leviers de bois ou de métal, dont l'extrême longueur fait la foiblesse. Il se rompit, et il en résulta deux grands débris.

L'Egypte fut annexée à l'empire d'Orient,

qui se soutint plus long-tems que celui d'Occident, parce qu'il fut attaché plus tard ou moins fortement. Sa position et ses ressources l'eussent rendu même inébranlable, si les richesses pouvoient tenir lieu de courage. Mais on ne sut opposer que des ruses à un ennemi, qui joignoit l'enthousiasme d'une nouvelle religion, à toute la force de ses mœurs encore barbares. Une si foible barrière ne pouvoit pas arrêter un torrent qui devoit s'accroître de ses ravages. Dès le septième siècle, il engloutit plusieurs provinces, entr'autres l'Egypte, qui, après avoir été l'un des premiers empires de l'antiquité, le modèle de toutes les monarchies modernes, étoit destinée à languir dans le néant jusqu'à nos jours.

Les Grecs se consolèrent de ce malheur, quand ils virent que les guerres des Sarrasins avoient fait passer la plus grande partie du commerce des Indes, d'Alexandrie à Constantinople, par deux canaux déjà très-connus.

L'un étoit le Pont-Euxin ou la mer Noire. C'est là qu'on s'embarquoit pour remonter le Phase, d'abord sur de grands bâtimens, ensuite sur de plus petits jusqu'à Serapana. De-là

partoient des voitures qui conduisoient par terre, en quatre ou cinq jours, les marchands avec leurs marchandises au fleuve Cyrus, qui se jette dans la mer Caspienne. A travers cette mer orageuse, on gagnoit l'embouchure de l'Oxus, qu'on remontoit jusqu'auprès des sources de l'Indus, d'où l'on revenoit par le même chemin, chargé des trésors de l'Asie. Telle étoit une des routes de communication entre ce grand continent, toujours riche de sa nature, et celui de l'Europe, alors pauvre et ravagé par ses propres habitans.

L'autre voie étoit moins compliquée. Des bâtimens Indiens, partis de différentes côtes, traversoient le golfe Persique, et déposoient leur cargaison sur les bords de l'Euphrate, d'où elle étoit portée en un ou deux jours à Palmyre, qui faisoit passer ces marchandises aux côtes de Syrie. L'idée d'un pareil entrepôt avoit, sans doute, donné naissance à cette ville, placée dans un de ces très-peu nombreux cantons d'Arabie, où l'on trouve des arbres, de l'eau et des terres susceptibles de culture. Quoique située entre deux grands empires, celui des Romains et celui des Parthes, il lui fut long-tems permis d'être neutre. A la fin, Tra-

jan la soumit, mais sans lui rien faire perdre de son opulence. Ce fut même pendant les cent cinquante ans qu'elle fut colonie Romaine, que s'élevèrent dans ses murs, sur le modèle de l'architecture grecque, ces temples, ces portiques, ces palais, dont les ruines, fidèlement décrites, nous ont récemment causé tant de surprise et d'admiration. Ces prospérités lui devinrent fatales, si elles déterminèrent sa souveraine à vouloir sortir d'une dépendance qui n'avoit rien de bien onéreux. Aurelien ruina de fond en comble cette cité célèbre. Ce prince, il est vrai, permit depuis de la rétablir et de l'habiter au petit nombre de citoyens qui avoient échappé aux calamités de leur patrie : mais il est plus aisé de détruire que de réparer. Le siège du commerce, des arts, de la grandeur de Zénobie, devint successivement un lieu obscur, une forteresse peu importante, et enfin un misérable village composé de trente ou quarante cabanes, construites dans l'enceinte spacieuse d'un édifice public autrefois très-magnifique.

Palmyre détruite, les caravanes, après quelques variations, se fixèrent à la route d'Alep, qui, par le port d'Alexandrette, poussa le cours et la pente des richesses jus-

qu'a Constantinople, devenu enfin le marché général des productions de l'Inde.

Cet avantage seul auroit pu soutenir l'empire dans le penchant de sa décadence, et peut-être lui rendre son ancienne gloire: mais il l'avoit due à ses armes, à des vertus, à des mœurs frugales: et tout ce qui conserve la prospérité, lui manquoit. Corrompus par les richesses prodigieuses qu'un commerce exclusif leur assuroit presque sans efforts et sans vigilance, les Grecs s'abandonnèrent à cette vie oisive et molle qu'amène le luxe; aux frivoles jouissances des arts brillans et voluptueux, aux vaines discussions d'un jargon sophistique sur les matières de goût, de sentiment, et même de religion et de politique. Ils ne savoient que se laisser opprimer, et non se faire gouverner; caresser tour-à-tour la tyrannie par une lâche adulation, ou l'irriter par une molle résistance. Quand les empereurs eurent acheté ce peuple, ils le vendirent à tous les monopoleurs qui voulurent s'enrichir des ruines de l'état. Le gouvernement, toujours plutôt corrompu que les citoyens, laissa tomber sa marine, et ne compta plus, pour sa défense, que sur les traités qu'il faisoit avec les étrangers, dont les vaisseaux remplissoient

ses ports. Les Italiens s'étoient insensiblement emparés de la navigation de transport, que les Grecs avoient long-tems retenue dans leurs mains. Cette branche d'industrie, plus active encore que lucrative, étoit doublement utile à une nation commerçante, dont la principale richesse est celle qui entretient la vigueur par le travail. L'inaction précipita la perte de Constantinople, pressée, investie de tous côtés par les conquêtes des Turcs. Les Génois furent engloutis dans le précipice que leur perfidie et leur avidité leur avoient creusé. Mahomet II les chassa de Caffa, où, dans les derniers tems, ils avoient attiré la plus grande partie du commerce de l'Asie.

Les Vénitiens n'avoient pas attendu cette catastrophe, pour chercher les moyens de se r'ouvrir la route d'Égypte. Ils avoient trouvé plus de facilité qu'ils n'en espéroient d'un gouvernement formé depuis les dernières croisades, et à-peu-près semblable à celui d'Alger. Les Mammelus, qui, à l'époque de ces guerres, s'étoient emparés d'un trône dont ils avoient été jusqu'alors l'appui, étoient des esclaves tirés la plupart de la Circassie dès leur enfance, et formés de bonne heure aux combats. Un chef, et un conseil composé de

vingt-quatre des principaux d'entre eux, exerçoient l'autorité. Ce corps militaire, que la mollesse auroit nécessairement énervé, étoit renouvellé tous les ans par une foule de braves aventuriers que l'espérance de la fortune attiroit de toutes parts. Ces hommes avides consentirent, pour l'argent qu'on leur donna, pour les promesses qu'on leur fit, que leur pays devînt l'entrepôt des marchandises des Indes. Ils souffrirent par corruption, ce que l'intérêt politique de leur état auroit toujours exigé. Les Pisans, les Florentins, les Catalans, les Génois tirèrent quelque utilité de cette révolution; mais elle tourna singuliérement à l'avantage des Vénitiens qui l'avoient conduite. Telle étoit la situation des choses, lorsque les Portugais parurent aux Indes.

Ce grand événement, et les suites rapides qu'il eut, causèrent de vives inquiétudes à Venise. La sagesse de cette république venoit d'être déconcertée par une ligue à laquelle elle ne put résister, et qu'assurement elle n'avoit pas dû prévoir. Plusieurs princes divisés d'intérêt, rivaux de puissance, et qui avoient des prétentions opposées, venoient de s'unir contre toutes les règles de la [illegible]

tice et de la politique, pour détruire un état qui ne faisoit ombrage à aucun d'eux; et Louis XII lui-même, qui, de tous ces princes, avoit le plus d'intérêt à la conservation de Venise, Louis XII, par la victoire d'Aignadel, la mit sur les bords de sa ruine. La division qui devoit nécessairement se mettre entre de semblables alliés, et la prudence de la république, l'avoient sauvée de ce danger, le plus imminent en apparence; mais en effet moins grand, moins réel que celui où la jettoit la découverte du passage aux Indes, par le cap de Bonne-Espérance.

Elle vit aussi-tôt que le commerce des Portugais alloit ruiner le sien, et par conséquent sa puissance. Elle fit jouer tous les ressorts que put lui fournir l'habileté de ses administrateurs. Quelques-uns de ces émissaires intelligens, qu'elle savoit par-tout acheter et employer à propos, persuadèrent aux Arabes fixés dans leur pays, et à ceux qui étoient répandus dans l'Inde ou sur les côtes orientales de l'Afrique, que leur cause étant la même que celle de Venise, ils devoient s'unir avec elle, contre une nation qui venoit s'emparer de la source commune de leurs richesses.

Les

Les cris de cette ligue arrivèrent au soudan d'Égypte, déja réveillé par les malheurs qu'il éprouvoit, par ceux qu'il prévoyoit. Ses douanes, qui formoient la principale branche de ses revenus, par le droit de cinq pour cent, que les marchandises des Indes payoient à leur entrée, et par celui de dix, qu'elles payoient à leur sortie, commençoient à ne plus rien rendre. Les banqueroutes, que l'interruption des affaires rendoit fréquentes et inévitables, aigrissoient les esprits contre le gouvernement, toujours responsable aux peuples des malheurs qui leur arrivent. La milice mal payée, craignant de l'être encore plus mal, se permettoit des mutineries plus redoutables dans le déclin de la puissance, que dans des tems de prospérité. L'Égypte étoit également malheureuse, et par le commerce que faisoient les Portugais, et par celui que leurs violences l'empêchoient de faire.

Elle pouvoit se relever de cette décadence avec une flotte, mais la mer Rouge n'offroit rien de ce qu'il falloit pour la construire. Les Vénitiens levèrent cet obstacle. Ils envoyèrent à Alexandrie des bois et d'autres matériaux. On les conduisit, par le Nil, au Caire, d'où ils furent portés sur des chameaux

à Suez. C'est de ce port célèbre, qu'on fit partir pour l'Inde, en 1508, quatre grands vaisseaux, un galion, deux galères et trois galiotes.

XII. *Les Portugais se rendent maîtres de la navigation de la mer Rouge.*

Les Portugais avoient prévu cet orage. Pour le prévenir, ils avoient songé, dès l'année précédente, à se rendre maîtres de la navigation de la mer Rouge, persuadés qu'avec cet avantage ils n'auroient plus à craindre ni la concurrence, ni les forces de l'Égypte et de l'Arabie. Dans cette vue, ils avoient formé le dessein de s'emparer de l'île de Socotora, située à cent quatre-vingts lieues du détroit de Babelmandel, formé du côté de l'Afrique, par le cap de Gardafui, et du côté de l'Arabie, par celui de Fartaque.

Cette conquête devoit leur procurer un autre avantage, celui de les mettre en possession du plus parfait aloës qui ait jamais été connu.

La plante qui produit ce suc et lui donne son nom, a des feuilles épaisses et charnues, du milieu desquelles sort un très-bel épi de fleurs rouges. On arrache ces feuilles, et l'on en exprime par une pression légère la

portion la plus fluide, qui, purgée de ses parties grossières et épaissie au soleil, constitue l'aloës soccotrin, facile à distinguer des autres par sa couleur fauve, son brillant, sa transparence, son odeur forte, son goût amer et aromatique.

Tristan d'Acunha parti du Portugal avec un armement considérable, attaqua cette île. Il fut combattu à la descente par Ibrahim, fils du roi des Fartaques, souverain d'une partie de l'Arabie et de Socotora. Ce jeune prince fut tué dans l'action. Les Portugais assiégèrent, et bientôt emportèrent d'assaut la seule place qui étoit dans l'île; quoiqu'elle fut défendue, jusqu'à la dernière extrémité, par une garnison plus nombreuse que leur petite armée. Les soldats de cette garnison ne voulant point survivre au fils de leur souverain, refusèrent de capituler, et se firent tuer jusqu'au dernier. L'intrépidité des troupes de d'Acunha étoit encore au-dessus de ce courage.

Le succès de cette entreprise ne produisit pas les avantages qu'on en espéroit. Il se trouva que l'île étoit stérile, qu'elle n'avoit point de port, et que les navigateurs qui sortoient de la mer Rouge, n'y touchoient jamais

quoiqu'on ne pût s'empêcher de la reconnoître, pour entrer dans ce golfe. Aussi la flotte Égyptienne pénétra-t-elle sans danger dans l'Océan Indien. Elle se joignit à celle de Cambaie. Ces deux forces réunies combattirent avec avantage les Portugais, qui, venant d'expédier pour l'Europe un grand nombre de vaisseaux chargés de marchandises, se trouvoient considérablement affoiblis. Le triomphe fut court. Les vaincus reçurent des renforts et reprirent la supériorité pour ne la plus perdre. Les armemens qui continuèrent à partir d'Égypte, furent toujours battus et dissipés par les petites escadres Portugaises, qui croisoient à l'entrée du golfe.

Cependant, comme cette petite guerre donnoit toujours de l'inquiétude, occasionnoit quelques dépenses, Albuquerque crut devoir y mettre fin, par la destruction de Suez. Mille obstacles traversoient ce projet.

La mer Rouge, qui sépare l'Arabie de la haute Éthiopie et d'une partie de l'Égypte, a trois cent cinquante lieues de long, sur quarante de large. Comme nul fleuve ne s'y oppose à la force du flux de la mer, elle participe d'une manière plus sensible aux

mouvemens de l'Océan, que les autres mers Méditerranées, situées à-peu-près sous la même latitude. Elle est peu sujette aux orages, et ne connoît presque point d'autres vents que ceux du Nord et du Sud, qui sont périodiques comme la mousson dans l'Inde, et qui fixent invariablement, dans cette mer, le tems de l'entrée et de la sortie. On peut la partager en trois bandes. Celle du milieu est nette, navigable jour et nuit, sur une profondeur de vingt-cinq à soixante brasses d'eau. Les deux qui bordent les côtes, quoique pleines d'écueils, sont préférées par les gens du pays, qui, obligés de se tenir au voisinage des terres à cause de la petitesse de leurs bâtimens, ne gagnent le grand canal que lorsqu'ils craignent quelque coup de vent. La difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité, d'aborder les ports répandus sur la côte, fait que cette navigation est très-périlleuse pour les grands vaisseaux, qui ne trouvent d'ailleurs sur leur route qu'un nombre considérable d'îles désertes, arides et sans eau.

Albuquerque, malgré ses talens, son expérience et sa fermeté, ne réussit pas à surmonter tant d'obstacles. Après s'être enfoncé bien avant dans la mer Rouge, il fut obligé

de revenir sur ses pas avec sa flotte, qui avoit souffert de continuelles incommodités et couru de fort grands dangers. Une politique inquiète et cruelle lui fit imaginer des moyens d'arriver à son but, beaucoup plus hardis, mais qu'il croyoit plus infaillibles. Il vouloit que l'empereur d'Éthiopie, qui briguoit la protection du Portugal, détournât le cours du Nil, en lui ouvrant un passage pour se jetter dans la mer Rouge. L'Égypte seroit alors devenue en grande partie inhabitable, peu propre du moins au commerce. Lui-même il se proposoit de jetter dans l'Arabie, par le golfe Persique, trois ou quatre cents chevaux, qu'il croyoit suffisans pour aller piller Médine et la Mecque. Il pensoit qu'une expédition de cet éclat rempliroit de terreur les Mahométans, et arrêteroit ce prodigieux concours de pélerins, le plus solide appui du commerce, dont il cherchoit à extirper les racines.

Des entreprises moins hasardeuses, et plus utiles pour le moment, le portèrent à différer la ruine d'une puissance dont il suffisoit d'arrêter alors la rivalité. La conquête de l'Égypte par les Turcs, quelques années après, rendit nécessaires de plus grandes précautions. Les hommes de génie auxquels il

but donné de saisir la chaîne des événemens qui avoient précédé et suivi le passage du cap de Bonne-Espérance, de porter des conjectures profondes sur les bouleversemens que ce nouveau chemin de navigation devoit prévenir, ne purent s'empêcher de regarder cette fameuse découverte comme la plus grande époque de l'histoire du monde.

XIII. *De quel danger l'empire des Portugais dans la mer Rouge a préservé l'Europe.*

L'Europe commençoit à peine à respirer et à secouer le joug de la servitude, qui avoit avili ses habitans depuis les conquêtes des Romains et l'établissement des loix féodales. Les tyrans sans nombre qui opprimoient des multitudes d'esclaves, avoient été ruinés par le délire des croisades. Pour soutenir ces extravagantes expéditions, ils avoient été obligés de vendre leurs terres et leurs châteaux, et d'accorder, à prix d'argent, à leurs vassaux quelques privilèges qui les rapprochoient enfin de la condition des hommes. Alors le droit de propriété commença à s'introduire parmi les particuliers, et leur donna cette sorte d'indépendance, sans laquelle la propriété n'est elle-même

qu'une illusion. Ainsi les premières étincelles de liberté qui aient éclairé l'Europe, furent l'ouvrage inattendu des croisades; et la folie des conquêtes contribua, pour la première fois, au bonheur des hommes.

Sans la découverte de Vasco de Gama, le flambeau de la liberté s'éteignoit de nouveau, et peut-être pour toujours. Les Turcs alloient remplacer ces nations féroces, qui, des extrémités de la terre, étoient venues remplacer les Romains, pour devenir, comme eux, le fléau du genre-humain; et à nos barbares institutions auroit succédé un joug plus pesant encore. Cet événement étoit inévitable, si les farouches vainqueurs de l'Egypte n'eussent été repoussés par les Portugais dans les différentes expéditions qu'ils tentèrent dans l'Inde. Les richesses de l'Asie leur assuroient celles de l'Europe. Maîtres de tout le commerce du monde, ils auroient eu nécessairement la plus redoutable marine qu'on eût jamais vue. Quels obstacles auroient pu arrêter alors sur notre continent ce peuple, qui étoit conquérant par la nature de sa religion et de sa politique?

L'Angleterre se déchiroit pour les intérêts de sa liberté; la France, pour les intérêts de

ses maîtres ; l'Allemagne, pour ceux de la religion ; l'Italie, pour les prétentions réciproques d'un tyran et d'un imposteur. Couverte de fanatiques et de combattans, l'Europe entière ressembloit à un malade qui, tombé dans le délire, s'ouvre les veines, et perd dans sa fureur son sang avec ses forces. Dans cet état d'épuisement et d'anarchie, elle n'auroit opposé aux Turcs qu'une foible résistance. Plus le calme, qui succède aux guerres civiles, rend les peuples redoutables à leurs voisins, plus les troubles de la dissension qui les divise les exposent à l'invasion et à l'oppression. La conduite dépravée du clergé auroit encore favorisé les progrès d'un culte étranger, et nous serions sans retour dans les chaînes de l'esclavage. En effet, de tous les systêmes politiques et religieux qui affligent l'espèce humaine, il n'en est point qui laisse moins de carrière à la liberté que celui des Musulmans. Dans presque toute l'Europe, une religion étrangère au gouvernement, et dont les premiers pas se sont presque toujours faits à son insçu ; une morale répandue sans ordre, sans précision, dans des livres obscurs et susceptibles d'une seule bonne interprétation, entre une

infinité de mauvaises ; une autorité en proie aux prêtres et aux souverains, qui se disputent tour-à-tour le droit de commander aux hommes ; des loix politiques et civiles sans cesse en contradiction avec la religion dominante, qui condamne l'inégalité et l'ambition ; une administration inquiète et entreprenante, qui, pour dominer avec plus d'empire, oppose continuellement une partie de l'état à l'autre partie : tous ces germes de trouble doivent entretenir dans les esprits une fermentation violente. Est-il surprenant qu'au milieu de ces mouvemens, la nature s'éveille et crie au fond de cœurs : *L'homme est né libre* !

Mais, sous le joug d'une religion qui consacre la tyrannie, en fondant le trône sur l'autel ; qui semble imposer silence à l'ambition, en permettant la volupté ; qui favorise la paresse naturelle, en interdisant les opérations de l'esprit : il n'y a point d'espérance pour les grandes révolutions. Aussi les Turcs, qui égorgent si souvent leur maître, n'ont-ils jamais pensé à changer leur gouvernement. Cette idée est au-dessus de leurs ames énervées et corrompues. C'en étoit donc fait de la liberté du monde entier ; elle étoit perdue, si le peuple de la chrétienté, le plus supers-

tieux, et peut-être le plus esclave, n'eût arrêté le progrès du fanatisme des Musulmans, et brisé le cours impétueux de leurs conquêtes, en leur coupant le nerf des richesses. Albuquerque fit plus. Après avoir pris des mesures efficaces pour qu'aucun vaisseau ne pût passer de la mer d'Arabie dans les mers des Indes, il chercha à se donner l'empire du golfe Persique.

XIV. *Les Portugais acquièrent la domination dans le golfe Persique.*

Au débouché du détroit de Moçandon, qui conduit dans ce bras de mer, est située l'île de Gerun. C'est sur ce rocher stérile qu'un conquérant Arabe bâtit dans le onzième siècle une ville, devenue, avec le tems, la capitale d'un royaume qui, d'un côté, s'étendoit assez avant dans l'Arabie, et de l'autre dans la Perse. Ormuz avoit deux bons ports; il étoit grand, peuplé, fortifié. Il ne devoit ses richesses et sa puissance qu'à sa situation. Il servoit d'entrepôt au commerce de la Perse avec les Indes; commerce très-considérable dans un tems où les Persans faisoient passer par les ports de Syrie, ou par Caffa, la plupart des marchandises qui ve-

noient de l'Asie en Europe. Dans les saisons qui permettoient l'arrivée des marchands étrangers, Ormuz étoit la ville la plus brillante et la plus agréable de l'Orient. On y voyoit des hommes de presque toutes les parties de la terre faire un échange de leurs denrées, et traiter leurs affaires avec une politesse et des égards peu connus dans les autres places de commerce.

Ce ton étoit donné par les marchands du port, qui communiquoient aux étrangers une bonne partie de leur affabilité. Leurs manières, le bon ordre qu'ils entretenoient dans leur ville, les commodités, les plaisirs de toute espèce qu'ils y rassembloient : tout concouroit, avec les intérêts du commerce, à y attirer les négocians. Le pavé des rues étoit couvert de nattes très-propres, et en quelques endroits de tapis. Des toiles qui s'avançoient du haut des maisons, rendoient les ardeurs du soleil supportables. On voyoit des cabinets à la façon des Indes, ornés de vases dorés ou de porcelaine, qui contenoient des arbustes fleuris, ou des plantes aromatiques. On trouvoit dans les places des chameaux chargés d'eau. On prodiguoit les vins de Perse, ainsi que les parfums et

les alimens les plus exquis. On entendoit la meilleure musique de l'Orient. Ormuz étoit rempli de belles filles des différentes contrées de l'Asie, instruites dès l'enfance dans tous les arts qui varient et augmentent la volupté. On y goûtoit enfin toutes les délices que peuvent attirer et réunir l'abord des richesses, un commerce immense, un luxe ingénieux, un peuple poli et des femmes galantes.

A son arrivée dans les Indes, Albuquerque commença par ravager les côtes, par piller les villes dépendantes d'Ormuz. Ces dévastations, qui sont plus d'un brigand que d'un conquérant, n'entroient pas naturellement dans son caractère : mais il se les permettoit, dans l'espérance d'engager une puissance, qu'il n'étoit pas en état de réduire par la force, à se présenter d'elle-même au joug qu'il vouloit lui donner. Lorsqu'il crut avoir inspiré une terreur nécessaire à ses desseins, il se présenta devant la capitale, dont il somma le roi de se rendre tributaire du Portugal, comme il l'étoit de la Perse. Cette proposition fut reçue comme elle devoit l'être. Une flotte composée de bâtimens Ormuziens, Arabes et Persans, vint combattre l'escadre

d'Albuquerque, qui détruisit toutes ces forces avec cinq vaisseaux. Le roi, découragé, consentit que le vainqueur construisît une citadelle, qui devoit également dominer la ville et ses deux ports.

Albuquerque qui connoissoit le prix du tems, ne perdit pas un moment pour hâter cette construction. Il travailloit comme le dernier des siens. Cette activité n'empêcha pas qu'on ne remarquât le peu de monde qu'il avoit. Atar, qui, par des révolutions communes en Orient, étoit parvenu de l'esclavage au ministère, rougit d'avoir sacrifié l'état à une poignée d'étrangers. Plus habile à manier les ressorts de la politique que ceux de la guerre, il résolut de réparer par des artifices le mal qu'il avoit fait par sa lâcheté. Il sut gagner, corrompre, désunir et brouiller si bien les Portugais entre-eux et avec leur chef, qu'ils furent cent fois sur le point d'en venir aux mains. Cette animosité qui augmentoit toujours, les détermina à se rembarquer, au moment qu'on les avertit qu'il y avoit un complot pour les égorger. Albuquerque, qui s'affermissoit dans ses idées par les obstacles et par les murmures, prit le parti d'affamer la place, et de fermer le passage à

tous les secours. Sa proie ne lui pouvoit échapper, lorsque trois de ses capitaines l'abandonnèrent honteusement avec leurs vaisseaux. Pour justifier leur désertion, ils ajoutèrent à la noirceur de leur infidélité, celle d'imputer à leur général les crimes les plus atroces.

Cette trahison força Albuquerque à renvoyer l'exécution de son projet au tems qu'il savoit n'être pas éloigné, où il auroit à sa disposition toutes les forces de sa nation. Dès qu'il fut devenu vice-roi, il reparut devant Ormuz avec un appareil, auquel une cour corrompue, un peuple amolli, ne se crurent pas en état de résister. On se soumit. Le souverain de la Perse osa demander un tribut au vainqueur. Albuquerque fit apporter devant l'envoyé, des boulets, des grenades et des sabres. *Voilà*, lui dit-il, *la monnoie des tributs que paie le roi de Portugal.*

Après cette expédition, la puissance Portugaise se trouva assez solidement établie dans les golfes d'Arabie et de Perse, sur la côte de Malabar, pour qu'on pût songer à l'étendre dans l'Est de l'Asie.

XV. *Établissement des Portugais à Ceylan.*

Il se présentoit d'abord à Albuquerque l'île de Ceylan, qui a quatre-vingts lieues

de long, sur trente dans sa plus grande largeur. Dans les siècles les plus reculés, elle étoit très-connue sous le nom de Taprobane. Le détail des révolutions qu'elle doit avoir éprouvées, n'est pas venu jusqu'à nous. Tout ce que l'histoire nous apprend de remarquable, c'est que les loix y furent autrefois si respectées, que le monarque n'étoit pas plus dispensé de leur observation que le dernier des citoyens. S'il les violoit, il étoit condamné à la mort; mais avec cette distinction, qu'on lui épargnoit les humiliations du supplice. Tout commerce, toute consolation, tous les secours de la vie, lui étoient réfusés; et il finissoit misérablement ses jours dans cette espèce d'excommunication.

Si les peuples connoissoient leurs prérogatives, cet ancien usage de Ceylan subsisteroit dans toutes les contrées de la terre; et tant que les loix ne seront faites que pour les sujets, ceux-ci s'appelleront comme ils voudront; ils ne seront que des esclaves. La loi n'est rien, si ce n'est pas un glaive qui se promène indistinctement sur toutes les têtes, et qui abat ce qui s'éleve au-dessus du plan horisontal sur lequel il se meut. La loi ne commande à personne ou commande

à tous. Devant la loi, ainsi que devant Dieu, tous sont égaux. Le châtiment particulier ne venge que l'infraction de la loi : mais le châtiment du souverain en venge le mépris. Qui osera braver la loi, si le souverain même ne la brave pas impunément ? La mémoire de cette grande leçon dure des siècles, et inspire un effroi plus salutaire que la mort de mille autres coupables.

Lorsque les Portugais abordèrent à Ceylan, ils la trouvèrent très-peuplée. Deux nations, différentes par les mœurs, par le gouvernement et par la religion, l'habitoient. Les Bedas, établis à la partie septentrionale de l'île, et dans le pays le moins abondant, sont partagés en tribus, qui se regardent comme une seule famille, et qui n'obéissent qu'à un chef, dont l'autorité n'est pas absolue. Ils sont presque nuds. Du reste, ce sont les mêmes mœurs et le même gouvernement qu'on trouve dans les montagnes d'Ecosse. Ces tribus, unies pour la défense commune, ont toujours vaillamment combattu pour leur liberté, et n'ont jamais attenté à celle de leurs voisins. On sait peu de chose de leur religion, et il est douteux qu'elles aient un culte. Elles ont peu de communication

avec les étrangers. On garde à vue ceux qui traversent les cantons qu'elles habitent. Ils y sont bien traités, et promptement renvoyés. La jalousie des Bedas pour leurs femmes, leur inspire en partie ce soin d'éloigner les étrangers, et ne contribue pas peu à les séparer de tous les peuples. Ils semblent être les habitans primitifs de l'île.

Une nation plus nombreuse et plus puissante, qu'on appelle les Chingulais, est maîtresse de la partie méridionale. En la comparant à l'autre, nous l'appellerions une nation polie. Ils ont ces habits et des despotes. Ils ont, comme les Indiens, la distinction des castes, mais une religion différente. Ils reconnoissent un être suprême; et au-dessous de lui, des divinités du second, du troisième ordre. Toutes ces divinités ont leurs prêtres. Ils honorent particulièrement dans les dieux du second ordre un Buddou, qui est descendu sur terre pour se rendre médiateur entre Dieu et les hommes. Les prêtres de Buddou sont des personnages fort importans à Ceylan. Ils ne peuvent jamais être punis par le prince, quand même ils auroient attenté à sa vie. Les Chingulais entendent la guerre. Ils ont su faire usage

de la nature de leur pays de montagnes, pour se défendre contre les Européens, qu'ils ont souvent vaincus. Ils sont fourbes, intéressés, complimenteurs, comme tous les peuples esclaves. Ils ont deux langues, celle du peuple et celle des savans. Par-tout où cet usage est établi, il a donné aux prêtres et au gouvernement un moyen de plus pour tromper les hommes.

Les deux peuples jouissoient des fruits, des grains, des pâturages qui abondoient dans l'île. On y trouvoit des éléphans sans nombre, des pierres précieuses, une grande quantité d'excellente cannelle. C'étoit sur la côte septentrionale et sur la côte de la Pêcherie, qui en est voisine, que se faisoit la pêche de perles la plus abondante de l'Orient. Les ports de Ceylan étoient les meilleurs de l'Inde, et sa position étoit au-dessus de tant d'avantages.

Les Portugais auroient dû, ce semble, établir toute leur puissance dans cette île. Elle est au centre de l'Orient. C'est le passage qui conduit dans les régions les plus riches. Avec peu de dépense en hommes et en argent, on seroit parvenu à la bien peupler, à la bien fortifier. Des escadres nombreuses, parties de

toutes les rades de cette île, auroient fait respecter le nom de ses maîtres dans toute l'Asie; et les vaisseaux qui auroient croisé dans ses parages, auroient facilement intercepté la navigation des autres nations.

Le vice-roi ne vit pas tous ces avantages. Il ne s'occupa point non plus de la côte de Coromandel, quoique plus riche que celle de Malabar. Cette dernière n'offroit que des marchandises de médiocre qualité, beaucoup de vivres, un peu de mauvaise cannelle, assez de poivre, du cardamome, sorte d'épicerie dont les orientaux font un grand usage. La côte de Coromandel fournit les plus belles toiles de coton qu'il y ait dans l'univers. Ses habitans, la plupart naturels du pays et moins mêlés d'Arabes et d'autres nations, sont les peuples les plus doux et les plus industrieux de l'Indostan. D'ailleurs, en remontant la côte de Coromandel vers le Nord, on trouve les mines de Golconde. De plus, cette côte est admirablement placée pour recevoir les marchandises de Bengale et d'autres contrées.

Cependant Albuquerque n'y fit point d'établissement. Ceux de Saint-Thomé et de Négapatan ne furent formés qu'après lui. Il savoit que cette côte est dépourvue de ports,

qu'elle est inabordable dans certains tems de l'année, et qu'alors des flottes n'y pourroient pas secourir des colonies. Enfin, il pensa qu'étant maîtres de Ceylan, ouvrage commencé par son prédécesseur d'Almeyda, et porté depuis à sa perfection, les Portugais le seroient du commerce de Coromandel, s'ils s'emparoient de Malaca. C'est à cette conquête qu'il se détermina.

XVI. *Les Portugais font la conquête de Malaca.*

Le pays, dont cette ville étoit la capitale, est une langue de terre fort étroite, qui peut avoir cent lieues de long. Il ne tient au continent que par la côte du nord, où il confine à l'état de Siam, ou plutôt au royaume de Johor, qui en a été démembré. Tout le reste est baigné par la mer, qui le sépare de l'île de Sumatra, par un canal connu sous le nom de détroit de Malaca.

La nature avoit pourvu au bonheur des Malais. Un climat doux, sain et rafraîchi par les vents et les eaux sous le ciel de la Zone Torride; une terre prodigue de fruits délicieux, qui pourroient suffire à l'homme sauvage, ouverte à la culture de toutes les

productions nécessaires à la société; des bois d'une verdure éternelle; des fleurs qui naissent à côté des fleurs mourantes; un air parfumé des odeurs vives et suaves, qui, s'exhalant de tous les végétaux d'une terre aromatique, allument le feu de la volupté dans les êtres qui respirent la vie: la nature avoit tout fait pour les Malais; mais la société avoit tout fait contre eux.

Le gouvernement le plus dur avoit formé le peuple le plus atroce dans le plus heureux pays du monde. Les loix féodales, nées parmi les rochers et les chênes du Nord, avoient poussé des racines jusques sous l'équateur, au milieu des forêts et des campagnes chéries du ciel, où tout invitoit à jouir en paix d'une vie qui sembloit ne devoir s'abréger et se perdre que dans l'ivresse et l'excès des plaisirs. C'est là qu'un peuple esclave obéissoit à un despote, que représentoient vingt tyrans. Le despotisme d'un sultan sembloit s'être appesanti sur la multitude, en se subdivisant entre les mains des grands vassaux.

Cet état de guerre et d'oppression avoit mis la férocité dans tous les cœurs. Les bienfaits de la terre et du ciel, versés à Malaca, n'y avoient fait que des ingrats et des mal-

heureux. Des maîtres vendoient leur service, c'est-à-dire, celui de leurs esclaves, à qui pouvoit l'acheter. Ils arrachoient leurs serfs à l'agriculture. Une vie errante et périlleuse, sur mer et sur terre, leur convenoit mieux que le travail. Ce peuple avoit conquis un archipel immense, célèbre dans tout l'Orient sous le nom d'îles Malaises. Il avoit porté dans ses nombreuses colonies, ses loix, ses mœurs, ses usages, et, ce qu'il y avoit de singulier, la langue la plus douce de l'Asie.

Cependant Malaca étoit devenu, par sa situation, le plus considérable marché de l'Inde. Son port étoit toujours rempli de vaisseaux : les uns y arrivoient du Japon, de la Chine, des Philippines, des Moluques, des côtes orientales moins éloignées : les autres s'y rendoient du Bengale, de Coromandel, du Malabar, de Perse, d'Arabie et d'Afrique. Tous ces navigateurs y traitoient entre eux, et avec les habitans, dans la plus grande sécurité. L'attrait des Malais pour le brigandage, avoit enfin cédé à un intérêt plus sûr que les succès toujours vagues, toujours douteux de la piraterie.

Les Portugais voulurent prendre part à ce commerce de toute l'Asie. Ils se montrèrent

d'abord à Malaca comme simples négocians. Leurs usurpations dans l'Inde avoient rendu leur pavillon si suspect, et les Arabes communiquèrent si rapidement leur animosité contre ces conquérans, qu'on s'occupa du soin de les détruire. On leur tendit des pièges, où ils tombèrent. Plusieurs d'entr'eux furent massacrés, d'autres mis aux fers. Ce qui put échapper, regagna les vaisseaux, qui se sauvèrent au Malabar.

Albuquerque n'avoit pas attendu cette violence, pour songer à s'emparer de Malaca. Cependant elle dut lui être agréable, parce qu'elle donnoit à son entreprise un air de justice, propre à diminuer la haine qu'elle devoit naturellement attirer au nom Portugais. Le tems auroit affoibli une impression qu'il croyoit lui être avantageuse, il ne différa pas d'un instant sa vengeance. Cette activité avoit été prévue; et il trouva, en arrivant devant la place, au commencement de 1511, des dispositions faites pour le recevoir.

Un obstacle plus grand que cet appareil formidable, enchaîna pendant quelques jours la valeur du général chrétien. Son ami Araûjo étoit du nombre des prisonniers de la première expédition. On menaçoit de le faire

périr

périr, au moment où commenceroit le siège. Albuquerque étoit sensible, et il étoit arrêté par le danger de son ami, lorsqu'il en reçut ce billet : *Ne pensez qu'à la gloire et à l'avantage du Portugal; si je ne puis être un instrument de votre victoire, que je n'y sois pas au moins un obstacle.* La place fut attaquée et prise, après bien des combats douteux, sanglans et opiniâtres. On y trouva des trésors immenses, de grands magasins, tout ce qui pouvoit rendre la vie délicieuse, et l'on y construisit une citadelle, pour garantir la stabilité de la conquête.

Comme les Portugais se bornèrent à la possession de la ville, ceux des habitans, tous sectateurs d'un mahométisme fort corrompu, qui ne voulurent pas subir le nouveau joug, s'enfoncèrent dans les terres, ou se répandirent sur la côte. En perdant l'esprit de commerce, ils ont repris toute la violence de leur caractère. Ce peuple ne marche jamais sans un poignard, qu'il appelle *crid*. Il semble avoir épuisé toute l'invention de son génie sanguinaire, à forger cette arme meurtrière. Rien de si dangereux, que de tels hommes avec un tel instrument. Embarqués sur un vaisseau, ils poignardent tout l'équipage ou

milieu de la mer, comme les lions dans les déserts, pour être libres. Les tempêtes, les sables, les forêts, les montagnes et les cavernes, sont l'asyle et les remparts de tous les êtres indépendans. Malheur aux nations policées, qui voudront s'élever contre les forces et les droits des peuples insulaires et sauvages! Elles deviendront cruelles et barbares sans fruit; elles semeront la haine dans la dévastation, et ne recueilleront que l'opprobre et la vengeance.

Après la prise de Malaca, les rois de Siam, de Pégu, plusieurs autres consternés d'une victoire si fatale à leur indépendance, envoyèrent à Albuquerque des ambassadeurs pour le féliciter, lui offrir leur commerce, et lui demander l'alliance du Portugal.

XVII. *Etablissement des Portugais aux Moluques.*

Dans ces circonstances, une escadre détachée de la grande flotte, prit la route des Moluques. Ces îles, situées près du cercle équinoxial dans l'Océan Indien, sont, en y comprenant, comme on le fait communément, celles de Banda, au nombre de dix. La plus

grande n'a pas douze lieues de circuit, et les autres en ont beaucoup moins.

Cet archipel paroît avoir été vomi par la mer. On le croiroit avec fondement l'ouvrage de quelque feu souterrain. Des monts orgueilleux, dont la cime se perd dans les nues; des rochers énormes, entassés les uns sur les autres; des cavernes hideuses et profondes; des torrens qui se précipitent avec une violence extrême; des volcans, annonçent sans cesse une destruction prochaine : un pareil chaos fait naître cette idée, ou lui prête de la force.

On ignore comment ces îles furent d'abord peuplées : mais il paroît prouvé que les Javanois et les Malais leur ont donné successivement des loix. Leurs habitans étoient, au commencement du seizième siècle, des espèces de sauvages, dont les chefs, quoique décorés du nom de rois, n'avoient qu'une autorité bornée, et tout-à-fait dépendante des caprices de leurs sujets. Ils avoient ajouté, depuis peu, les superstitions du mahométisme à celles du paganisme, qu'ils avoient long-tems professé. Leur paresse étoit excessive. La chasse et la pêche étoient leur oc-

cupation unique, et ils ne connoissoient aucune espèce de culture. Cette inaction étoit favorisée par les ressources que leur fournissoit le cocotier.

Le cocotier, naturel dans presque toutes les régions de l'Inde, est un arbre d'une très-belle forme, qui s'élève à la hauteur de quarante et plus communément de soixante pieds. Il tient à la terre par un grand nombre de racines menues et fibreuses. Son tronc, légèrement courbé vers la base, est droit dans le reste de sa longueur, d'une forme cylindrique, d'une grosseur médiocre, marqué de plusieurs inégalités circulaires, formées par la base des feuilles qui sont tombées. Son bois léger et spongieux ne peut être employé, ni dans la construction des navires, ni dans aucun édifice solide; et les bateaux formés de ce bois, sont fragiles et de peu de durée. La tête du cocotier se couronne de dix ou douze feuilles aîlées, rétrécies vers le sommet, fort larges à leur origine, et couvertes dans leur premier âge d'un réseau particulier dont on fait des tamis. Leur côte principale, longue de douze pieds, est profondément sillonnée sur la surface intérieure. On forme avec ces feuilles les toits

des maisons ; on en fait des parasols, des voiles, des filets pour la pêche ; les plus jeunes même peuvent être substituées au papier, et recevoir l'impression des caractères tracés avec un stylet. Du milieu de cette touffe, s'élève une spathe ou enveloppe épaisse, membraneuse, roulée sur elle-même, renflée dans son milieu, et terminée en pointe. Lorsqu'elle est parvenue à une grosseur déterminée, elle s'ouvre d'un côté et laisse appercevoir un panicule fort considérable, dont chaque rameau porte deux fleurs femelles et un plus grand nombre de fleurs mâles. Celles-ci ont un calice à six divisions profondes et autant d'étamines ; dans celles-là, les étamines sont remplacées par un pistil, qui devient un fruit de forme ovale, légérement triangulaire, et de plus d'un demi-pied de diamètre. L'assemblage de plusieurs fruits tenant à un même panicule, se nomme régime. Le même arbre donne successivement plusieurs régimes dans une seule année.

Ce fruit a une écorce filandreuse, épaisse de trois doigts, connue sous le nom de caire, dont on fabrique quelques étoffes grossières et des cordages pour les vaisseaux. Elle recouvre une noix, fort dure, de la grosseur et

de la forme d'un petit melon, percée de trois trous à l'une de ses extrémités, propre à faire de petits vases et des ustensiles de ménage. La pulpe qui tapisse l'intérieur de cette noix, fournit une nourriture très-saine, dont on exprime au pressoir une huile qui est fort douce dans sa nouveauté, et d'un grand usage aux Indes. Elle contracte de l'amertume en vieillissant, et alors elle n'est bonne qu'à brûler. Le marc qui reste dans le pressoir, sert à nourrir les bestiaux, la volaille, et même le bas peuple dans des tems de disette. Le centre de la noix est rempli d'une eau claire, rafraîchissante, légèrement sucrée, qui sert à désaltérer le cultivateur et le voyageur. Dans les fruits anciens, cette eau se dissipe, et fait place à une amande qui remplit bientôt toute la cavité, et devient propre à la germination. On trouve quelquefois dans son intérieur une concrétion pierreuse, à laquelle les Indiens attachent de grandes vertus : ils la regardent comme le gage d'un heureux succès, et ne manquent guère de s'en munir dans leurs entreprises.

Les avantages qui viennent d'être rapportés, ne sont pas les seuls que procure le cocotier. Si l'on coupe la pointe des bourgeons

de fleurs avant leur parfait développement, il en découle une liqueur blanche, qui est reçue dans un vase attaché à leur extrémité. Bue dans sa nouveauté, elle est douce. C'est la manne du désert. Qui sait même si l'idée de celle-ci n'a pas été prise dans les livres plus Orientaux que ceux de l'Arabie ou de l'Égypte? L'Inde est, dit-on, le berceau de beaucoup de fables, d'allégories, de religions. Les curiosités de la nature sont une source féconde pour l'imposture; elle convertit des phénomènes singuliers en prodiges. L'histoire naturelle d'un pays devient surnaturelle dans un autre. Les faits, comme les plantes, s'altèrent en s'éloignant de leur origine. Les vérités se changent en erreurs; et la distance des tems et des lieux faisant disparoître les causes occasionnelles des fausses opinions, donne aux mensonges populaires un droit imprescriptible sur la confiance des ignorans et sur le silence des savans. Les uns n'osent douter, les autres n'osent disputer.

Quoi qu'il en soit des rapports qu'il peut y avoir entre la nourriture des Israélites et la boisson des Indiens, si la liqueur du cocotier ne s'évanouit pas au soleil comme la manne, elle ne tarde pas à s'aigrir et à se

convertir en un vinaigre utile. Distillée dans sa plus grande force, elle donne une eau-de-vie très-spiritueuse; et en la faisant bouillir avec un peu de chaux vive, on en tire du sucre de médiocre qualité. Les bourgeons qui donnent cette liqueur, avortent nécessairement, et ne se développent plus, parce qu'ils ont perdu la matière qui devoit servir à la formation et à l'accroissement des fruits.

Indépendamment du cocotier, les Moluques avoient une espèce particulière de palmier, qu'on nomme sagou. Cet arbre, commun dans les forêts de ces îles, diffère du précédent par ses feuilles plus longues, par son tronc beaucoup moins élevé, par ses fruits plus petits. Sa végétation est d'abord fort lente. Dans les commencemens, c'est un arbrisseau garni d'épines, qui rendent son approche difficile. Mais dès que sa tige est formée, elle s'élève en peu de tems à la hauteur de trente pieds sur environ six de circonférence, et perd insensiblement ses épines. Son écorce est épaisse d'un pouce. Tout l'intérieur est rempli d'une moëlle qui se réduit en farine. L'arbre qui semble ne croître que pour les besoins de l'homme, lui indique cette farine

par une poussière fine et blanche, dont se couvre la feuille. C'est une marque certaine de la maturité du sagou. Les Indiens coupent alors cet arbre par le pied, sans s'embarrasser des fruits dont ils ne font aucun cas ; et ils le dépècent en tronçons, pour en tirer la moëlle ou la farine qu'ils renferment. Après que cette substance a été délayée dans l'eau, on la coule à travers une espèce de tamis, qui retient les parties les plus grossières. Ce qui a passé est jetté dans des moules de terre, où la pâte sèche et durcit pour des années entières. On mange le sagou simplement délayé avec de l'eau, bouilli ou converti en pain. L'humanité des Indiens réserve la fleur de cette farine aux vieillards et aux malades. Elle est quelquefois réduite en une gelée blanche et très-délicate.

Un peuple sobre, indépendant, ennemi du travail, avoit vécu des siècles avec la farine de sagou et l'eau du cocotier, quand les Chinois, ayant abordé par hasard aux Moluques dans le moyen âge, y découvrirent le girofle et la muscade, deux épiceries précieuses que les anciens n'avoient pas connues. Le goût en fut bientôt répandu aux Indes, d'où il passa en Perse et en Europe.

Les Arabes, qui tenoient alors dans leurs mains presque tout le commerce de l'Univers, n'en négligèrent pas une si riche portion. Ils se jettèrent en foule vers ces îles devenues célèbres; et ils s'en étoient approprié les productions, lorsque les Portugais qui les poursuivoient par-tout, vinrent leur arracher cette branche de leur industrie. Les intrigues imaginées pour faire échouer ces conquérans, n'empêchèrent pas qu'on ne consentît à leur laisser bâtir un fort. Dès ce moment la cour de Lisbonne mit les Moluques au nombre de ses provinces, et elles ne tardèrent pas, en effet, à le devenir.

Tandis que les lieutenans d'Albuquerque enrichissoient leur patrie de productions uniques, ce général achevoit de soumettre le Malabar, qui avoit voulu profiter de son absence pour recouvrer quelque liberté. Tranquille, après ses nouveaux succès, dans le centre de ses conquêtes; il réprima la licence des Portugais; il rétablit l'ordre dans toutes les colonies; il affermit la discipline militaire, et se montra actif, prévoyant, sage, juste, humain, désintéressé. L'idée de ses vertus avoit fait une impression si profonde sur l'esprit des Indiens, que, long-tems après sa

mort, ils alloient à son tombeau, pour lui demander justice des vexations de ses successeurs. Il mourut à Goa en 1515, sans richesses, et dans la disgrace d'Emmanuel, auquel on l'avoit rendu suspect.

XVIII. *Causes de la grande énergie des Portugais.*

Si l'on doit être étonné du nombre de ses victoires et de la rapidité de ses conquêtes, quel droit n'ont pas à notre admiration les hommes intrépides auxquels il avoit l'honneur de commander ? Avoit-on vu jusqu'alors une nation avec si peu de puissance, faire de si grandes choses ? Il n'y avoit pas quarante mille Portugais sous les armes, et ils faisoient trembler l'empire de Maroc, tous les barbares d'Afrique, les Mammelus, les Arabes et tout l'Orient, depuis l'île d'Ormuz jusqu'à la Chine. Ils n'étoient pas un contre cent ; et ils attaquoient des troupes, qui, souvent avec des armes égales, disputoient leurs biens et leur vie jusqu'à l'extrémité. Quels hommes devoient donc être alors les Portugais, et quels ressorts extraordinaires en avoient fait un peuple de héros ?

Il y avoit près d'un siècle qu'ils combattoient contre

contre les Maures, lorsque le comte Henri, de la maison de Bourgogne, débarqua en Portugal avec plusieurs chevaliers François, dans le dessein d'aller faire la guerre en Castille sous le célèbre Cid, dont la réputation les avoit attirés. Les Portugais les invitèrent à les seconder contre les infidèles ; les chevaliers y consentirent et la plupart même s'établirent en Portugal. L'institution de la chevalerie, une de celles qui ont le plus élevé la nature humaine ; cet amour de la gloire substitué à celui de la patrie ; cet esprit épuré de la lie des siècles barbares, né des vices même du gouvernement féodal, pour en réparer ou tempérer les maux : la chevalerie reparut alors sur les bords du Tage, avec tout l'éclat qu'elle avoit eu dans sa naissance en France et en Angleterre. Les rois cherchèrent à la conserver, à l'étendre, par l'établissement de plusieurs ordres formés sur le modèle des anciens, et dont l'esprit étoit le même ; c'est-à-dire, un mêlange d'héroïsme, de galanterie et de dévotion.

Les rois élevoient encore l'esprit de la nation, par la sorte d'égalité avec laquelle ils traitoient la noblesse, et par les limites qu'ils donnèrent eux-mêmes à leur autorité. Ils as-

sembloient souvent les états-généraux, sans lesquels il n'y a point proprement de nation. Ce fut de ces états, qu'Alphonse reçut le sceptre après la prise de Lisbone. Ce fut avec eux, que ses successeurs donnèrent long-tems des loix. Plusieurs de ces loix étoient propres à inspirer l'amour des grandes choses. La noblesse étoit accordée à des services de distinction; à celui qui avoit tué ou pris un général ennemi, ou son écuyer; à celui qui, prisonnier chez les Maures, avoit refusé de racheter sa liberté par le sacrifice de sa religion. On ôtoit la noblesse à quiconque insultoit une femme, rendoit un faux témoignage, manquoit de fidélité, ou *déguisoit la vérité au roi*. Si cet usage a cessé, est-ce la faute des sujets qui n'ont pas osé dire la vérité aux souverains, ou la faute des souverains qui n'ont pas voulu l'entendre?

Les guerres que les Portugais avoient soutenues pour défendre leurs biens et leur liberté, étoient en même-tems des guerres de religion. Ils étoient remplis de ce fanatisme féroce, mais brillant, que les papes avoient répandu dans le tems des croisades. Les Portugais étoient donc des chevaliers armés pour leurs biens, leurs femmes, leurs enfans, et pour

leurs rois, chevaliers comme eux. C'étoient encore des croisés qui, défendant le christianisme, combattoient pour leur patrie. Ajoutez qu'ils étoient une petite nation, une puissance très-bornée : or ce n'est guère que dans les petits états, souvent en danger, qu'on sent pour la patrie un enthousiasme, que n'ont jamais connu les grands peuples qui jouissent de plus de sécurité.

Les principes d'activité, de force, d'élévation, de grandeur, qui étoient réunis à la fois dans cette nation, ne se perdirent pas après l'expulsion des Maures. On poursuivit ces ennemis de l'état et de la foi, jusqu'en Afrique. On eut quelques guerres contre les rois de Castille et de Léon. Enfin, pendant les tems qui précédèrent les expéditions de l'Inde, la noblesse, éloignée des villes et de la cour, conservoit dans ses châteaux les portraits et les vertus de ses pères.

Dès qu'il fut question de tenter des conquêtes en Afrique et en Asie, une passion nouvelle s'unit à tous les ressorts dont nous venons de parler, pour ajouter encore de la force au génie des Portugais. Cette passion, qui devoit d'abord exalter toutes les autres, mais anéantir bientôt leur principe généreux,

fut la cupidité. Ils partirent en foule pour aller s'enrichir, servir l'état et faire des conversions. Ils parurent dans l'Inde plus que des hommes, jusqu'à la mort d'Albuquerque. Alors les richesses, qui étoient l'objet et le fruit de leurs conquêtes, corrompirent tout. Les passions nobles firent place au luxe et aux jouissances, qui ne manquent jamais d'énerver les forces du corps et les vertus de l'ame. La foiblesse des successeurs du grand Emmanuel, les hommes médiocres qu'il choisit lui-même pour vices-rois des Indes, firent dégénérer peu-à-peu les Portugais.

Cependant Lopès-Soarez, qui prit la place d'Albuquerque, succéda à ses projets. Il abolit une coutume barbare, établie dans le pays de Travancor, près de Calicut. Ces peuples consultoient des sorciers sur la destinée de leurs enfans. Si les devins promettoient à ces enfans une destinée heureuse, on les laissoit vivre; s'ils les menaçoient de quelques grands malheurs, on les égorgeoit. Soarez fit conserver ces enfans. Il eut à lutter quelque tems contre les mouvemens dont sa nation étoit ménacée aux Indes. Lorsqu'il fut délivré de cette inquiétude, il ne songea plus qu'à s'ouvrir la route de la Chine.

XIX. *Arrivée des Portugais à la Chine. Idée générale de cet empire.*

Le grand Albuquerque en avoit formé le dessein. Il avoit rencontré à Malaca des vaisseaux et des négocians Chinois ; et il avoit pris la plus haute idée d'une nation, dont les derniers matelots avoient plus de politesse, d'attachement aux bienséances, de douceur et d'humanité, qu'il n'y en avoit alors en Europe dans la noblesse même. Il invita les Chinois à continuer leur commerce dans Malaca. Il apprit d'eux des détails sur la puissance, la richesse, les mœurs de leur vaste empire, et il fit part de ses découvertes à la cour de Portugal.

On n'avoit aucune idée, en Europe, de la nation Chinoise. Le Vénitien Marc-Paul, qui avoit fait par terre le voyage de la Chine, en avoit donné une relation qui avoit passé pour fabuleuse. Elle étoit conforme, cependant, à ce que manda depuis Albuquerque. On ajouta foi au témoignage de ce capitaine ; on crut ce qu'il disoit du riche commerce qu'on pourroit faire dans cette contrée.

Une escadre partit de Lisbonne en 1518, pour y porter un ambassadeur. Quand elle fut

arrivée aux îles voisines de Canton, elle ne tarda pas à être entourée de navires Chinois, qui vinrent la reconnoître. Ferdinand d'Andreade, qui en étoit le chef, ne se mit point en défense : il laissa visiter ses vaisseaux ; il fit part aux mandarins qui commandoient à Canton du sujet de son arrivée, et il leur remit l'ambassadeur, qui fut conduit à Pekin.

Cet ambassadeur rencontroit dans sa route des merveilles, qui l'étonnoient à tout moment. La grandeur des villes ; la multitude des villages ; la quantité des canaux, dont les uns sont navigables et traversent l'empire, et les autres contribuent à la fertilité des terres ; l'art de cultiver ces terres ; l'abondance et la variété de leurs productions ; l'extérieur sage et doux des peuples ; ce commerce continuel de bons offices, dont les campagnes, les grands chemins donnent le spectacle ; le bon ordre au milieu d'un peuple innombrable, que l'industrie entretient dans une agitation très-vive : tout cela dut surprendre l'ambassadeur Portugais, accoutumé aux mœurs barbares et ridicules de l'Europe.

XX. *Etat de la Chine, selon ses panégyristes.*

Arrêtons-nous sur ce peuple, si diversement jugé par les Européens. Au tableau qu'en ont tracé ses panégyristes, opposons celui qui vient de ses détracteurs. Peut-être sortira-t-il de ce contraste quelque lumière propre à rapprocher les opinions.

L'histoire d'une nation si bien policée, disent ses partisans, est proprement l'histoire des hommes : tout le reste de la terre est une image du chaos où étoit la matière avant la formation du monde. C'est par une continuité de destructions que la société s'est essayée à l'ordre, à l'harmonie. Les états et les peuples y sont nés les uns des autres comme les individus ; avec cette différence, que dans les familles la nature pourvoit à la mort des uns, à la naissance des autres, par des voies constantes et régulières. Mais dans les états, la société trouble et rompt cette loi par un désordre où l'on voit, tantôt les anciennes monarchies étouffer au berceau les républiques naissantes, et tantôt un peuple informe et sauvage, engloutir dans ses irruptions une foule d'états brisés et démembrés.

La Chine a résisté seule à cette fatalité. Cet empire, borné au Nord par la Tartarie Russe, au Midi par les Indes, à l'Occident par le Thibet, à l'Orient par l'Océan, embrasse presque toute l'extrémité orientale du continent de l'Asie. Son circuit est de plus de dix-huit cens lieues. On lui donne une durée suivie de quatre mille ans, et cette antiquité n'a rien de surprenant. C'est la guerre, le fanatisme, le malheur de notre situation, qu'il faut accuser de la briéveté de notre histoire et de la petitesse de nos nations, qui se sont succédées et détruites avec rapidité. Mais les Chinois, enfermés et garantis de tous côtés par les eaux et les déserts, ont pu, comme l'ancienne Egypte, former un état durable. Dès que leurs côtes et le milieu de leur continent ont été peuplés et cultivés; tout ce qui environnoit ces heureux habitans a dû se réunir à eux comme à un centre d'attraction; et les petites peuplades errantes ou cantonnées, ont dû s'attacher de proche en proche à une nation qui ne parle presque jamais des conquêtes qu'elle a faites, mais des guerres qu'elle a souffertes : plus heureuse d'avoir policé ses vainqueurs, que si elle eût détruit ses ennemis.

Une région si anciennement policée, doit porter par-tout les traces antiques et profondes de l'industrie. Les plaines ont été unies autant qu'il étoit possible. La plupart n'ont conservé que la pente qu'exigeoit la facilité des arrosemens, regardés, avec raison comme un des plus grands moyens de l'agriculture. On n'y voit que peu d'arbres, même utiles, parce que les fruits déroberoient trop de suc aux grains. Comment y trouveroit-on ces jardins remplis de fleurs, de gazons, de bosquets, de jets-d'eau, dont la vue, propre à réjouir des spectateurs oisifs, semble interdite au peuple et cachée à ses yeux, comme si l'on craignoit de lui montrer un larcin fait à sa subsistance? La terre n'y est pas surchargée de ces parcs, de ces forêts immenses qui fournissent moins de bois aux besoins de l'homme, qu'ils ne détruisent de guérêts et de moissons en faveur des bêtes qu'on y enferme pour le plaisir des grands et le désespoir du laboureur. A la Chine, le charme des maisons de campagne se réduit à une situation heureuse; à des cultures agréablement diversifiées; à des arbres irrégulièrement plantés; à quelques monceaux d'une pierre poreuse, qu'on pren-

droit de loin pour des rochers ou pour des montagnes.

Les coteaux sont généralement coupés en terrasses, soutenues par des murailles sèches. On y reçoit les pluies et les sources dans des réservoirs pratiqués avec intelligence. Souvent même les canaux et les rivières qui baignent le pied d'une colline, en arrosent la cime et la pente, par un effet de cette industrie qui, simplifiant et multipliant les machines, a diminué le travail des bras, et fait avec deux hommes ce que mille ne savent point faire ailleurs. Ces hauteurs donnent ordinairement par an trois récoltes. A une espèce de radis qui fournit l'huile, succède le coton, qui, lui-même, est remplacé par des patates. Cet ordre de culture n'est pas invariable, mais il est commun.

On voit sur la plupart des montagnes, qui refusent de la nourriture aux hommes, des arbres nécessaires pour la charpente des édifices, pour la construction des vaisseaux. Plusieurs renferment des mines de fer, d'étain, de cuivre, proportionnées aux besoins de l'empire. Celles d'or ont été abandonnées; soit qu'elles ne se soient pas trouvées assez abondantes pour payer les travaux qu'elles exigeoient; soit que les parties que les tor-

sens en détachent, aient été jugées suffisantes pour tous les échanges.

La mer qui change de bords comme les rivières de lit, mais dans des espaces de tems proportionnés aux masses d'eau; la mer qui fait un pas en dix siècles, mais dont chaque pas fait cent révolutions sur le globe, couvroit autrefois les sables qui forment aujourd'hui le Nankin et le Tche-Kiang. Ce sont les plus belles provinces de l'empire. Les Chinois ont repoussé, contenu, maîtrisé l'Océan, comme les Egyptiens domptèrent le Nil. Ils ont rejoint au Continent des terres que les eaux en avoient séparées. Ces peuples opposent à l'action de l'Univers, la réaction de l'industrie; tandis que les nations les plus célèbres ont secondé, par la fureur des conquêtes, les mains dévorantes du tems dans la dévastation du globe, ils combattent et retardent les progrès successifs de la destruction universelle, par des efforts qui paroîtroient surnaturels, s'ils n'étoient continuels et sensibles.

A la culture de la terre, cette nation ajoute, pour ainsi dire, la culture des eaux. Du sein des rivières, qui, communiquant

entre elles par des canaux, coulent le long de la plupart des villes, on voit s'élever des cités flottantes, formées du concours d'une infinité de bateaux remplis d'un peuple qui ne vit que sur les eaux, et ne s'occupe que de la pêche. L'Océan, lui-même, est couvert et sillonné de milliers de barques, dont les mats ressemblent de loin à des forêts mouvantes. Anson reproche aux pêcheurs, établis sur ces bâtimens, de ne s'être pas distraits un moment de leur travail pour considérer son vaisseau, le plus grand qui jamais eût mouillé dans ces parages. Mais cette insensibilité pour une chose qui paroissoit inutile aux matelots Chinois, quoiqu'elle ne fût pas étrangère à leur profession, prouve peut-être le bonheur d'un peuple qui compte pour tout l'occupation, et la curiosité pour rien.

Les cultures ne sont pas les mêmes dans tout l'empire. Elles varient suivant la nature des terreins et la diversité des climats. Dans les provinces basses et méridionales, on demande à la terre un riz qui est continuellement submergé, qui devient fort gros, et qu'on recolte deux fois chaque année. Sur les lieux élevés et secs de l'intérieur du pays,

le sol produit un riz qui a moins de volume, moins de goût, moins de substance, et qui ne récompense qu'une fois l'an les travaux du laboureur. Au Nord, on trouve tous les grains qui nourrissent les peuples de l'Europe : ils y sont aussi abondans et d'aussi bonne qualité que dans nos plus fertiles contrées. D'une extrémité de la Chine à l'autre, l'on voit une grande abondance de légumes. Cependant ils sont plus multipliés au Sud, où, avec le poisson, ils tiennent lieu au peuple de la viande, dont l'usage est général dans d'autres provinces. Mais, ce qu'on connoît, ce qu'on pratique universellement, c'est l'amélioration des terres. Tout engrais est conservé, tout engrais est mis à profit avec la vigilance la plus éclairée; et ce qui sort de la terre féconde y rentre pour la féconder encore. Ce grand système de la nature, qui se réproduit de ses débris, est mieux entendu, mieux suivi à la Chine que dans tous les autres pays du monde.

La première source de l'économie rurale des Chinois, est le caractère de la nation la plus laborieuse que l'on connoisse, et l'une de celles dont la constitution physique exige le moins de repos. Tous les jours de l'année

sont pour elle des jours de travail, excepté le premier, destiné aux visites réciproques des familles, et le dernier, consacré à la mémoire des ancêtres. L'un est un devoir de société, l'autre un culte domestique. Chez ce peuple de sages, tout ce qui lie et civilise les hommes est religion, et la religion elle-même n'est que la pratique des vertus sociales. C'est un peuple mûr et raisonnable, qui n'a besoin que du frein des loix civiles pour être juste. Le culte intérieur est l'amour de ses pères, vivans ou morts; le culte public est l'amour du travail; et le travail le plus religieusement honoré, c'est l'agriculture.

On y révère la générosité de deux empereurs, qui, préférant l'état à leur famille, écartèrent leurs propres enfans du trône pour y faire asseoir des hommes tirés de la charrue. On y vénère la mémoire de ces laboureurs qui jettèrent les germes du bonheur et de la stabilité de l'empire, dans le sein fertile de la terre; source intarissable de la reproduction des moissons, et de la multiplication des hommes.

A l'exemple de ces rois agricoles, tous les empereurs de la Chine le sont devenus par état. Une de leurs fonctions publiques, est

d'ouvrir la terre au printems, avec un appareil de fête et de magnificence qui attire, des environs de la capitale, tous les cultivateurs. Ils courent en foule, pour être témoins de l'honneur solemnel que le prince rend au premier de tous les arts. Ce n'est plus, comme dans les fables de la Grèce, un Dieu qui garde les troupeaux d'un roi : c'est le père des peuples, qui, la main appesantie sur le soc, montre à ses enfans les véritables trésors de l'état. Bientôt après il revient au champ qu'il a labouré lui-même, y jetter les semences que la terre demande. L'exemple du prince est suivi dans toutes les provinces; et dans la même saison, les vices-rois y répètent les mêmes cérémonies en présence d'une multitude de laboureurs. Les Européens qui ont été témoins de ces solemnités à Canton, ne peuvent en parler sans attendrissement. Ils nous font regretter que cette fête politique, dont le but est d'encourager au travail, ne soit pas substituée dans nos climats à tant de fêtes religieuses, qui semblent inventées par la fainéantise pour la stérilité des campagnes.

Ce n'est pas qu'on doive se persuader que la cour de Pekin se livre sérieusement à des

travaux champêtres : les arts de luxe sont trop avancés à la Chine, pour que ces démonstrations ne soient pas une pure cérémonie. Mais la loi qui force le prince à honorer ainsi la profession des laboureurs, doit tourner au profit de l'agriculture. Cet hommage, rendu par le souverain à l'opinion publique, contribue à la perpétuer, et l'influence de l'opinion, est le premier de tous les ressorts du gouvernement.

Cette influence est entretenue à la Chine par les honneurs accordés à tous les laboureurs, qui se distinguent dans la culture des terres. Si quelqu'un d'eux a fait une découverte utile à sa profession, il est appellé à la cour pour éclairer le prince; et l'état le fait voyager dans les provinces, pour former les peuples à sa méthode. Enfin dans un pays où la noblesse n'est pas un souvenir héréditaire, mais une récompense personnelle; dans un pays où l'on ne distingue, ni la noblesse, ni la roture, mais le mérite; plusieurs des magistrats et des hommes élevés aux premières charges de l'empire, sont choisis dans des familles uniquement occupées des travaux de la campagne.

Ces encouragemens qui tiennent aux mœurs,

sont encore appuyés par les meilleures institutions politiques. Tout ce qui, de sa nature, ne peut être partagé, comme la mer, les fleuves, les canaux, est en commun ; tous en ont la jouissance, personne n'en a la propriété. La navigation, la pêche, la chasse, sont libres. Un citoyen qui possède un champ acquis ou transmis, ne se le voit pas disputer par les abus tyranniques des loix féodales. Les prêtres même, si hardis par-tout à former des prétentions sur les terres et sur les hommes, n'ont jamais osé le tenter à la Chine. Ils y sont, à la vérité, infiniment trop multipliés, et y jouissent, quoique souvent mendians, de possessions trop vastes : mais du moins ne perçoivent-ils pas sur les travaux des citoyens un odieux tribut. Un peuple éclairé n'auroit pas manqué de voir un fou dans un bonze, qui auroit soutenu que les aumônes qu'il recevoit, étoient une rétribution due à la sainteté de son caractère.

La modicité des impôts achève d'assurer les progrès de l'agriculture. A l'exception des douanes établies dans les ports de mer, on ne connoît que deux tributs dans l'empire. Le premier, qui est personnel, est payé par chaque citoyen, depuis vingt jusqu'à soixante

ans dans la proportion de ses facultés. Le second, qui porte sur les productions, se réduit au dixième, au vingtième, au trentième, suivant la qualité du sol. Sans doute quelques empereurs, quelques ministres auront tenté d'étendre, de multiplier les taxes : mais comme c'est une entreprise longue, et qu'il n'y a pas d'homme qui puisse se flatter de vivre assez pour en voir le succès, on y aura renoncé. Les méchans veulent jouir sans délai, et c'est ce qui les distingue des bons administrateurs. Ceux-ci se contentent de méditer des projets, et de répandre des vérités utiles, sans espérance de les voir eux-mêmes prospérer ; mais ils aiment la génération à naître, comme la génération vivante.

La manière de lever les contributions à la Chine, est aussi paternelle que les contributions même. L'unique peine qu'on impose aux contribuables, trop lents à s'acquitter des charges publiques de l'impôt, est qu'on envoie chez eux des vieillards, des infirmes et des pauvres, pour y vivre à leurs dépens, jusqu'à ce qu'ils aient payé leur dette à l'état. C'est la commisération, c'est l'humanité qu'on va solliciter dans le cœur du citoyen, par le spectacle de la misère, par les cris et les

pleurs de la faim, et non pas révolter son ame, et soulever son indignation par les recherches et les visites importunes de la finance Européenne, par la violence des saisies, par les menaces d'une soldatesque insolente, qui vient s'établir, à discrétion, dans une maison ouverte aux cent bouches du fisc.

Des mandarins perçoivent en nature la dixme des terres, et en argent la capitation. Les officiers municipaux versent ces produits dans le trésor de l'état, par les mains du receveur de la province. La destination de ce revenu prévient les infidélités dans la perception. On sait qu'une partie de cette redevance est employée à la nourriture du magistrat et du soldat. Le prix de la portion des récoltes qu'on a vendue, ne sort du fisc que pour les besoins publics. Enfin, il en reste dans les magasins pour les tems de disette, où l'on rend au peuple ce qu'il avoit comme prêté dans les tems d'abondance.

Des peuples, qui jouissoient de tant d'avantages, ont dû se multiplier prodigieusement dans une région où les femmes sont extrêmement fécondes; où rien n'est si rare que la débauche; où l'étendue des droits paternels inspire nécessairement la passion d'une pos-

rité nombreuse ; où il règne dans les fortunes une égalité que la différence des conditions rend ailleurs impossibles ; où le genre de vie est généralement simple, peu dispendieux, et tend toujours à la plus austère économie ; où les guerres ne sont, ni fréquentes, ni meurtrières ; où le célibat est proscrit par les mœurs ; où la salubrité du climat repousse les épidémies. Aussi n'y a-t-il pas dans l'Univers de contrée aussi peuplée. Elle l'est même trop puisque les annales de l'empire attestent qu'il y a peu de mauvaises récoltes qui n'occasionnent des révoltes.

Il ne faut pas chercher ailleurs les causes qui, à la Chine, arrêtent les progrès du despotisme. Ces révolutions fréquentes supposent un peuple assez éclairé pour sentir que le respect qu'il porte au droit de la propriété, que la soumission qu'il accorde aux loix, ne sont que des devoirs du second ordre, subordonnés aux droits imprescriptibles de la nature, qui n'a dû former des sociétés que pour le besoin de tous les hommes qui les composent. Ainsi, lorsque les choses de première nécessité viennent à manquer, les Chinois ne reconnoissent plus une puissance qui ne les nourrit pas. C'est le devoir de con-

server les peuples, qui fait le droit des rois. Ni la religion, ni la morale, ne dictent d'autres maximes à la Chine.

L'empereur sait qu'il règne sur une nation qui n'est attachée aux loix qu'autant qu'elles font son bonheur. Il sait que s'il se livroit un moment à cet esprit de tyrannie, ailleurs si commun et si contagieux, des secousses violentes le précipiteroient du trône. Ainsi placé à la tête d'un peuple qui l'observe et qui le juge, il ne s'érige pas en un phantôme religieux, à qui tout est permis. Il ne déchire pas le contrat inviolable qui l'a mis sur le trône. Il est si convaincu que le peuple connoît ses droits et les sait défendre, que, lorsqu'une province murmure contre le mandarin qui la gouverne, il le révoque sans examen, et le livre à un tribunal qui le poursuit, s'il est coupable. Mais ce magistrat fût-il innocent, il ne seroit pas remis en place. C'est un crime en lui d'avoir pu déplaire au peuple. On le traite comme un instituteur ignorant, qui priveroit un pere de l'amour que ses enfans lui portoient. Une complaisance, qui entretiendroit ailleurs une fermentation continuelle, et qui y seroit la source d'une infinité d'intrigues, n'a nul inconvénient à la

Chine, où les habitans sont naturellement doux et justes, et où le gouvernement est constitué de manière que ses délégués n'ont que rarement des ordres rigoureux à exécuter.

Cette nécessité où est le prince d'être juste, doit le rendre plus sage et plus éclairé. Il est à la Chine, ce qu'on veut faire croire aux autres princes qu'ils sont par-tout, l'idole de la nation. Il semble que les mœurs et les loix y tendent, de concert, à établir cette opinion fondamentale, que la Chine est une famille dont l'empereur est le patriarche. Ce n'est pas comme conquérant, ce n'est pas comme législateur, qu'il a de l'autorité; c'est comme père; c'est en père qu'il est censé gouverner, récompenser et punir. Ce sentiment délicieux lui donne plus de pouvoir que tous les soldats du monde et les artifices des ministres n'en peuvent donner aux despotes des autres nations. On ne sauroit imaginer quel respect, quel amour les Chinois ont pour leur empereur, ou, comme ils le disent, pour le père commun, pour le père universel.

Ce culte public est fondé sur celui qui est établi par l'éducation domestique. A la Chine, un père, une mère, conservent une autorité

absolue sur leurs enfans, à quelque âge, à quelque dignité que ceux-ci soient parvenus. Le pouvoir paternel et l'amour filial, sont le ressort de cet empire : c'est le soutien des mœurs : c'est le lien qui unit le prince aux sujets, les sujets au prince, et les citoyens entre eux. Le gouvernement des Chinois est revenu, par les degrés de sa perfection, au point d'où tous les autres sont partis, et d'où ils semblent s'éloigner pour jamais, au gouvernement patriarchal, qui est celui de la nature même.

Cependant cette morale sublime, qui perpétue depuis tant de siècles le bonheur de l'empire Chinois, se seroit peut-être insensiblement altérée, si des distinctions chimériques attachées à la naissance, eussent rompu cette égalité primitive, que la nature établit entre les hommes, et qui ne doit céder qu'aux talens et aux vertus. Dans tous nos gouvernemens d'Europe, il est une classe d'hommes qui apportent, en naissant, une supériorité indépendante de leurs qualités morales. On n'approche de leur berceau qu'avec respect. Dans leur enfance, tout leur annonce qu'ils sont faits pour commander aux autres. Bientôt ils s'accoutument à penser qu'ils sont

d'une espèce particulière ; et sûrs d'un état et d'un rang, ils ne cherchent plus à s'en rendre dignes.

Cette institution, à laquelle on a dû tant de ministres médiocres, de magistrats ignorans, et de mauvais généraux ; cette institution n'a point lieu à la Chine. Il n'y a point de noblesse héréditaire. La fortune de chaque citoyen commence et finit avec lui. Le fils du premier ministre de l'empire, n'a d'autres avantages, au moment de sa naissance, que ceux qu'il peut avoir reçus de la nature. On anoblit quelquefois les aïeux d'un homme qui a rendu des services importans : mais cette distinction purement personnelle, est enfermée avec lui dans le tombeau ; et il ne reste à ses enfans que le souvenir et l'exemple de ses vertus.

Une égalité si parfaite, permet de donner aux Chinois une éducation uniforme, et de leur inspirer des principes semblables. Il n'est pas difficile de persuader à des hommes nés égaux, qu'ils sont tous frères. Il y a tout à gagner pour eux dans cette opinion ; il y auroit tout à perdre dans l'opinion contraire. Un Chinois qui voudroit sortir de cette fraternité générale, deviendroit dès-lors un être

isolé et malheureux : il seroit étranger au milieu de sa patrie.

A la place de ces distinctions frivoles, que la naissance établit entre les hommes, dans presque tout le reste de l'univers, le mérite personnel en établit de réelles à la Chine. Sous le nom de mandarins lettrés, un corps d'hommes sages et éclairés, se livrent à toutes les études qui peuvent les rendre propres à l'administration publique. Ce sont les talens et les connoissances qui font seules admettre dans ce corps respectable. Les richesses n'y donnent aucun droit. Les mandarins choisissent eux-mêmes ceux qu'ils jugent à propos de s'associer ; et ce choix est toujours précédé d'un examen rigoureux. Il y a différentes classes de mandarins, et l'on s'élève des uns aux autres, non point par l'ancienneté mais par le mérite.

C'est parmi ces mandarins que l'empereur, par un usage aussi ancien que l'empire même, choisit les ministres, les magistrats, les gouverneurs de province ; en un mot, tous les administrateurs qui, sous différentes qualités, sont appellés à prendre part au gouvernement. Son choix ne peut guère tomber que sur des sujets capables, éprouvés ; et le bon-

heur des peuples est ordinairement confié à des hommes vraiment dignes de le faire.

Au moyen de cette constitution, il n'y a de dignité héréditaire, que celle de l'empereur : et l'empire même ne passe pas toujours à l'aîné des princes ; mais à celui que l'empereur et le conseil suprême des mandarins en jugent le plus digne. Aussi, l'émulation de la gloire et de la vertu règne-t-elle jusque dans la famille impériale. C'est le mérite qui brigue le trône, et c'est par les talens qu'un héritier y parvient. Des empereurs ont mieux aimé chercher des successeurs dans une maison étrangère, que de laisser les rênes du gouvernement en des mains foibles.

Les vice-rois et les magistrats participent à l'amour du peuple, comme à l'autorité du monarque. Le peuple a même une mesure d'indulgence pour les fautes d'administration qui leur échappent, comme il en a pour celles du chef de l'empire. Il n'est pas enclin aux séditions, comme on doit l'être dans nos contrées. On ne voit à la Chine aucun corps qui puisse former ou conduire des factions. Les mandarins ne tenant point à des familles riches et puissantes, ne reçoivent aucun

appui que du trône et de leur sagesse. Ils sont élevés dans une doctrine qui inspire l'humanité, l'amour de l'ordre, la bienfaisance, le respect pour les loix. Ils répandent sans cesse ces sentimens dans le peuple, et lui font aimer chaque loi, parce qu'ils lui en montrent l'esprit et l'utilité. Le prince même ne donne pas un édit, qu'il ne soit une instruction de morale et de politique. Le peuple s'éclaire nécessairement sur ses intérêts et sur les opérations du gouvernement qui s'y rapportent. Plus éclairé, il doit être plus tranquille.

La superstition qui, par-tout ailleurs, agite les nations, et affermit le despotisme ou renverse les trônes; la superstition est sans pouvoir à la Chine. Les loix l'y tolèrent, mal-à-propos peut-être, mais au moins n'y fait-elle jamais des loix. Pour avoir part au gouvernement, il faut être de la secte des lettrés, qui n'admet aucune superstition. On ne permet pas aux bonzes de fonder sur les dogmes de leurs sectes, les devoirs de la morale, et par conséquent d'en dispenser. S'ils trompent une partie de la nation, ce n'est pas du moins celle dont l'exemple et l'autorité doivent le plus influer sur le sort de l'état.

Confucius, dont les actions servirent d'exemple, et les paroles de leçon; Confucius, dont la mémoire est également honorée, la doctrine également chérie de toutes les classes et de toutes les sectes; Confucius a fondé la religion nationale de la Chine. Son code n'est que la loi naturelle, qui devroit être la base de toutes les religions de la terre, le fondement de toute société, la règle de tous les gouvernemens. La raison, dit Confucius, est une émanation de la divinité; la loi suprême n'est que l'accord de la nature et de la raison. Toute religion qui contredit ces deux guides de la vie humaine, ne vient point du ciel.

Ce ciel est Dieu : car les Chinois n'ont point de terme pour exprimer Dieu. *Mais ce n'est point au ciel visible et matériel que nous adressons des sacrifices*, dit l'empereur Chan-'Gi, dans un édit de 1710 : *c'est au Maître du ciel.* Ainsi l'athéisme, quoiqu'il ne soit pas rare à la Chine, n'y est point avoué; on n'en fait pas une profession publique. Ce n'est point un signal de secte, ni un objet de persécution. Il y est seulement toléré comme la superstition.

L'empereur, seul pontife de la nation, est

aussi juge de la religion ; mais comme le culte a été fait pour le gouvernement, et non le gouvernement pour le culte ; comme l'un et l'autre ont été formés pour la société, le souverain n'a ni intérêt, ni intention d'employer cette unité de puissance qu'il a dans les mains, à tyranniser le peuple. Si d'un côté les dogmes ou les rites de la hiérarchie ne répriment dans le prince l'abus du pouvoir despotique ; il est d'un autre côté plus fortement contenu par les mœurs publiques et nationales.

Rien n'est plus difficile que de les changer, parce qu'elles sont inspirées par l'éducation, peut-être la meilleure que l'on connoisse. On ne se presse point d'instruire les enfans avant l'âge de cinq ans. Alors on leur apprend à écrire ; et ce sont d'abord des mots, ou des hiéroglyphes, qui leur rappellent des choses sensibles, dont on tâche en même tems de leur donner des idées justes. Ensuite on remplit leur mémoire de vers sentencieux, qui contiennent des maximes de morale, dont on leur montre l'application. Dans un âge plus avancé, c'est la philosophie de Confucius qu'on leur enseigne. Telle est l'éducation des hommes du peuple. Celle des enfans qui peu-

vent prétendre aux honneurs, commence de même ; mais on y ajoute bientôt d'autres études, qui ont pour objet la conduite de l'homme dans les différens états de la vie.

Les mœurs à la Chine, sont prescrites par les loix, et maintenues par les manières, que prescrivent aussi les loix. Les Chinois sont le peuple de la terre qui a le plus de préceptes sur les actions les plus ordinaires. Le code de leur politesse est fort long ; et les dernières classes des citoyens en sont instruites, et s'y conforment comme les mandarins et la cour.

Les loix de ce code sont instituées, ainsi que toutes les autres, pour perpétuer l'opinion que la Chine n'est qu'une famille, et pour prescrire aux citoyens les égards et les prévenances mutuelles que des frères doivent à des frères. Ces rites, ces manières rappellent continuellement aux mœurs. Elles mettent quelquefois, il est vrai, la cérémonie à la place du sentiment ; mais combien souvent ne le font-elles pas revivre ! Elles sont une sorte de culte qu'on rend sans cesse à la vertu. Ce culte frappe les yeux des jeunes gens. Il nourrit en eux le respect pour la vertu même ; et si, comme tous les cultes, il fait des hypocrites,

il entretient aussi un zèle véritable. Il y a des tribunaux érigés pour punir les fautes contre les manières, comme il y en a pour juger des crimes, et des vertus. On punit le crime par des peines douces et modérées ; on récompense la vertu par des honneurs. Ainsi l'honneur est un des ressorts qui entrent dans le gouvernement de la Chine. Ce n'est pas le ressort principal ; il y est plus fort que la crainte, et plus foible que l'amour.

Avec de pareilles institutions, la Chine doit être le pays de la terre où les hommes sont le plus humains. Aussi voit-on l'humanité des Chinois jusque dans ces occasions où la vertu semble n'exiger que de la justice, et la justice que de la rigueur. Les prisonniers sont détenus dans des logemens propres et commodes, où ils sont bien traités jusqu'au moment de leur sentence. Souvent toute la punition d'un homme riche se réduit à l'obligation de nourrir ou de vêtir pendant quelque tems chez lui des vieillards et des orphelins. Nos romans de morale et de politique sont l'histoire des Chinois. Chez eux, on a tellement réglé les actions de l'homme, qu'on n'y a presque pas besoin

de ses sentimens; cependant on inspire les uns pour donner du prix aux autres.

L'esprit patriotique, cet esprit sans lequel les états sont des peuplades, et non pas des nations, est plus fort, plus actif à la Chine, qu'il ne l'est peut-être dans aucune république. C'est une chose commune que de voir des Chinois réparer les grands chemins par un travail volontaire, des hommes riches y bâtir des abris pour les voyageurs; d'autres y planter des arbres. Ces actions publiques qui ressentent plutôt l'humanité bienfaisante, que l'ostentation de la générosité, ne sont pas rares à la Chine.

Il y a des tems où elles ont été communes, d'autres tems où elles l'ont été moins; mais la corruption amenoit une révolution, et les mœurs se réparoient. La dernière invasion des Tartares les avoit changées: elles s'épurent à mesure que les princes de cette nation conquérante quittent les superstitions de leur pays, pour adopter l'esprit du peuple conquis, et qu'ils sont instruits par les livres que les Chinois appellent canoniques.

On ne doit pas tarder à voir tout-à-fait revivre le caractère estimable de la nation; cet esprit de fraternité, de famille; ces liens

aimables de la société, qui forment dans le peuple la douceur des mœurs et l'attachement inviolable aux loix. Les erreurs et les vices politiques ne sauroient prendre de fortes racines dans un pays où l'on n'élève aux emplois que des hommes de la secte des lettrés, dont l'unique occupation est de s'instruire des principes de la morale et du gouvernement. Tant que les vraies lumières seront recherchées, tant qu'elles conduiront aux honneurs, il y aura dans le peuple de la Chine un fonds de raison et de vertu qu'on ne verra pas dans les autres nations.

Cependant il faut avouer que la plupart des connoissances, fondées sur des théories un peu compliquées, n'y ont pas fait les progrès qu'on devoit naturellement attendre d'une nation ancienne, active, appliquée, qui, depuis très-long-tems, en tenoit le fil. Mais cette énigme n'est pas inexplicable. La langue des Chinois demande un étude longue et pénible, qui occupe des hommes tout entiers durant le cours de leur vie. Les rites, les cérémonies qui font mouvoir cette nation, donnent plus d'exercice à la mémoire qu'au sentiment. Les manières arrêtent les mouvemens de l'ame, en affoiblissent les ressorts.

Trop occupés des objets d'utilité, les esprits ne peuvent pas s'élancer dans la carrière de l'imagination. Un respect outré pour l'antiquité, les asservit à tout ce qui est établi. Toutes ces causes réunies ont dû ôter aux Chinois l'esprit d'invention. Il leur faut des siècles pour perfectionner quelque chose; et quand on pense à l'état où se trouvoient chez eux les arts et les sciences il y a trois cens ans, on est convaincu de l'étonnante durée de cet empire.

Peut-être encore faut-il attribuer l'imperfection des lettres et des beaux-arts, chez les Chinois, à la perfection même de la police et du gouvernement. Ce paradoxe est fondé sur la raison. Lorsque chez un peuple la première étude est celle des loix; que la récompense de l'étude est une place dans l'administration, au lieu d'une place d'académie; que l'occupation des lettres est de veiller à l'observation de la morale, ou à la manutention de la politique: si cette nation est infiniment nombreuse; s'il y faut une vigilance continuelle des savans sur la population et la subsistance; si chacun, outre les devoirs publics dont la connoissance même est une longue science, a des devoirs parti-

culiers, soit de famille ou de profession : chez un tel peuple, les sciences spéculatives et de pur ornement, ne doivent pas s'élever à cette hauteur, à cet éclat où nous les voyons en Europe. Mais les Chinois, toujours écoliers dans nos arts de luxe et de vanité, sont nos maîtres dans la science de bien gouverner. Ils le sont dans l'art de peupler, non dans celui de détruire.

La guerre n'est point à la Chine une science perfectionnée. Une nation, dont toute la vie est réglée comme l'enfance, par des rites, des préceptes, des usages publics et domestiques, doit être naturellement souple, modérée, paisible et pacifique. La raison et la réflexion, qui président à ses leçons et à ses pensées, ne sauroient lui laisser cet enthousiasme qui fait les guerriers et les héros. L'humanité même, dont on remplit son ame tendre et molle, lui fait regarder avec horreur l'effusion du sang, le pillage et le massacre si familiers à tout peuple soldat. Avec cet esprit, est-il étonnant que les Chinois ne soient pas belliqueux? Leur milice est innombrable, mais ignorante et ne sait qu'obéir. Elle manque de tactique encore plus que de courage. Dans les guerres contre les Tar-

tares, les Chinois n'ont pas su combattre ; mais ils ont su mourir. L'amour pour leur gouvernement, pour leur patrie et pour leurs loix, doit leur tenir lieu d'esprit guerrier ; mais il ne tient pas lieu de bonnes armes et de la science de la guerre. Quand on soumet ses conquérans par les mœurs, on n'a pas besoin de dompter ses ennemis par les armes.

Quel est l'homme assez indifférent au bonheur d'une portion considérable de l'espèce humaine, pour ne pas désirer que l'état de la Chine soit tel que nous venons de l'exposer ? Ecoutons cependant ceux qui croient pouvoir en douter.

XXI. *Etat de la Chine, selon ses détracteurs.*

Pour juger, disent-ils, d'une nation, également fermée aux étrangers qui n'ont pas la liberté d'y entrer, et aux indigènes qui n'ont pas celle d'en sortir, il faut partir de quelques points d'appui ; peu solides peut-être, mais reçus pour bons. Ces points d'appui, ce seront les faits même allégués par les admirateurs de la Chine. Nous les avouerons, sans les discuter ; et nous nous contenterons d'en tirer les conséquences, qui en découlent nécessairement.

1o. La Chine jouissoit ou étoit affligée d'une population immense, lorsqu'elle fut conquise par les Tartares; et de ce que les loix de cet empire furent adoptées par le vainqueur, on en conclut qu'elles devoient être bien sages.

Cette soumission du Tartare au gouvernement Chinois ne nous paroît pas une preuve de sa bonté. La nature veut que les grandes masses commandent aux petites; et cette loi s'exécute au moral comme au physique. Or, si l'on compare le nombre des conquérans de la Chine, au nombre des peuples conquis, on trouvera que pour un Tartare, il y avoit cinquante mille Chinois. Un individu peut-il changer les usages, les mœurs, la législation de cinquante mille hommes? Et d'ailleurs, comment ces Tartares n'auroient-ils pas adopté les loix de la Chine, bonnes ou mauvaises, n'en ayant point à leur substituer? Ce que cette étrange révolution montre le plus évidemment, c'est la lâcheté de la nation; c'est son indifférence pour ses maîtres, un des principaux caractères de l'esclave. Passons à la population de la Chine.

2o. L'agriculture a été de tems immémorial

en honneur à la Chine. C'est un fait sur lequel il n'y a pas deux sentimens. Or, toute région agricole, qui jouit d'une longue paix; qui n'éprouve point de révolutions sanglantes; qui n'est ni opprimée par la tyrannie, ni dévastée par des maladies de climat, et où l'on voit le laborieux citoyen ramasser dans la plaine un panier de terre, le porter au sommet des montagnes, en couvrir la pointe nue d'un rocher, et la retenir par de petites palissades, doit abonder en habitans. En effet, ces habitans se livreroient-ils à des travaux insensés, si la plaine où ils ont ramassé la poignée de terre étoit inculte, déserte et abandonnée au premier qui voudroit l'occuper? S il leur étoit libre de s'étendre dans les campagnes, resteroient-ils entassé aux environs des villes? La Chine et toute la Chine est donc très-peuplée.

Le pays est occupé par un grand nombre de canaux. Ces canaux seroient superflus, s'ils n'établissoient pas une communication nécessaire et fréquente d'un lieu à un autre lieu. Qu'annoncent-ils, sinon un grand mouvement intérieur, et conséquemment une population très-considérable?

Toute contrée agricole, où les disettes

sont fréquentes, où ces disettes soulèvent des milliers d'hommes; où dans ces soulèvemens il se commet plus de forfaits, plus de meurtres, plus d'incendies, plus de pillages qu'il ne s'en commettroit dans l'irruption d'une horde de sauvages, et où, le tems de la disette et de la révolte passé, l'administration ne recherche pas le coupable, renferme certainement plus d'habitans qu'elle n'en peut nourrir. Ne seroit-ce pas le plus absurde des peuples que le Chinois, si le défaut accidentel des subsistances provenoit de sa négligence, soit à cultiver ses terres, soit à pourvoir à ses approvisionnemens? Mais la Chine, pays immense, contrée fertile, si bien cultivée, si merveilleusement administrée, n'en est pas moins exposée à cette sorte de calamité. Il faut donc qu'il y ait dix fois, vingt fois plus d'habitans que d'arpens de terre.

Tout pays où l'on foule aux pieds un sentiment si naturel qu'il est commun à l'homme et à la brute, la tendresse des pères et des mères pour leurs petits; et où l'on se résout à les tuer, à les étouffer, à les exposer, sans que la vindicte publique s'y oppose; a trop d'habitans, ou est habité par une race d'hommes, comme il n'y en a aux

cune autre sur la surface du globe. Or, c'est ce qui se passe à la Chine; et nier ce fait ou l'affoiblir, ce seroit jetter de l'incertitude sur tous les autres.

Mais un dernier phénomène qui achève de confirmer l'excessive population de la Chine, c'est le peu de progrès des sciences et des arts, depuis l'époque très-éloignée qu'on les y cultive. Les recherches s'y sont arrêtées au point où, cessant d'être utiles, elles commencent à devenir curieuses. Il y a plus de profit à faire l'invention du plus petit art pratique, qu'à la plus sublime découverte qui ne montreroit que du génie. On fait plus de cas de celui qui sait tirer parti des recoupes de la gaze, que de celui qui résoudroit le problême des trois corps. C'est là sur-tout que se fait la question qu'on n'entend que trop souvent parmi nous : *A quoi cela sert-il?* Je demande si ce repos, contraire au penchant naturel de l'homme, qui veut toujours voir au-delà de ce qu'il a vu, peut s'expliquer autrement que par une population qui interdise l'oisiveté, l'esprit de méditation, et qui tienne la nation soucieuse, continuellement occupée de ses besoins. La

Chine est donc la contrée de la terre la plus peuplée.

Cela supposé, ne s'ensuit-il pas qu'elle est la plus corrompue ? L'expérience générale ne nous apprend-elle pas que les vices des sociétés sont en proportion du nombre des individus qui les composent ? Et que me répliqueroit-on si j'assurois que les mœurs Chinoises doivent être, dans toute l'étendue de l'Empire, plus mauvaises encore que dans nos plus superbes cités, où l'honneur, sentiment étranger au Chinois, donne de l'éclat aux vertus et tempère les vices ?

Ne puis-je pas demander quel est et quel doit être le caractère d'un peuple où l'on voit, dans des occasions assez fréquentes, une province fondre sur une autre province, et en égorger impitoyablement, impunément les habitans ? Si ce peuple peut avoir des mœurs bien douces ? Si une nation où les loix ne préviennent ni ne punissent l'exposition ou le meurtre des nouveaux-nés, est civilisée ou barbare ? Si le sentiment de l'humanité, la bienfaisance, la commisération y subsistent dans un degré bien éminent ; et si un peuple, que les circonstances les plus extraordinaires invi-

toient à fonder des colonies, est bien sage, lorsqu'il n'imagine pas ou qu'il dédaigne un remède aussi simple, aussi sûr, à des malheurs effroyables et toujours renaissans.

Il est difficile jusqu'ici de faire grand cas de la prudence chinoise. Voyons si l'examen de la constitution de l'empire, de la conduite du souverain et de ses ministres, de la science des lettrés et des mœurs du peuple, ne nous en donneront pas une idée plus sublime.

3°. Un auteur grave, qui n'est pas dans la foule des admirateurs de la sagesse chinoise, dit expressément que *le bâton est le souverain de la Chine*. Sur ce mot plaisant et profond, on aura, je crois, quelque peine à se persuader qu'une nation, où l'homme est traité comme on traite ailleurs les animaux, ait quelque chose des mœurs ombrageuses et délicates de notre Europe, où un mot injurieux se lave dans le sang, où la menace du geste se venge par la mort. Le Chinois doit être pacifique et benin. Tant mieux ajouteront nos antagonistes.

Cependant, c'est comme père de ses sujets que le prince à la Chine est considéré, obéi, respecté... Et nous ajouterons à notre tour : tant pis. Cela me garantit bien l'humble sou-

mission des enfans ; mais non la bonté du père. Veut-on précipiter un peuple dans une abjection dont il ne se relèvera jamais ? On n'a qu'à consacrer le titre de despote par celui de père. Par-tout les enfans qui osent lever la main sur leurs parens, sont des monstres rares ; et, malgré l'autorité des loix qui limitent l'autorité paternelle, les parens qui maltraitent leurs enfans ne sont malheureusement par-tout que des monstres trop communs. L'enfant ne demande point à son père compte de sa conduite; et la liberté, sans cesse en péril, si le chef est à l'abri de toute poursuite par sa qualité infiniment respectable de père, sera nulle sous un despote qui imposera un silence absolu sur son administration.

Nous nous trompons peut-être ; mais les Chinois nous semblent courbés sous le joug d'une double tyrannie ; de la tyrannie paternelle dans la famille, de la tyrannie civile dans l'Empire. D'où nous oserions conclure qu'ils doivent être les plus doux, les plus insinuans, les plus respectueux, les plus timides, les plus vils et les moins dangereux des esclaves ; à moins qu'il ne se soit fait, en leur faveur, une exception à l'expérience de tous les peuples et de tous les siècles. Quel est parmi

nous l'effet du despotisme paternel ? Le respect extérieur et une haine impuissante et secrète pour les pères. Quel a été et quel est chez toutes les nations l'effet du despotisme civil ? La bassesse et l'extinction de toute vertu. S'il en est autrement à la Chine, on nous apprendra comment cette merveille s'y est opérée.

Voici ce qu'on dit . . . . *L'empereur sait qu'il règne sur une nation qui n'est attachée aux loix qu'autant qu'elles font son bonheur* . . . Y a-t-il entre le Chinois et l'Européen quelque différence sur ce point ? . . . . *L'empereur sait que s'il se livroit à la tyrannie, il s'exposeroit à tomber du trône.* . . . . Est-ce que les histoires anciennes et modernes n'offrent pas des exemples de ce juste et terrible châtiment ? Qu'ont-ils produit ? Dira-t-on que le Chinois souffre l'oppression plus impatiemment que l'Anglais ou le Français, ou que la Chine n'a été, n'est, et ne sera jamais gouvernée que par des monarques accomplis ? O révérence des tems passés et des contrées éloignées, combien tu nous fais dire de sottises ! La clémence, la fermeté, l'application, les lumières, l'amour des peuples, la justice sont des qualités que la nature n'accorde,

même séparées, qu'à des hommes rares ; et il n'en est presque aucun en qui elles ne soient malheureusement plus ou moins affoiblies par la dangereuse jouissance du pouvoir suprême. La Chine seule aura donc échappé à cette malédiction qui a commencé avec toutes les autres sociétés, et qui durera autant qu'elles.

Assurément. *Car il y a à côté du trône un tribunal toujours subsistant, qui tient un compte fidèle et rigoureux des actions de l'empereur...* Et ce tribunal n'existe-t-il pas dans toutes les contrées ? Les souverains l'ignorent-ils ? le redoutent-ils ? le respectent-ils ? La différence de notre tribunal à celui de la Chine, c'est que le nôtre, composé de la masse entière de la nation, est incorruptible, et que le tribunal Chinois n'est composé que d'un petit nombre de lettrés. O l'heureuse contrée que la Chine ! ô la contrée unique, où l'historiographe du prince, n'est ni pusillanime, ni rampant, ni accessible à la séduction ; et où le prince, qui peut faire couper la tête ou la main à son historiographe, pâlit d'effroi, lorsque celui-ci prend la plume ! Il n'y eut jamais que les bons rois qui craignissent le jugement de leurs contemporains et le blâme de la postérité.

Aussi, les souverains de la Chine sont-ils bons, justes, fermes, éclairés... Tous, sans exception ? Il en est, je crois, du palais impérial de la Chine comme du palais du souverain de toutes les autres contrées. Il est un, au milieu de la multitude innombrable des habitations des sujets : c'est-à-dire, que pour une fois qu'il arrive au génie et à la vertu de tomber du ciel sur la demeure du maître, cent mille fois ils doivent tomber à côté. Mais cette loi de la nature n'a peut-être pas lieu à la Chine comme en Europe, où nous serions trop heureux, si après dix mauvais successeurs d'un bon roi, il en naissoit un qui lui ressemblât.

Mais l'autorité souveraine est limitée à la Chine... Où ne l'est-elle pas ? Comment, par qui est-elle limitée à la Chine ? Si la barrière qui protège le peuple n'est pas hérissée de lances, d'épées, de baïonnettes dirigées vers la poitrine ou la tête sacrée de l'empereur père et despote, nous craindrons, mal-à-propos peut-être, mais nous craindrons que cette barrière ne soit à la Chine qu'une grande toile d'araignée sur laquelle on auroit peint l'image de la justice et de la liberté, mais au travers de laquelle, l'homme qui a de bons yeux aperçoit la tête hideuse du despote. Y a-t-il eu

un grand nombre de tyrans déposés, emprisonnés, jugés, mis à mort? Voit-on sur la place publique un échafaud sans cesse dégoutant du sang des souverains? Pourquoi cela n'est-il pas?

Pourquoi? . . . *C'est que la Chine est revenue par une suite de révolutions à l'état dont les autres contrées se sont éloignées, au gouvernement patriarchal.* . . Nous en demandons pardon à nos adversaires: mais le gouvernement patriarchal d'une contrée immense, d'une famille de deux cent millions d'individus, nous paroît une idée presque aussi creuse que celle d'une république de la moitié du monde connu. Le gouvernement républicain suppose une contrée assez étroite pour le prompt et facile concert des volontés; le gouvernement patriarchal, un petit peuple Nomade renfermé sous des tentes. La notion du gouvernement patriarchal de la Chine est une espèce de rêverie qui feroit sourire l'empereur et ses mandarins.

4o. *Les mandarins ne tenant point à des familles riches et puissantes, l'empire est en paix.* Chose singulière! L'empire est en paix, et cela par la raison même qui devroit souvent le troubler; à moins que Richelieu ne fût un mauvais politique, lorsqu'il vouloit que les

grandes places ne fussent pas accordées à des gens de rien qui ne tiennent qu'à leur devoir.

Ces hommes d'état n'excitent point de troubles : c'est un fait... Et c'en est peut-être un encore qu'ils n'ont point de pauvres parens à protéger, point de flatteurs à combler de graces, point de mignons ou de maîtresses à enrichir ; également supérieurs à la séduction et à l'erreur. Mais ce qui est très-incontestable, c'est que les magistrats ou chefs de la justice promènent eux-mêmes, sans pudeur, les marques de leur dégradation et de leur ignominie. Or, qu'est-ce qu'un magistrat portant sa bannière ou l'enseigne de son avilissement, sans en être moins fier ? Qu'est-ce qu'un peuple chez lequel ce magistrat n'est pas moins honoré ?

5o. Après le souverain et le mandarin se présente le lettré... ; et qu'est-ce que le lettré ? C'est un homme élevé dans une doctrine qui inspire l'humanité ; qui la prêche ; qui prêche l'amour de l'ordre, la bienfaisance, le respect pour les loix ; qui répand ces sentimens dans le peuple, et lui en montre l'utilité.... Et n'avons-nous pas dans nos écoles, dans nos chaires, parmi nos ecclésiastiques, nos magistrats, et nos philosophes, des hommes qui

ne le cèdent, je crois, aux lettrés, ni en lumières, ni en bonnes mœurs ; qui exercent les mêmes fonctions, de vive voix et par écrit, dans la capitale, dans les grandes villes, dans les moindres cités, dans les bourgs et dans les hameaux? Si la sagesse d'une nation étoit proportionnée au nombre de ses docteurs, aucune ne seroit plus sage que la nôtre.

Nous avons parcouru les hautes classes de l'empire. Descendons maintenant aux conditions inférieures, et jettons un coup-d'œil sur les mœurs populaires.

6o. On a quelques ouvrages de mœurs traduits du Chinois. Qu'y voyons-nous? D'infâmes scélérats exerçant les fonctions de la police ; l'innocent condamné, battu, fouetté, emprisonné ; le coupable absous à prix d'argent, ou châtié si l'offensé est plus puissant : tous les vices de nos cités et de l'intérieur de nos maisons, avec un aspect plus hideux et plus dégoûtant.

7o. Mais rien ne peut donner des notions plus justes des mœurs populaires que l'éducation. Comment l'enfance est-elle formée à la Chine? On y contraint un enfant à rester assis des heures entières, immobile, en silence, les bras croisés sur la poitrine, dans

l'état de méditation et de recueillement. Quel fruit espérer d'un exercice habituel aussi contraire à la nature ? Un homme d'un bon sens ordinaire répondroit : la taciturnité, la finesse, la fausseté, l'hypocrisie, et tous ces vices accompagnés du sang-froid particulier au méchant. Il penseroit qu'à la Chine, la franchise, cette aimable franchise qui charme dans les enfans, cette naïve ingénuité qui se fane à mesure qu'ils avancent en âge, et qui concilie la confiance universelle au petit nombre de ceux qui ont le bonheur de la conserver, est étouffée dès le berceau.

8o. *Le code de la politesse chinoise est fort long...* Un homme d'un bon sens ordinaire en concluroit qu'elle cesse d'être à la Chine l'expression simple et naturelle des égards et de la bienveillance ; que ce n'est qu'une étiquette ; et il regarderoit l'apparence cordiale de ces voituriers embourbés, qui s'agenouillent les uns devant les autres, s'embrassent, s'adressent les noms les plus tendres, et se secourent ; comme une espèce de momerie d'usage chez un peuple cérémonieux.

9.° *Il y a un tribunal érigé contre les fautes dans les manières.....* Un homme d'un bon sens ordinaire soupçonneroit que la justice y est

mieux administrée contre ces minutieux délits, que dans les tribunaux civils contre les grands forfaits; et il douteroit beaucoup que sous les entraves des rites, des cérémonies, des formalités, l'ame pût s'élever, le génie exercer son ressort. Il penseroit qu'un peuple cérémonieux ne peut être que petit; et, sans avoir vécu ni à Pekin, ni à Nankin, il prononceroit qu'il n'y a aucune contrée sur la terre où l'on se soucie moins de la vertu, et où l'on en ait plus les apparences.

10.° Tous ceux qui ont commercé avec les Chinois, conviennent unanimement que l'on ne sauroit trop prendre de précautions, si l'on ne veut pas en être dupé. Ils ne rougissent pas même de leur mauvaise foi.

Un Européen, arrivé pour la première fois dans l'empire, acheta des marchandises d'un Chinois qui le trompa sur la qualité et sur le prix. Les marchandises avoient été portées à bord du vaisseau, et le marché étoit consommé. L'Européen se flatta que peut-être il toucheroit le Chinois par des représentations modérées, et il lui dit: Chinois, tu m'as vendu de mauvaises marchandises... Cela se peut, lui répondit le Chinois, mais il faut payer.... Tu as blessé les loix de la justice;

et abusé de ma confiance.... Cela se peut, mais il faut payer.... Mais tu n'es donc qu'un fripon, un malheureux ?.... Cela se peut, mais il faut payer.... Quelle opinion veux-tu donc que je remporte dans mon pays de ces Chinois si renommés par leur sagesse ? Je dirai que vous n'êtes que de la canaille.... Cela se peut, mais il faut payer.... L'Européen, après avoir renchéri sur ces injures de toutes celles que la fureur lui dicta, sans en avoir arraché que ces mots froids et froidement prononcés : *Cela se peut, mais il faut payer*, délia sa bourse et paya. Alors le Chinois prenant son argent lui dit : Européen, au lieu de tempêter comme tu viens de faire, ne valoit-il pas mieux te taire, commencer par où tu as fini ? car qu'y as-tu gagné ?

Le Chinois n'a donc pas même un reste de pudeur commune à tous les fripons qui veulent bien l'être, mais qui ne souffrent pas qu'on le leur dise. Il est donc parvenu au dernier degré de la dépravation. Et qu'on n'imagine pas que ce soit ici un exemple particulier. Ce flegme est l'effet naturel de cette réserve qu'inspire l'éducation chinoise.

Et qu'on ne m'objecte pas que les Chinois observent entr'eux une fidélité dont ils se croient dispensés avec l'étranger. Cela n'est

pas, parce-que cela ne peut être. On n'est pas alternativement honnête et malhonnête. Celui qui s'est fait l'habitude de tromper l'étranger, est trop souvent exposé à la tentation de tromper ses concitoyens, pour y résister constamment.

11.o Mais à vous entendre, me dira-t-on, la Chine est presque une contrée barbare.... C'est pis encore. Le Chinois, à demi civilisé, est à nos yeux un barbare à prétentions, un peuple profondément corrompu, condition plus malheureuse que la barbarie pure et naturelle. Le germe de la vertu peut se développer dans le barbare, par un enchaînement de circonstances favorables; mais nous n'en connoissons pas, nous n'en imaginons point qui puissent rendre ce grand service au Chinois, en qui ce germe est, non pas étouffé, mais totalement détruit. Ajoutez à la dépravation et à l'ignorance de ce peuple la vanité la plus ridicule. Ne dit-il pas qu'*il a deux yeux, que nous n'en avons qu'un, et que le reste de la terre est aveugle?* Ce préjugé, l'excessive population, l'indifférence pour les souverains, qui peut-être en est une suite, l'attachement opiniâtre à ses usages, la loi qui lui défend de sortir de son pays: toutes

ces raisons doivent le fixer pendant une suite indéfinie de siècles dans son état actuel. Apprend-on quelque chose à celui qui croit tout savoir, ou qui méprise ce qu'il ignore? Comment enseigner la sagesse à celui qui s'estime le seul sage? Comment perfectionner celui qui se tient pour parfait? Nous osons le prédire, le Chinois ne s'améliorera, ni par la guerre, ni par la peste, ni par la famine, ni par la tyrannie plus insupportable, et par cette raison même, plus propre que tous les fléaux réunis à régénérer leur nation en l'accablant.

12.° Nous ignorons si les autres peuples de l'Univers servent beaucoup aux Chinois, mais à quoi les Chinois sont-ils bons pour le reste de la terre? Il semble que leurs panégyristes aient affecté de leur donner une grandeur colossale, et de nous réduire à la petite stature du pigmée. Nous nous sommes occupés, nous, à les montrer tels qu'ils sont; et jusqu'à ce qu'on nous apporte de Pekin des ouvrages de philosophie supérieurs à ceux de Descartes et de Locke; des traités de mathématiques à placer à côté de ceux de Newton, de Leibnitz et de leurs successeurs; des morceaux de poësie, d'éloquence, de littérature, d'érudition, que

nos grands écrivains daignent lire, et dont ils soient forcés d'avouer la profondeur, la grace, le goût et la finesse ; des discours sur la morale, la politique, la législation, la finance et le commerce, où il y ait une ligne nouvelle pour nos bons esprits ; des vases, des statues, des tableaux, de la musique, des plans d'architecture qui puissent arrêter les regards de nos artistes ; des instrumens de physique, des machines où notre infériorité soit bien démontrée : jusqu'alors nous rendrons au Chinois son propos, et nous lui dirons qu'il a peut-être un œil, que nous en avons deux ; et nous nous garderons bien d'insulter aux autres nations que nous avons laissées en arrière, et qui sont peut-être destinées à nous devancer un jour. Qu'est-ce que ce Confucius dont on parle tant, si on le compare à Sidney, et à Montesquieu ?

130. *La nation Chinoise est la plus laborieuse que l'on connoisse*. . . . Nous n'en doutons pas. Il faut bien qu'elle travaille, et qu'après avoir travaillé elle travaille encore. N'y est-elle pas condamnée par la disproportion du produit de ses champs avec le nombre de ses habitans ? D'où l'on voit que cette population tant vantée a des limites au-delà desquelles c'est un fléau qui ôte à l'homme le tems du repos,

l'entraîne à des actions atroces, et détruit dans son ame l'honneur, la délicatesse, la morale, et même le sentiment d'humanité.

140. Et l'on ose s'opiniâtrer, après ce que l'on vient d'entendre, à appeller la nation Chinoise *un peuple de sages*! .... Un peuple de sages, chez lequel on expose, on étouffe les enfans; où la plus infâme des débauches est commune; où l'on mutile l'homme; où l'on ne sait, ni prévenir, ni châtier les forfaits occasionnés par la disette; où le commerçant trompe l'étranger et le citoyen; où la connoissance de la langue est le dernier terme de la science; où l'on garde depuis des siècles un idiome et une écriture à peine suffisans au commerce de la vie; où les inspecteurs des mœurs sont sans honneur et sans probité; où la justice est d'une vénalité sans exemple chez les peuples les plus dépravés; où le législateur, au nom duquel les fronts s'inclinent, ne mériteroit pas d'être lu, si l'on n'excusoit la pauvreté de ses écrits par l'ignorance du tems où il a vécu; où, depuis l'empereur jusqu'au dernier de ses sujets, ce n'est qu'une longue chaîne d'êtres rapaces, qui se dévorent, et où le souverain ne laisse engraisser quelques-uns de ces intermédiaires que pour les succer à son

tour, et pour obtenir, avec la dépouille du concussionnaire, le titre de vengeur du peuple.

15°. S'il est vrai, comme nous n'en doutons point, qu'à la Chine ce qui ne peut être partagé, comme la mer, les fleuves, les canaux, la navigation, la pêche, la chasse, est à tous; c'est un ordre de choses fort raisonnable. Mais un peuple si nombreux pouvoit-il patiemment abandonner ses moissons à la pâture des animaux? Et si les hautes conditions s'étoient arrogé une jouissance exclusive de forêts et des eaux, ne s'en seroit-il pas suivi une prompte et juste vengeance? Tâchons de ne pas confondre les loix de la nécessité avec les institutions de la sagesse.

16°. Les Chinois n'ont-ils pas des moines plus intrigans, plus dissolus, plus oisifs et plus nombreux que les nôtres? Des moines! des sangsues dans une contrée où le travail le plus opiniâtre fournit à peine la subsistance! *Le gouvernement les méprise.* Dites plutôt qu'il les craint, et que le peuple les révère.

17°. Il seroit peut-être très-avantageux que dans toutes les regions, ainsi qu'on l'assure de la Chine, l'administration ne fût attachée à aucun dogme, à aucune secte, à aucun culte

religieux. Cependant cette tolérance ne s'étend qu'aux religions anciennement établies dans l'empire. Le Christianisme y a été proscrit, soit que le fond mystérieux de sa doctrine ait révolté des esprits bornés ; soit que les intrigues de ceux qui la prêchoient aient alarmé un gouvernement ombrageux.

18°. A la Chine, le mérite d'un fils confère la noblesse à son père, et cette prérogative finit avec lui. On ne peut qu'applaudir à cette institution: Cependant la noblesse héréditaire a aussi ses avantages. Quel est le descendant assez vil pour ne pas sentir le fardeau d'un nom imposant, pour ne pas s'efforcer d'y répondre ? Dégradons le noble indigne de ses ancêtres, et sur ce point nous serons aussi sages que le Chinois.

19°. Nous ne demandons pas mieux que de louer. Aussi reconnoissons-nous volontiers de la prudence dans la manière dont les Chinois punissent la négligence à payer le tribut. Au lieu d'installer dans les foyers du débiteur des satellites qui se jettent sur son lit, sur ses ustensiles, sur ses meubles, sur ses bestiaux, sur sa personne ; au lieu de le traîner dans une prison ou de le laisser sans pain étendu sur la paille dans sa chaumière dépaillée ; il vaut

mieux, sans doute, le condamner à nourrir le pauvre. Mais celui qui concluroit à cet excellent usage la sagesse de la Chine, ne seroit-il pas aussi mauvais logicien que celui qui, d'après le nôtre, nous jugeroit barbares? On affoiblit, autant qu'on peut, les reproches que mérite la nation Chinoise; on relève cette contrée pour humilier les nôtres. On n'en vient pas jusqu'à dire que nous sommes fous; mais on prononce, sans hésiter, que c'est à la Chine qu'habite la sagesse, et l'on ajoute tout de suite que, par le dernier dénombrement, il y avoit environ soixante millions d'hommes en état de porter les armes. Apologistes insensés de la Chine, vous écoutez-vous? Concevez-vous bien ce que c'est que deux cent millions d'individus, entassés les uns sur les autres? Croyez-moi, ou diminuez de la moitié, des trois quarts cette épouvantable population; ou si vous persistez à y croire, convenez, d'après le bon sens qui est en vous, d'après l'expérience qui est sous vos yeux, qu'il n'y a, qu'il ne peut y avoir, ni police, ni mœurs à la Chine.

20°. *Le Chinois aime la génération à naître comme la génération vivante....* Cela est impossible. Enfans, amis du merveilleux, jus-

ques à quand vous bercera-t-on de pareils contes ? Tout peuple obligé de lutter sans cesse contre les besoins, ne sauroit penser qu'au moment ; et sans les honneurs rendus publiquement aux ancêtres, cérémonies qui doivent réveiller et entretenir dans les esprits quelque foible idée qui s'étende au-delà du tombeau, il faudroit tenir pour démontré que, s'il y a un coin de la terre où le sentiment de l'immortalité et le respect de la postérité soient des mots vuides de sens, c'est à la Chine. On ne s'apperçoit pas qu'on porte tout à l'extrême, et qu'il résulte de ces opinions outrées des contradictions palpables ; qu'une excessive population est incompatible avec de bonnes mœurs, et qu'on décore une multitude dépravée, des vertus de quelques rares personnages.

Lecteur, on vient de soumettre à vos lumières les argumens des partisans et des détracteurs de la Chine. C'est à vous de prononcer. Et qui sommes-nous, pour aspirer à l'ambition de diriger vos arrêts ? S'il nous étoit permis d'avoir une opinion, nous dirions que, quoique les deux systêmes soient appuyés sur des témoignages respectables, ces autorités n'ont pas le grand caractère qu'exigeroit

qu'exigeroit une foi entière. Peut-être, pour se décider, faudroit-il attendre qu'il fût permis à des hommes désintéressés, judicieux, et profondément versés dans l'écriture et dans la langue, de faire un long séjour à la cour de Pekin, de parcourir les provinces, d'habiter les campagnes, et de conférer librement avec les Chinois de toutes les conditions.

Quel que fût l'état de la Chine lorsque les Portugais y abordèrent, comme ils ne se proposoient que d'en tirer des richesses et d'y répandre leur religion, ils auroient vu dans cette contrée le meilleur des gouvernemens, qu'ils n'auroient pas profité de sa sagesse. Thomas Perès, leur ambassadeur, trouva la cour de Pekin disposée en faveur de sa nation, dont la gloire remplissoit l'Asie. Elle avoit l'estime des Chinois; et la conduite de Ferdinand d'Andreade, qui commandoit l'escadre Portugaise, devoit encore augmenter cette estime. Il parcourut les côtes de la Chine; il y fit le commerce. Lorsqu'il voulut partir, il fit publier dans les ports où il avoit relâché, que si quelqu'un avoit à se plaindre des Portugais, il eût à le déclarer pour en obtenir satisfaction. Les ports de la Chine alloient leur être ouverts;

Thomas Perès alloit conclure un traité, lorsque Simon d'Andreade, frère de Ferdinand, parut sur les côtes avec une nouvelle escadre. Celui-ci traita les Chinois, comme, depuis quelque temps, les Portugais traitoient tous les peuples de l'Asie. Il bâtit, sans permission, un fort dans l'île de Taman, et delà il se mit à piller ou à rançonner tous les vaisseaux qui sortoient des ports de la Chine, ou qui vouloient y entrer. Il enleva des filles sur la côte; il fit des Chinois esclaves; il se livra au brigandage le plus effréné et à la plus honteuse dissolution. Ses matelots et ses soldats suivirent son exemple. Les Chinois irrités équipèrent une flotte nombreuse : les Portugais se défendirent vaillamment, et s'échappèrent en se faisant jour à travers les vaisseaux ennemis. L'empereur fit mettre Thomas Perès en prison, où il mourut; et la nation Portugaise fut exclue de la Chine pendant quelques années. Dans la suite, les Chinois s'adoucirent; et il fut permis aux Portugais de faire le commerce dans le port de Sanciam. Ils y apportoient de l'or qu'ils tiroient d'Afrique, des épiceries qu'ils prenoient aux Moluques, des dents d'éléphant et des pierreries de l'île de Ceylan. Ils exportoient en échange des étoffes de soie de toute

espèce, des porcelaines, des vernis, des plantes médecinales, et le thé, qui, depuis, est devenu si nécessaire en Europe aux nations du Nord.

Les Portugais se contentoient des loges et des comptoirs qu'ils avoient à Sanciam, et de la liberté que le gouvernement de la Chine accordoit à leur commerce; lorsqu'il s'offrit une occasion de se procurer un établissement plus solide et moins dépendant des mandarins, qui commandoient sur la côte.

Un pirate nommé Tchang-si-lao, devenu puissant par ses brigandages, s'étoit emparé de la petite île de Macao, d'où il tenoit bloqués les ports de la Chine. Il fit même le siége de Canton. Les mandarins des environs eurent recours aux Portugais, qui avoient des vaisseaux à Sanciam; ils accoururent au secours de Canton, et ils en firent lever le siége. Ils remporterent une victoire complette sur le pirate, qu'ils poursuivirent jusque dans Macao, où il se tua.

L'empereur de la Chine, informé du service que les Portugais venoient de lui rendre, en eut de la reconnoissance, et leur fit présent de Macao. Ils acceptèrent cette grace avec joie, et ils bâtirent une ville qui devint floris-

sante. Cette place fut avantageuse au commerce qu'ils firent bientôt dans le Japon.

XXII. *Arrivée des Portugais au Japon. Religion, mœurs, gouvernement de ces îles.*

Ce fut en 1542, qu'une tempête jetta, comme par bonheur, un vaisseau Portugais sur les côtes de ces îles fameuses. Ceux qui le montoient furent accueillis favorablement. On leur donna tout ce qu'il falloit pour se rafraîchir et se radouber. Arrivés à Goa, ils rendirent compte de ce qu'ils avoient vu ; et ils apprirent au vice-roi, qu'une nouvelle contrée fort riche et fort peuplée, s'offroit au zèle des missionnaires, à l'industrie des négocians. Les uns et les autres prirent la route du Japon.

Ils trouvèrent un grand empire, peut-être le plus ancien du monde, après celui de la Chine. Ses annales sont mêlées de beaucoup de fables : mais il paroît démontré qu'en 660, Sin-Mu fonda la monarchie qui s'est depuis perpétuée dans la même famille. Ces souverains, nommés Daïris, étoient à la fois, les pontifes de la nation ; et la réunion de ces deux pouvoirs, mettoit dans leurs mains tous les ressorts de l'autorité suprême. Les Daïris

étoient des personnes sacrées, les descendans, les représentans des dieux. La plus légère désobéissance à la moindre de leurs loix, étoit regardée comme un crime digne des plus grands supplices. Le coupable même n'étoit pas puni seul. On enveloppoit dans son châtiment sa famille entière.

Vers le onzième siècle, ces princes plus jaloux, sans doute, des douces prérogatives du sacerdoce, que des droits pénibles de la royauté, partagèrent l'état en plusieurs gouvernemens, dont l'administration politique fut confiée à de grands seigneurs, connus par leurs lumières et par leur sagesse.

Le pouvoir illimité des Daïris souffrit de ce changement. Ils laissèrent flotter, comme au hasard, les rênes de l'empire. Leurs lieutenans, dont l'ambition étoit inquiète et clairvoyante, trouvèrent dans cette indolence le germe de mille révolutions. Peu-à-peu on les vit se relâcher de l'obéissance qu'ils avoient jurée. Ils se firent la guerre entr'eux; ils la firent à leur chef. Une indépendance entière fut le fruit de ces mouvemens. Tel étoit l'état du Japon, lorsqu'il fut découvert par les Portugais.

Les grandes îles qui composent cet empire,

placées sous un ciel orageux, environnées de tempêtes, agitées par des volcans, sujettes à ces grands accidens de la nature qui impriment la terreur, étoient remplies d'un peuple que la superstition dominoit. Elle s'y divise en plusieurs sectes.

Celle du Sintos est la religion du pays, l'ancienne religion. Elle reconnoît un être suprême, l'immortalité de l'ame; et elle rend un culte à une multitude de dieux, de saints ou de camis, c'est-à-dire, aux ames des grands hommes qui ont servi ou illustré la patrie. C'est par l'empire de cette religion, que le Daïri, grand-prêtre des dieux dont il étoit issu, avoit long-tems régné sur ses sujets avec tout le despotisme que la superstition exerce sur les ames. Mais empereur et grand-pontife, il avoit du moins rendu la religion utile à ses peuples; ce qui n'est pas impossible dans les états où le sacerdoce est uni à l'empire.

On ne voit pas que la secte du Sintos ait eu la manie d'ériger en crimes, des actions innocentes par elles-mêmes; manie si dangereuse pour les mœurs. Loin de répandre ce fanatisme sombre, et cette crainte des dieux, qu'on trouve dans presque toutes les religions; le Sintos avoit travaillé à prévenir ou à calmer

cette maladie de l'imagination, par des fêtes qu'on célébroit trois fois chaque mois. Elles étoient consacrées à visiter ses amis, à passer avec eux la journée en festins, en réjouissances. Les prêtres du Sintos disoient que les plaisirs innocens des hommes, étoient agréables à la divinité ; que la meilleure manière d'honorer les amis, c'étoit d'imiter leurs vertus, et de jouir, dès ce monde, du bonheur dont ils jouissent dans l'autre. Conformément à cette opinion, les Japonois, après avoir fait la prière dans des temples, toujours situés au milieu d'agréables bocages, alloient chez des courtisanes qui habitoient des maisons ordinairement bâties dans ces lieux consacrés à la dévotion et à l'amour. Ces femmes étoient des religieuses, soumises à un ordre de moines, qui retiroient une partie de l'argent qu'elles avoient gagné par ce pieux abandon d'elles-mêmes au vœu le plus sacré de la nature.

Dans toutes les religions, les femmes ont influé sur le culte, comme prêtresses ou comme victimes des dieux. La constitution physique de leur sexe, les expose à des infirmités singulières, dont les causes et les accidens ont quelque chose d'inexplicable et de merveil-

leux. Dés-lors, c'est par elles, c'est en elles que s'opèrent ces prodiges, dont leur foiblesse et leur vanité se repaissent, et que l'ascendant de leurs charmes ne tarde pas à faire adopter aux hommes, doublement fascinés par l'ignorance et par l'amour. Les imposteurs ont toujours profité de ces dispositions, pour étayer leur puissance sur la foiblesse des femmes pour le merveilleux, sur la foiblesse des hommes pour les femmes. Les extases, les apparitions, les frayeurs et les ravissemens ; toutes les sortes de convulsions appartienent à la sensibilité du genre nerveux. Comme c'est sur-tout après la puberté, que les spasmes et les vapeurs se manifestent ; le célibat est très-propre à les entretenir dans le sexe le plus susceptible de ces symptômes. Aussi la virginité fut-elle de tout tems convenable à la religion. La dévotion s'empare aisément d'un jeune cœnr qui n'a point encore d'autre amour. Toutes les personnes nubiles, en qui les visions se sont manifestées, ont prétendu ne connoître point d'hommes. Elles en ont été plus respectées par les deux sexes.

Les peuples sauvages ont des magiciennes ; les barbares Gaulois ont eu des druidesses ; les Romains des vestales ; et le Midi de

l'Europe se glorifie encore d'avoir des religieuses. Chez les sauvages, ce sont les vieilles femmes qui deviennent les nourrices de la superstition, quand elles ne sont plus bonnes à rien. Chez les peuples demi-civilisés ou tout-à-fait policés, c'est la jeunesse et la beauté qui servent d'instrument et de soutien au culte religieux, en s'y dévouant par un sacrifice public et solemnel. Mais combien ce dévouement, même volontaire, outrage la raison, l'humanité et la religion !

Quoi qu'il en soit des raisons, soit religieuses ou politiques, qui ont introduit et cimenté le célibat monastique en Europe; on ne doit pas du moins juger avec rigueur les institutions contraires, que le climat a dû sans doute établir en des regions où le ciel et le sol parlent si puissamment en faveur du vœu le plus ardent de la nature. Si c'est une vertu sous la Zone Tempérée, d'étouffer les desirs qui portent les deux sexes à s'aimer, à s'unir; céder à ce penchant, est un devoir plus sacré, sous le climat brûlant du Japon.

Dans les pays où la religion ne peut réprimer l'amour, il y a peut-être de la sagesse à le changer en culte. Quel sujet de reconnoissance envers l'être des êtres, que d'attendre

et de recevoir, comme un présent de sa main, le premier objet par qui l'on goûte une nouvelle vie ; l'épouse ou l'époux qu'on doit chérir ; les enfans, gages d'un bonheur qu'ils sentiront à leur tour ! Que de biens dont la religion pourroit faire des vertus et les récompenses de la vertu ; mais qu'elle profane et dénature, quand elle les représente comme un sentier de crimes, de malheurs et de peines ! Oh que les hommes se sont éloignés des fondemens de la morale, en s'écartant des premiers sentimens de la nature ! Ils ont cherché les liens de la société dans des erreurs périssables et funestes. Si l'homme avoit besoin d'illusions pour vivre en paix avec l'homme, que ne les prenoit-il dans les plus délicieux penchans de son cœur ? Quel moraliste, quel législateur sublime saura trouver, dans les besoins qui tendent à la conservation, à la reproduction de l'espèce, les moyens les plus sûrs de multiplier les individus et de les rendre heureux ? Qu'il faut plaindre les ames froides, insensibles, malheureuses et dures, à qui ces sentimens, ces vœux d'un cœur honnête, paroîtroient un délire ou même un attentat !

Tels sont les Budsoïstes, autre secte du Japon, dont Buds fut le fondateur. Quoiqu'ils

professent à-peu-près les dogmes du Sintos; ils ont espéré l'emporter sur cette religion, par une morale plus sévère. Les Budsoïstes adorent, outre la divinité des Sintoïstes, un Amida, sorte de médiateur entre Dieu et les hommes; des divinités médiatrices entre les hommes et leur Amida. C'est par la multitude de ses préceptes, par l'excès de son austérité, par les bizarreries de ses pratiques et de ses mortifications, que cette religion a cru mériter la préférence sur la plus ancienne.

L'esprit du Budsoïsme est terrible. Il n'inspire que pénitence, crainte excessive, rigorisme cruel. C'est le fanatisme le plus affreux. Les moines de cette religion persuadent à leurs dévots, de passer une partie de leur vie dans les supplices, pour expier des fautes imaginaires. Ils leur infligent eux-mêmes la plupart de ces punitions, avec un despotisme et une cruauté, dont les inquisiteurs d'Espagne pourroient nous retracer l'idée; si ceux-ci n'avoient mieux aimé s'ériger en juges des crimes et des peines dont ils ont été les inventeurs, que d'être les bourreaux des victimes volontaires de la superstition. Les moines Budsoïstes tiennent continuellement l'esprit de leurs sectateurs dans un état violent de remords et

d'expiations. Leur religion est si surchargée de préceptes, qu'il est impossible de les accomplir. Elle peint les dieux toujours avides de vengeance, et toujours offensés.

On peut s'imaginer quels effets une si horrible superstition dut opérer sur le caractère du peuple, et à quel degré d'atrocité elle l'a conduit. Les lumières d'une saine morale, un peu de philosophie, une éducation sage, auroient pu servir de remède à ces loix, à ce gouvernement, à cette religion, qui concouroient à rendre l'homme plus féroce dans la société des hommes, qu'il ne l'eût été dans les bois parmis les monstres des déserts.

A la Chine, on met entre les mains des enfans, des livres didactiques, qui les instruisent en détail de leurs devoirs, et qui leur démontrent les avantages de la vertu : aux enfans Japonois, on fait apprendre par cœur des poëmes, où sont célébrées les vertus de leurs ancêtres, où l'on inspire le mépris de la vie et le courage du suicide. Ces chants, ces poëmes, qu'on dit pleins d'énergie et de grace, enfantent l'enthousiasme. L'éducation des Chinois règle l'ame, la dispose à l'ordre ; celle des Japonois l'enflamme et la porte à l'héroïsme. On les conduit toute leur vie par

le sentiment, et les Chinois par la raison et les usages. Tandis que le Chinois, ne cherchant que la vérité dans ses livres, se contente du bonheur qui naît de la tranquillité; le Japonois, avide de jouissances, aime mieux souffrir que de ne rien sentir. Il semble qu'en général les Chinois tendent à prévenir la violence et l'impétuosité de l'ame; les Japonois, son engourdissement et sa foiblesse.

Un tel caractère devoit rendre ce peuple avide de nouveautés. Aussi les Portugais furent-ils reçus avec le plus vif empressement. Tous les ports leur furent ouverts. Chacun des petits rois du pays chercha à les attirer dans ses états. On se disputoit à qui leur feroit plus d'avantages, à qui leur accorderoit plus de privilèges, à qui leur donneroit plus de facilités. Ces négocians firent un commerce immense. Ils transportoient au Japon les marchandises de l'Inde qu'ils tiroient de différens marchés; et celles de Portugal auxquelles Macao servoit d'entrepôt. Le Daïri, les usurpateurs de ses droits souverains, les grands de l'empire, la nation entière: tout faisoit une consommation prodigieuse des productions d'Europe et d'Asie. Mais avec quoi les payoit-on?

Le terrein du Japon est en général montueux, pierreux, et peu fertile. Ce qu'il donne de riz, d'orge et de froment, les seuls grains auxquels il soit propre, ne suffit pas à la prodigieuse population qui le couvre. Les hommes, malgré leur activité, leur intelligence, leur frugalité, seroient réduits à mourir de faim, sans les ressources d'une mer extrêmement poissonneuse. L'empire ne fournit aucune production qui puisse être exportée. Il ne peut même donner en échange aucun des arts de ses ateliers, si l'on en excepte ses ouvrages d'acier, les plus parfaits que l'on connoisse.

Ce n'étoit qu'avec le secours de ses mines d'or, d'argent, de cuivre, les plus riches de l'Asie, et peut-être du monde entier, que le Japon pouvoit soutenir toutes ses dépenses. Les Portugais emportoient tous les ans de ces métaux pour quatorze à quinze millions de livres. Ils épousoient d'ailleurs les plus riches héritières du pays, et s'allioient aux familles les plus puissantes.

XXIII. *Etendue de la domination portugaise aux Indes.*

Leur cupidité devoit être satisfaite, ainsi que leur ambition. Ils étoient les maîtres de la

Guinée, de l'Arabie, de la Perse et des deux presqu'îles de l'Inde. Ils régnoient aux Moluques, à Ceylan, dans les îles de la Sonde; et leur établissement à Macao leur assuroit le commerce de la Chine et du Japon.

Dans cet immense espace, la volonté des Portugais étoit la loi suprême. Ils tenoient sous le joug les terres et les mers. Leur despotisme ne laissoit aux choses et aux personnes, qu'une existence précaire et fugitive. Aucun peuple, aucun particulier, ne naviguoient, ne faisoient le commerce sans leur aveu et leurs passeports. Ceux auxquels on permettoit cette activité, ne pouvoient l'étendre à la cannelle, au gingembre, au poivre, au bois de charpente, au fer, à l'acier, au plomb, à l'étain, aux armes, dont les conquérans s'étoient reservé la vente exclusive. Mille objets précieux, sur lesquels tant de nations ont depuis élevé leur fortune, et qui, dans leur nouveauté, avoient une valeur qu'ils n'ont pas eue depuis, étoient concentrés dans leurs seules mains. Ce monopole les rendoit les arbitres absolus du prix des productions, des manufactures de l'Europe et de l'Asie.

Au milieu de tant de gloire, de trésors et de conquêtes, les Portugais n'avoient pas négligé cette partie de l'Afrique, comprise entre le

cap de Bonne-Espérance et la mer Rouge, qui avoit été renommée dans tous les tems, par la richesse de ses productions. Tout y fixoit leurs regards avides.

Les Arabes s'y étoient établis et fort multipliés depuis plusieurs siècles. Ils y avoient formé sur la côte de Zanguebar, plusieurs petites souverainetés indépendantes, dont quelques-unes avoient de l'éclat, presque toutes de l'aisance. Ces établissemens devoient leur prospérité aux mines qui étoient dans les terres. Elles fournissoient une partie de l'or qui servoit à l'achat des marchandises de l'Inde. Dans leurs principes, les Portugais devoient chercher à s'emparer de ces richesses et à les ôter à leurs concurrens. Ces marchands Arabes furent aisément subjugués vers l'an 1508. Sur leurs ruines s'éleva un empire, qui s'étendoit depuis Sofala jusqu'à Mélinde, et auquel on donna pour centre l'île de Mozambique. Elle n'est séparée du continent que par un petit canal, et n'a pas deux lieues de tour. Son port, qui est excellent, et auquel il ne manque qu'un air plus pur, devint un lieu de relâche et un entrepôt pour tous les vaisseaux du vainqueur. C'est là qu'ils attendoient ces vents réglés; qui, dans certains tems de l'année, soufflent constamment des côtes

de l'Afrique à celles de l'Inde, comme dans d'autres tems des vents opposés soufflent des côtes de l'Inde à celles de l'Afrique.

XXIV. *Corruption des Portugais dans l'Inde.*

Tant d'avantages pouvoient former une masse de puissance inébranlable ; mais les vices et l'ineptie de quelques commandans, l'abus des richesses, celui de la puissance, l'ivresse des succès, l'éloignement de leur patrie, avoient changé les Portugais. Le fanatisme de religion qui avoit donné plus de force et d'activité à leur courage, ne leur donnoit plus que de l'atrocité. Ils ne se faisoient aucun scrupule de piller, de tromper, d'asservir des idolatres. Ils pensoient que le pape, en donnant aux rois de Portugal les royaumes d'Asie, n'avoit pas refusé à leurs sujets les biens des particuliers. Tyrans des mers de l'Orient, ils y rançonnoient les vaisseaux de toutes les nations. Ils ravageoient les côtes ; ils insultoient les princes ; et ils devinrent bientôt l'horreur et le fléau des peuples.

Le roi de Tidor fut enlevé dans son palais, et massacré avec ses enfans, qu'il avoit confiés aux Portugais.

A Ceylan, les peuples n'y cultivoient plus

la terre que pour leurs nouveaux maîtres, qui les traitoient avec barbarie.

On avoit établi l'inquisition à Goa; et quiconque étoit riche, devenoit la proie des ministres de cet infâme tribunal.

Faria, envoyé contre des corsaires Malais, Chinois, et d'autres pirates, alla piller les tombeaux des empereurs de la Chine dans l'île de Calampui.

Souza faisoit renverser toutes les pagodes sur les côtes du Malabar; et l'on égorgeoit inhumainement les malheureux Indiens, qui alloient pleurer sur les ruines de leurs temples.

Correa terminoit une guerre vive avec le roi de Pégu, et les deux partis devoient jurer l'observation du traité sur les livres de leurs religions. Correa jura sur un recueil de chansons, et crut éluder un engagement par ce vil stratagême.

Nunès d'Acunha voulut se rendre maître de l'île de Daman, sur la côte de Cambaie: les habitans offrirent de la lui abandonner, s'il leur permettoit d'emporter leurs richesses. Cette grace fut refusée, et Nunès les fit tous passer au fil de l'épée.

Diego de Silveyra croisoit dans la mer Rouge. Un vaisseau richement chargé le salua. Le capitaine vint à son bord, et lui présenta, de la part d'un général Portugais, une lettre qui devoit lui servir de passe-port. Cette lettre ne contenoit que ces mots : *je supplie les capitaines des vaisseaux du roi de Portugal, de s'emparer du navire de ce Maure, comme de bonne prise.*

Bientôt les Portugais n'eurent pas, les uns pour les autres, plus d'humanité et de bonne-foi, qu'ils n'en avoient avec les naturels du pays. Presque tous les états où ils commandoient, étoient divisés en factions.

Il régnoit par-tout dans les mœurs un mélange d'avarice, de débauche, de cruauté et de dévotion. Ils avoient, la plupart, sept ou huit concubines, qu'ils faisoient travailler avec la dernière rigueur, et auxquelles ils arrachoient l'argent qu'elles avoient gagné par leur travail. Il y a loin de cette manière de traiter les femmes, aux mœurs de la chevalerie.

Les commandans, les principaux officiers, admettoient à leur table une foule de ces chanteuses et de ces danseuses, dont l'Inde est remplie. La mollesse s'étoit introduite dans les maisons et dans les armées. C'étoit en pa-

lanquin que les officiers marchoient à l'ennemi. On ne leur trouvoit plus ce courage brillant qui avoit soumis tant de peuples. Les Portugais ne combattoient guère sans l'appât d'un riche butin. Bientôt le monarque ne toucha plus le produit des tributs que lui payoient plus de cent cinquante princes de l'Orient. Cet argent se perdit dans les mains qui l'avoient arraché. Tel étoit le brigandage dans les finances, que les tributs des souverains, le produit des douanes, qui devoit être immense, les impôts qu'on levoit en or, en argent, en épiceries sur les peuples du continent et des îles, ne suffisoient pas pour l'entretien de quelques citadelles, et l'équipement des vaisseaux nécessaires à la protection du commerce.

Il seroit triste d'arrêter les yeux sur le déclin d'une nation qui se seroit signalée par des exploits utiles au genre-humain, qui auroit éclairé le monde, ou procuré la splendeur et la félicité de sa contrée, sans être le fléau de ses voisins ou des régions éloignées. Mais on doit mettre une grande différence entre le héros qui teint la terre de son sang pour la défense de sa patrie, et des brigands intrépides qui trouvent la mort sur un sol étranger,

ou qui la font souffrir à ses innocens et malheureux habitans. *Sers ou meurs*, disoient insolemment les Portugais à chaque peuple qui se trouvoit sur leurs pas rapides et ensanglantés. Il est doux d'entrevoir la chûte de cette tyrannie. Il est consolant d'espérer le châtiment des trahisons, des meurtres, des cruautés qui la précèdent ou qui la suivent. Loin de m'affliger de la décadence de ces farouches conquerans, c'est de la sage politique de Juan de Castro que je m'affligerois, parce qu'elle semble promettre la renaissance de ce que le vulgaire appelle l'héroïsme des Portugais, et que peut-être moi-même, entraîné par l'habitude, je n'ai pas traité avec l'indignation que je ressentois. Si cela m'est arrivé, j'en demande pardon à Dieu, j'en demande pardon aux hommes.

Barbares Européens ! l'éclat de vos entreprises ne m'en a point imposé. Leur succès ne m'en a point dérobé l'injustice. Je me suis souvent embarqué par la pensée sur les vaisseaux qui vous portoient dans ces contrées lointaines : mais descendu à terre avec vous, et devenu témoin de vos forfaits, je me suis séparé de vous ; je me suis précipité parmi vos ennemis, j'ai pris les armes contre vous ;

j'ai baigné mes mains dans votre sang. J'en fais ici la protestation solemnelle ; et si je cesse un moment de vous voir comme des nuées de vautours affamés et cruels, avec aussi peu de morale et de conscience que ces oiseaux de proie ; puisse mon ouvrage, puisse ma mémoire, s'il m'est permis d'espérer d'en laisser une après moi, tomber dans le dernier mépris, être un objet d'exécration !

XXV. *Brillante administration de Castro.*

Castro étoit fort instruit pour son siècle. Il avoit l'ame noble, élevée ; et la lecture des anciens l'avoit nourri dans cet amour de la gloire et de la patrie, si commun chez les Grecs et chez les Romains.

Dès les premiers tems de sa sage et brillante administration, Cojè-Sophar, ministre de Mahmoud, roi de Cambaie, sut inspirer à son maître le dessein d'attaquer les Portugais. Cet homme né, à ce qu'on assure, d'un père Italien et d'une mère Grecque, étoit parvenu, de l'esclavage au ministère et au commandement des armées. Il s'étoit fait Musulman ; il n'avoit aucune religion, mais il savoit faire usage de la haine que les Portugais avoient inspirée au peuple par leur

mépris pour les religions du pays. Il attira auprès de lui des officiers expérimentés, des soldats aguerris, de bons ingénieurs, des fondeurs même qu'il fit venir de Constantinople. Ses préparatifs parurent destinés contre le Mogol ou contre les Patanes ; et lorsque les Portugais s'y attendoient le moins, il attaqua Diu, s'en rendit le maître, et fit le siège de la citadelle.

Cette place, située dans une petite île sur les côtes du Guzurate, avoit été toujours regardée comme la clef des Indes, dans le tems que les navigateurs ne s'écartoient pas des terres, et que Surate étoit le plus grand entrepôt de l'Orient. Depuis l'arrivée de Gama, elle avoit été constamment l'objet de l'ambition des Portugais ; et elle étoit enfin tombée sous leur domination du tems de d'Acunha. Mascarenhas, qui en étoit gouverneur au tems dont il s'agit ici, devoit avoir neuf cents hommes, et n'en avoit que trois cents. Le reste de sa garnison, par un abus dès-lors fort commun, faisoit le commerce dans les villes de la côte. Il alloit succomber, s'il n'eût reçu de prompts secours. Castro lui en fit passer sous la conduite de

son fils, qui fut tué. Cojè-Sophar le fut aussi, et sa mort ne rallentit pas le siège.

Castro établit des jeux funèbres à l'honneur de ceux qui étoient morts en combattant pour la patrie. Il fit faire des complimens à leurs parens de la part du gouvernement. Il en reçut lui-même pour la mort de son fils aîné. Le second de ses fils présidoit aux jeux funéraires, et partit aussitôt pour Diu, comme pour aller mériter les honneurs qu'il venoit de rendre à son frère. La garnison repoussoit tous les assauts, se signaloit chaque jour par des actions extraordinaires. Aux yeux des Indiens les Portugais étoient au-dessus de l'homme. *Heureusement*, disoit-on, *la providence avoit voulu qu'il y en eût peu, comme il y a peu de tigres et de lions, afin qu'ils ne détruisissent pas l'espèce humaine*.

Castro amena lui-même un plus grand secours que ceux qu'il avoit envoyés. Il entra dans la citadelle avec des vivres et plus de quatre mille hommes. Il fut délibéré si on livreroit bataille. Garcie de Sâ, vieil officier, imposa silence, et dit : *J'ai écouté, il faut combattre*. C'étoit l'avis de Castro. Les Portugais marchèrent aux retranchemens, et

remportèrent une grande victoire. Après avoir délivré la citadelle, il falloit la réparer; les fonds manquoient, et Castro les emprunta en son nom.

Il voulut, à son retour dans Goa, donner à son armée les honneurs du triomphe, à la manière des anciens. Il pensoit que ces honneurs serviroient à ranimer le génie belliqueux des Portugais, et que le faste de cette cérémonie imposeroit à l'imagination des peuples. Les portes, à son entrée, furent ornées d'arcs triomphaux; les rues étoient tapissées; les femmes, parées magnifiquement, étoient aux fenêtres, et jettoient des fleurs et des parfums sur les vainqueurs. Le peuple dansoit au son des instrumens. On portoit l'étendard royal à la tête des troupes victorieuses, qui marchoient en ordre. Le vice-roi, couronné de feuilles de palmier, étoit monté sur un char superbe; les généraux ennemis suivoient son char, les soldats prisonniers marchoient après eux. Les drapeaux qu'on leur avoit enlevés, paroissoient renversés et traînans sur la poussière: on faisoit suivre l'artillerie et les bagages pris sur les vaincus. Des représentations de la citadelle délivrée et de la bataille gagnée, relevoient la pompe de cet appareil.

Vers, chansons, harangues, feux de joie, rien ne fut oublié pour rendre cette fête magnifique, agréable, imposante.

La relation de ce triomphe fut répandue en Europe. Les petits esprits là trouvèrent ridicule, et les bigots l'appellèrent profane. La reine de Portugal dit à cette occasion, *que Castro avoit vaincu en héros chrétien, et qu'il avoit triomphé en héros payen.*

XXVI. *Les Portugais s'amollissent et ne sont plus redoutables.*

La vigueur des Portugais, que Castro avoit ranimée, ne se soutint pas long-tems; et la corruption augmentoit de jour en jour dans toutes les classes des citoyens. Un vice-roi imagina d'établir, dans les villes principales, des troncs, où tous les particuliers pouvoient jetter des mémoires, et lui donner des avis. Un semblable établissement pourroit être fort utile, et réformer les abus chez une nation éclairée où il y auroit encore des mœurs; mais chez une nation superstitieuse et corrompue, quel bien pouvoit-il faire?

Il ne restoit plus aucun des premiers conquérans de l'Inde; et leur patrie, épuisée par un trop grand nombre d'entreprises et de colonies,

n'avoit plus de quoi les remplacer. Les défenseurs des établissemens Portugais étoient nés en Asie. L'aboudance, la douceur du climat, le genre de vie, peut-être les alimens, avoient fort altéré en eux l'intrépidité de leurs pères. Ils ne conservèrent pas assez de courage pour se faire craindre, en se livrant à tous les excès qui font haïr. C'étoient des monstres familiarisés avec le poison, les incendies, les assassinats. Tous les particuliers étoient excités à ces horreurs, par l'exemple des hommes en place. Ils égorgeoient les naturels du pays; ils se déchiroient entr'eux. Le gouverneur qui arrivoit, mettoit aux fers son prédécesseur pour le dépouiller. L'éloignement des lieux, les faux témoignages, l'or versé à pleines mains assuroient l'impunité à tous les crimes.

L'île d'Amboine fut le premier pays qui se fit justice. Dans une fête publique, un Portugais saisit une très-belle femme; et, sans aucun égard pour les bienséances, il lui fit le dernier des outrages. Un des insulaires, nommé Genullo, ayant armé ses concitoyens, assembla les Portugais, et leur dit: « Les cruels » affronts que nous avons reçus de vous, de» mandoient des effets, et non des paroles: » Cependant, écoutez. Le Dieu que vous nous

» prêchez, se plaît, dites-vous, dans les actions » vertueuses des hommes ; et le vol, le meur- » tre, l'impudicité, l'ivroguerie, sont vos » habitudes ; tous les vices sont entrés dans » vos ames. Nos mœurs et les vôtres ne peu- » vent s'accorder. En vain la nature l'avoit » prévu, en nous séparant par des mers im- » menses, vous avez franchi ces barrières. » Cette audace, dont vous osez vous ennor- » gueillir, est une preuve de la corruption de » vos cœurs. Croyez-moi, laissez en paix des » peuples qui vous ressemblent si peu ; allez » habiter avec des hommes aussi féroces que » vous : votre commerce seroit le plus funeste » des fléaux dont votre Dieu pourroit nous » accabler. Nous renonçons, pour toujours, » à votre alliance. Vos armes sont meilleures » que les nôtres ; mais nous avons pour nous » la justice, et nous ne vous craignons pas. » Les Itons sont d'aujourd'hui vos ennemis » déclarés ; fuyez leur pays et gardez-vous d'y » reparoître ».

Ce discours qui, trente ans auparavant, auroit entraîné la ruine d'Amboine, fut écouté avec une patience qui montroit le changement des Portugais.

XXVII. *Il se forme une conspiration générale contre les Portugais. Comment Ataïde la dissipe.*

Egalement détestés par-tout, ils virent se former une confédération pour les chasser de l'Orient. Toutes les grandes puissances de l'Inde entrèrent dans cette ligue, et pendant trois ou quatre ans firent en secret des préparatifs. La cour de Lisbonne en fut informée. Le roi Sébastien, qui, sans l'excès de son fanatisme, auroit été un grand roi, fit partir pour l'Inde Ataïde, et tous les Portugais qui s'étoient distingués dans les guerres de l'Europe.

A leur arrivée, l'opinion générale étoit qu'il falloit abandonner les possessions éloignées, et rassembler ses forces dans le Malabar et aux environs de Goa. Quoique Ataïde pensât qu'on avoit fait trop d'établissemens, il ne consentit pas à les sacrifier. *Compagnons*, dit-il, *je veux tout conserver; et tant que je vivrai, les ennemis ne gagneront pas un pouce de terrein.* Aussi-tôt il expédia des secours pour toutes les places menacées, et fit les dispositions nécessaires à la défense de Goa.

Le Zamorin attaqua Mangalor, Cochin, Cananor. Le roi de Cambaie attaqua Chaul, Daman, Bacaim. Le roi d'Achem fit le siège

de Malaca. Le roi de Ternate fit la guerre dans les Moluques. Agalachem, tributaire du Mogol, fit arrêter tous les Portugais qui négocioient à Surate. La reine de Garcopa tenta de les chasser d'Onor.

Ataïde, au milieu des soins et des embarras du siège de Goa, envoya cinq vaisseaux à Surate : ils firent relâcher les Portugais, détenus par Agalachem. Treize bâtimens partirent pour Malaca : le roi d'Achem et ses alliés, levèrent le siège de cette place. Ataïde voulut même faire appareiller les navires qui portoient tous les ans à Lisbonne quelques tributs ou des marchandises. On lui représenta, qu'au lieu de se priver du secours des hommes qui monteroient cette flotte, il falloit les garder pour la défense de l'Inde. *Nous y suffirons*, dit Ataïde ; *l'état est dans le besoin, et il ne faut pas tromper son espérance.* Cette réponse étonna, et la flotte partit. Dans le tems que la capitale se voyoit le plus vivement pressée par Idalcan, Ataïde envoya des troupes au secours de Cochin, et des vaisseaux à Ceylan. L'archevêque, dont l'autorité étoit sans bornes, voulut s'y opposer. *Monsieur*, lui dit Ataïde, *vous n'entendez rien à nos affaires ; bornez-vous à les recom-*

mander à Dieu. Les Portugais, arrivés d'Europe, firent, au siège de Goa, des prodiges de valeur. Ataïde eut souvent de la peine à les empêcher de prodiguer inutilement leur vie. Plusieurs, malgré ses défenses, sortoient en secret la nuit, pour aller attaquer les assiégeans dans leurs lignes.

Le vice-roi ne comptoit pas si absolument sur la force de ses armes, qu'il ne crût devoir employer la politique. Il fut instruit qu'Idalcan étoit gouverné par une de ses maîtresses, qu'il avoit amenée à son camp. Cette femme se laissa corrompre, et lui vendit les secrets de son amant. Idalcan s'apperçut de la trahison, mais il ne put découvrir le traître. Enfin, après dix mois de combats et de travaux, ce prince, qui voyoit ses tentes ruinées, ses troupes diminuées, ses éléphans tués, sa cavalerie hors d'état de servir; vaincu par le génie d'Ataïde, leva le siège, et se retira la honte et le désespoir dans le cœur.

Le brave Ataïde descendit au-dessous de son caractère, en corrompant la maîtresse d'Idalcan. Celle-ci resta dans le sien, en trahissant son amant. Comment celle qui a vendu publiquement son honneur à son souverain, balanceroit-elle de vendre l'honneur de son

souverain, à celui qui saura mettre un prix proportionné à sa perfidie ? Si une femme étoit capable d'inspirer de grandes choses à son roi, elle auroit assez d'élévation dans l'ame pour dédaigner de devenir sa courtisane ; et lorsqu'elle se résoudra à accepter ce titre avilissant, lorsque peut-être elle sera assez lâche pour s'en tenir honorée, que peut en attendre la nation ? La corruption des mœurs de son amant, la corruption des mœurs de ses favoris ; la déprédation du fisc ; l'élévation des hommes les plus ineptes et les plus infâmes aux places les plus importantes ; la honte du long règne. Souverains, un homme de mœurs austères vous interdiroit toute liaison illicite : mais si vos pénibles fonctions sollicitent notre indulgence, du moins que votre vice soit couvert par de grandes vertus. Ayez une maîtresse, s'il faut que vous en ayez une : mais qu'étrangère aux affaires publiques, son district soit restreint à la surintendance momentanée de vos amusemens.

Ataïde vole sur le champ au secours de Chaul, assiégée par Mizamaluc, roi de Cambaie, qui avoit plus de cent mille hommes. La défense de Chaul avoit été aussi intrépide que celle de Goa. Elle fut suivie d'une grande

victoire qu'Ataïde, à la tête d'une poignée de Portugais, remporta sur une armée nombreuse et aguerrie par un long siège.

Ataïde marcha ensuite contre le Zamorin, le battit, et fit avec lui un traité, par lequel ce prince s'engageoit à ne plus avoir de vaisseaux de guerre.

Telle fut la fin désastreuse d'une conspiration ourdie avec beaucoup de concert, d'art et de secret contre des usurpateurs insolens et oppresseurs. On gémit de la défaite de tant de peuples, et l'on souhaiteroit que les talens, que les vertus d'Ataïde eussent été employés dans une meilleure cause. Pour concilier l'admiration qu'inspire ce héros, avec la liberté des Indes, je lui desirerois une mort glorieuse.

Les Portugais redevenoient dans tout l'Orient ce qu'ils étoient auprès d'Ataïde. Un seul vaisseau, commandé par Lopès Carasco, se battit pendant trois jours contre la flotte entière du roi d'Achem. Au milieu du combat, on vint dire au fils de Lopès que son père avoit été tué: *c'est*, dit-il, *un brave homme de moins; il faut vaincre ou mériter de mourir comme lui.* Il prit le commandement du vais-

seau ; et traversant en vainqueur la flotte ennemie, se rendit devant Malaca.

On retrouvoit alors dans les Portugais ces autres vertus qui suivent le courage : tant est puissant sur les nations, même les plus corrompues l'ascendant d'un grand homme. Thomas de Souza venoit de faire esclave une belle femme, promise, depuis peu, à un jeune homme qui l'aimoit. Celui-ci instruit du malheur de sa maîtresse, alla se jetter à ses pieds, et partager ses fers. Souza fut témoin de leur entrevue : ils s'embrassoient, ils fondoient en larmes. *Je vous affranchis*, leur dit le général Portugais; *allez vivre heureux où vous voudrez.*

Ataïde mit de la réforme dans la régie des deniers publics, et réprima l'abus le plus nuisible aux états, l'abus le plus difficile à réprimer. Mais ce bon ordre, cet héroïsme renaissant, ce beau moment, n'eut de durée que celle de son administration.

XXVIII. *État où tombe le Portugal, subjugué par l'Espagne.*

Un gouvernement est toujours une machine très-compliquée, qui a son commencement,

ses progrès et son moment de perfection, lorsqu'il est bien conçu ; son commencement, ses progrès et son moment d'extrême corruption, lorsqu'il est vicieux à son origine. Dans l'un et l'autre cas, il embrasse un si grand nombre d'objets, tant au-dedans qu'au-dehors, que sa dissolution amenée, soit par l'imbécillité du chef, soit par l'impatience des sujets, ne peut avoir que les suites les plus effrayantes. Si l'impatience des sujets vient à briser un joug sous lequel ils sont las de gémir, une nation s'avance plus ou moins rapidement à l'anarchie, à travers des flots de sang. Si elle arrive insensiblement à ce terme fatal, par l'indolence ou la foiblesse du souverain incapable de tenir les rênes de l'empire ; le sang est épargné, mais la nation tombe dans un état de mort. Ce n'est plus qu'un cadavre dont toutes les parties entrent en putréfaction, se séparent et se transforment en un amas de vers qui pourrissent eux-mêmes après avoir tout dévoré. Cependant les nations adjacentes tournent autour, comme on voit dans les campagnes les animaux voraces. Elles s'emparent sans effort d'une contrée sans défense. Alors les peuples passent sous un état pire qu'au sortir de la

barbarie. Les loix du conquérant luttent contre les loix du peuple conquis ; les usages de l'un contre les usages de l'autre ; ses mœurs contre ses mœurs ; sa religion contre sa religion ; sa langue se confond avec un idiome étranger. C'est un chaos dont il est difficile de présager la fin ; un chaos qui ne se débrouille qu'après le laps de plusieurs siècles, et dont il reste des traces que les événemens les plus heureux n'effacent jamais entièrement.

Telle est l'image du Portugal à la mort du roi Sébastien, jusqu'à ce que ce royaume passa peu-à-peu sous la domination de Philippe II. Alors les Portugais de l'Inde ne crurent plus avoir une patrie. Quelques-uns se rendirent indépendans ; d'autres se firent corsaires, et ne respectèrent aucun pavillon. Plusieurs se mirent au service des princes du pays, et ceux-là devinrent presque tous ministres ou généraux : tant leur nation avoit encore d'avantages sur celles de l'Inde. Chaque Portugais ne travailloit plus qu'à sa fortune ; ils agissoient sans zèle et sans concert pour l'intérêt commun. Leurs conquêtes dans l'Inde étoient partagées en trois gouvernemens, qui ne se prêtoient aucun secours, et dont les projets et les intérêts devinrent différens.

Les

Les soldats et les officiers étoient sans discipline, sans subordination, sans amour de la gloire. Les vaisseaux de guerre ne sortoient plus des ports, ou n'en sortoient que mal armés. Les mœurs se dépravèrent plus que jamais. Aucun chef ne pouvoit réprimer les vices, et la plupart de ces chefs étoient des hommes corrompus. Les Portugais perdirent enfin leur grandeur, lorsqu'une nation libre, éclairée et tolérante se montra dans l'Inde, et leur en disputa l'empire.

XXIX. *Quelles sont les autres causes qui amènent la ruine des Portugais dans l'Inde.*

On peut dire que dans le tems des découvertes que fit le Portugal, les principes politiques sur le commerce, sur la puissance réelle des états, sur les avantages des conquêtes, sur la manière d'établir et de conserver des colonies, et sur l'utilité qu'en peut tirer la métropole, n'étoient point encore connus.

Le projet de trouver un chemin autour de l'Afrique, pour se rendre aux Indes et en rapporter des marchandises, étoit sage. Les bénéfices que faisoient les Vénitiens par des voies plus détournées, avoient excité une juste émulation dans les Portugais; mais une

si louable ambition devoit avoir des bornes.

Cette petite nation se trouvant tout-à-coup maîtresse du commerce le plus riche et le plus étendu de la terre, ne fut bientôt composée que de marchands, de facteurs et de matelots, que détruisoient de longues navigations. Elle perdit aussi le fondement de toute puissance réelle, l'agriculture, l'industrie nationale et la population. Il n'y eut pas de proportion entre son commerce et les moyens de le continuer.

Elle fit plus mal encore ; elle voulut être conquérante, et embrassa une étendue de terrein, qu'aucune nation de l'Europe ne pourroit conserver sans s'affoiblir.

Ce petit pays, médiocrement peuplé, s'épuisoit sans cesse en soldats, en matelots, en colons.

Son intolérance religieuse ne lui permit pas d'admettre au rang de ses citoyens, les peuples de l'Orient et de l'Afrique; et il lui falloit par-tout, et à tout moment, combattre ses nouveaux sujets.

Comme le gouvernement changea bientôt ses projets de commerce en projets de conquêtes, la nation qui n'avoit jamais eu l'esprit de commerce, prit celui de brigandage.

L'horlogerie, les armes à feu, les fins draps, et quelques autres marchandises qu'on a apportées depuis aux Indes, n'étant pas à ce degré de perfection où elles sont parvenues, les Portugais n'y pouvoient porter que de l'argent. Bientôt ils s'en lassèrent ; et ils ravirent de force, aux Indiens, ce qu'ils avoient commencé par acheter de ces peuples.

C'est alors qu'on vit en Portugal, à côté de la plus excessive richesse, la plus excessive pauvreté. Il n'y eut de riches, que ceux qui avoient possédé quelque emploi dans les Indes; et le laboureur, qui ne trouvoit pas de bras pour l'aider dans son travail, les artisans, qui manquoient d'ouvriers, abandonnant bientôt leurs métiers, furent réduits à la plus extrême misère.

Toutes ces calamités avoient été prévues. Lorsque la cour de Lisbonne s'étoit occupée de la découverte des Indes, elle s'étoit flattée qu'il n'y auroit qu'à se montrer dans ce doux climat, pour y dominer ; que le commerce de ces contrées seroit une source inépuisable de richesses pour la nation, comme il l'avoit été pour les peuples qui, jusqu'alors, en avoient été les maîtres ; que les trésors, qu'on y puiseroit éleveroient l'état, malgré les étroites

limites de son territoire, à la force, à la splendeur des puissances les plus redoutables. Ces séduisantes espérances ne subjuguèrent pas tous les esprits. Les plus éclairés, les plus modérés des ministres osèrent dire que pour courir après des métaux, après des objets brillans, on négligeroit les biens réels, l'exploitation des terres, des manufactures; que les guerres, les naufrages, les épidémies, les accidens de tous les genres, énerveroient, pour jamais, le royaume entier, que le gouvernement, entraîné loin de son centre par une ambition démesurée, attireroit, par violence ou par séduction, les citoyens aux extrémités de l'Asie; que le succès même de l'entreprise, susciteroit à la couronne des ennemis puissans, qu'il lui seroit impossible de repousser. Inutilement on entreprit, quelque tems après, de détromper des hommes sages, en leur montrant les Indiens soumis, les Maures réprimés, les Turcs humiliés, l'or et l'argent répandus abondamment dans le Portugal. Leurs principes et leur expérience les soutinrent contre l'éclat imposant des prospérités. Ils ne demandèrent que peu d'années encore pour voir la corruption, la dévastation, la confusion de toutes choses, poussées au dernier période. Le tems, ce

juge suprême de la politique, ne tarda pas à justifier leurs prédictions.

XXX. *Etat actuel des Portugais dans l'Inde.*

De toutes les conquêtes que les Portugais avoient faites dans les mers d'Asie, il ne leur reste que Macao, une partie de l'île de Timor, Daman, Diu et Goa. Les liaisons que ces misérables établissemens entretenoient entre eux, celles qu'ils avoient avec le reste de l'Inde et avec le Portugal, étoient très-languissantes. Elles se sont encore resserrées, depuis qu'on a établi à Goa une compagnie exclusive pour la Chine et pour le Mozambique.

Actuellement, Macao envoie à Timor, à Siam, à la Cochinchine, quelques foibles bâtimens, de peu de valeur. Il en envoie cinq ou six à Goa, chargés de marchandises rebutées à Canton, et qui, la plupart, appartiennent à des négocians Chinois. Ces derniers navires, se chargent en retour du bois de sandal, du safran d'Inde, du gingembre, du poivre, des toiles, de tous les objets que Goa a pu traiter sur la côte de Malabar ou à Surate, avec son vaisseau de soixante canons, avec

ses deux frégates, et avec ses six chaloupes armées en guerre.

Il résulte de cette inaction, que la colonie ne peut fournir annuellement pour l'Europe, que trois ou quatre cargaisons, dont la valeur ne passe pas 3,175,000 livres, même depuis 1752, que ce commerce a cessé d'être sous le le joug du monopole, si l'on en excepte le sucre, le tabac en poudre, le poivre, le salpêtre, les perles, les bois de sandal et d'aigle, que la couronne continue à acheter et à vendre exclusivement. Les bâtimens qui les portoient, relâchoient autrefois au Brésil ou en Afrique, et y vendoient une partie de leurs marchandises : mais depuis quelque tems ils sont obligés de faire directement leur retour dans la métropole.

Tel est l'état de dégradation où sont tombés dans l'Inde les hardis navigateurs qui la découvrirent, les intrépides guerriers qui la subjuguèrent. Le théâtre de leur gloire, de leur opulence, est devenu celui de leur ruine et de leur opprobre. Autrefois un vice-roi, et depuis 1774 un gouverneur-général, despote et cruel; une milice turbulente et indisciplinée formée par six mille deux cent soixante-seize soldats noirs ou blancs; des magistrats d'une

vénalité publique ; une administration avide et injuste : tous ces genres d'oppre sion qui anéantiroient le peuple le plus vertueux, peuvent-ils régénérer une nation paresseuse, dégradée et corrompue ? Que la cour de Lisbonne ouvre enfin les yeux ; et bientôt un pavillon, oublié depuis long-tems, reprendra quelque considération. Il ne figurera point parmi les grandes puissances commerçantes : mais il pourra, sans éclat, enrichir son pays. Nous allons voir dans l'exemple des Hollandois, dont les entreprises vont nous occuper, ce que peut un petit peuple, quand la patience, la réflexion et l'économie dirigent ses spéculations.

Fin du tome premier.

TABLE DES INDICATIONS.

LIVRE PREMIER.

Découvertes, guerres et conquêtes des Portugais dans les Indes Orientales.

INTRODUCTION. Page 1

I. *Premières navigations des Portugais dans les mers où l'on présume qu'étoit anciennement l'Atlantide.* 39

II. *Découverte de Madère. Etat actuel de cette île.* . . 44

III. *Voyages des Portugais au continent de l'Afrique* . 48
IV. *Arrivée des Portugais aux Indes.* 50
V. *Description géographique de l'Asie.* . . . . . idem
VI. *Description physique de l'Indostan* 55
VII. *Antiquité de l'Indostan.* . 59
VIII. *Religion, gouvernement, jurisprudence, mœurs, usages de l'Indostan.* . . . 62
IX. *Conduite des Portugais au Malabar.* 122
X. *Conquête de Goa par les Portugais.* 129
XI. *Manière dont l'Europe commerçoit avec l'Inde, avant que les Portugais eussent doublé le cap de Bonne-Espérance* 131
XII. *Les Portugais se rendent maîtres de la navigation de la mer rouge* 146

XIII. *De quel danger l'empire des Portugais dans la mer Rouge a préservé l'Europe.* 151

XIV. *Les Portugais acquièrent la domination dans le golfe persique.* 155

XV. *Etablissement des Portugais à Ceylan.* 159

XVI. *Les Portugais font la conquête de Malaca.* 165

XVII. *Etablissement des Portugais aux Moluques.* . . . 171

XVIII. *Causes de la grande énergie des Portugais.* 180

XIX. *Arrivée des Portugais à la Chine. Idée générale de cet empire* 185

XX. *Etat de la Chine, selon les panégyristes* 187

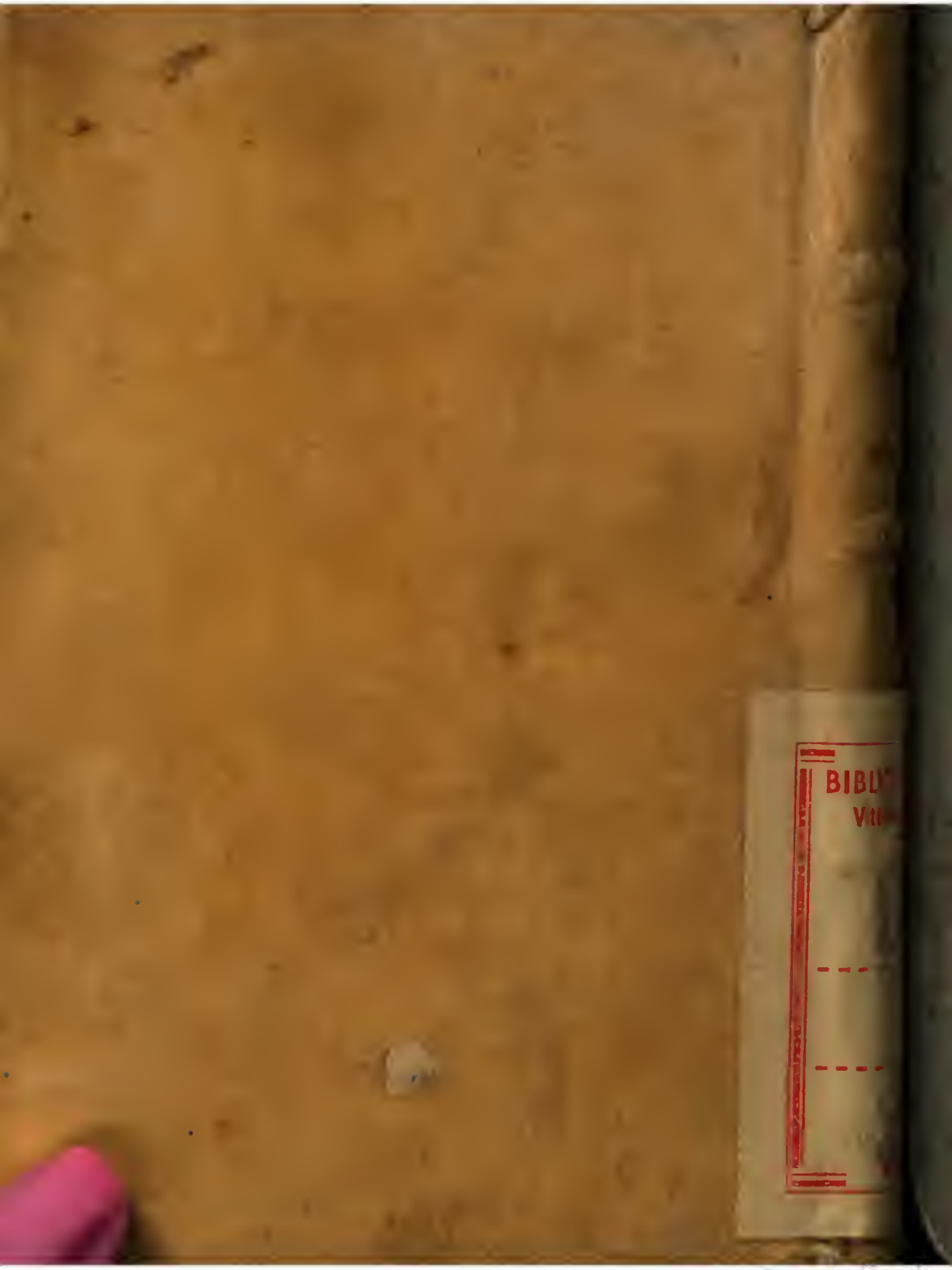
XXI. *Etat de la Chine, selon ses détracteurs.* 216

XXII. *Arrivée des Portugais au Japon. Religion, mœurs, gouvernement de ces îles.* 244

XXIII. *Etendue de la domination portugaise aux Indes* . . 254
XXIV. *Corruption des Portugais dans l'Inde.* 257
XXV. *Brillante administration de Castro* 262
XXVI. *Les Portugais s'amollissent et ne sont plus redoutables* 266
XXVII. *Il se forme une conspiration générale contre les Portugais. Comment Atuïde la dissipe* 269
XXVIII. *Etat où tombe le Portugal subjugué par l'Espagne.* 274
XXIX. *Quelles sont les autres causes qui amènent la ruine des Portugais dans l'Inde..* 277
XXX. *Etat actuel des Portugais dans l'Inde.* 284

Fin de la table du tome premier.

A05 147305B


BIBL
Vti